GARNIER FLAMMARION

TEXTE INTEGRAL GF GARNIER FLAMMARION

TEXTE INTEGRAL GF GARNIER FLAMMARION

anthologie poétique française

CHOIX, INTRODUCTION ET NOTICES PAR M. ALLEM

XVIe siècle 2



GARNIER FLAMMARION

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE

XVIe SIÈCLE

II



Sur la couverture :
Bal de nuit aux noces du duc de Joyeuse, détail.
Peinture anonyme. Ecole franco-flamande, vers 1582.
Paris, Louvre.
Cliché P. J. Oxenaar.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE

XVIe SIÈCLE

II

Choix, introduction et notices
par
Maurice Allem

GARNIER-FLAMMARION

REMI BELLEAU

1528 ?-1577

Remi Belleau naquit à Nogent-le-Rotrou, vers la fin de 1527 ou au commencement de 1528. On connaît peu de chose de sa vie. Il était encore très jeune lorsqu'il fut placé auprès du duc d'Elbeuf, René de Lorraine, qu'il suivit dans son expédition de Naples. Par la suite il fut précepteur du jeune Charles de Lorraine, fils du duc René. Il vécut, heureux probablement, sous le toit de ses protecteurs, car on peut dire de lui qu'il n'a pas d'histoire. On sait qu'il se trouvait à Paris en 1572 et qu'il mourut dans cette ville le 5 mai 1577. C'était un poète, non pas de grand vol, mais d'un talent très fin, très élégant et très gracieux. Il a traduit avec beaucoup de bonheur les *Odes* d'Anacréon. Il était fait pour ces menues et délicates œuvres. Il a aussi célébré dans des strophes d'un tour très heureux et d'une grande fraîcheur les aspects de la campagne et l'agrément des saisons. Une des pièces de cette sorte, *Avril*, que l'on trouve partout, et que nous ne nous sommes pas dispensé de donner à notre tour, est un délicieux chef-d'œuvre. Remi Belleau a chanté aussi les pierres précieuses. Il a moins bien réussi dans cette partie de son œuvre. Il y a des pièces d'une longueur démesurée et des vers vraiment durs, mais il y a aussi des idées ingénieuses et poétiques, et l'on trouve encore du plaisir à relire certains de ces morceaux. Les poésies qui suivent sont extraites des diverses parties de l'œuvre de ce poète qui, on le verra, a composé aussi des pièces religieuses.

ODES D'ANACRÉON

I

LA ROSE

La rose à l'amour sacrée
Entremêlons dans le vin,
Rose à la feuille pourprée,
Belle, douce, propre, afin
D'en ourdir une couronne,

Qui le front nous environne,
Pour gaiement rire sans fin.

Rose, l'honneur des fleurettes,
Du printemps le cher souci,
Et des Dieux les amourettes,
Et le parfum adouci
De l'enfant de la Cyprine,
Quand, par la troupe divine
Des Grâces, il danse aussi;

Sus donc, Bacchus, qu'on m'apprête
Un tortis [1] fait de ta main,
Et le mets dessus ma tête,
Afin que de roses plein,
Dessous ta treille je chante,
Tenant sur moi, languissante,
La pucelle au large sein.

II

DE VIVRE GAIEMENT

Je suis né pour prendre fin,
Et pour faire le chemin
De ce trop soudain voyage :
Je connais combien j'ai d'âge,
Mais las! je ne puis savoir
Les ans que je dois avoir :
Loin de moi fuyez tristesse,
Fuyez ennuis et détresse,
Loin de moi fuyez vous tous,
Je n'ai que faire avec vous!
Pendant que vif je soupire,
Je veux danser, je veux rire,
Ayant toujours compagnon
Le bon Bacchus, mon mignon.

III

D'AMOUR PIQUÉ D'UNE MOUCHE A MIEL

Amour ne voyait pas enclose
Entre les replis de la rose

1. Une couronne.

Une mouche à miel, qui soudain
En l'un de ses doigts le vint poindre :
Le mignon commence à se plaindre,
Voyant enfler sa blanche main.

Aussitôt à Vénus la belle,
Fuyant il vole à tire-d'aile,
« Mère, dit-il, c'est fait de moi,
C'en est fait, et faut qu'à cette heure
Navré jusques au cœur je meure,
Si secouru ne suis de toi.

Navré je suis en cette sorte,
D'un petit serpenteau, qui porte
Deux ailerons dessus le dos;
Aux champs, une abeille on l'appelle :
Voyez donc ma plaie cruelle,
Las! il m'a piqué jusqu'à l'os.

— Mignon, dit Vénus, si la pointe
D'une mouche à miel, telle atteinte
Droit au cœur, comme tu dis, fait,
Combien sont navrés davantage
Ceux qui sont époints de ta rage,
Et qui sont blessés de ton trait. »

IV

LA CIGALE

O que nous t'estimons heureuse,
Gentille cigale amoureuse!
Car aussitôt que tu as bu
Dessus les arbrisseaux un peu
De la rosée, aussi contente
Qu'est une princesse puissante,
Tu fais de ta doucette voix
Tressaillir les monts et les bois.

Tout ce qu'apporte la campagne,
Tout ce qu'apporte la montagne,
Est de ton propre, au laboureur
Tu plais surtout : car son labeur
N'offenses, ni portes dommage
N'à lui, ni à son labourage

Tout homme estime ta bonté,
Douce prophète de l'été!

La Muse t'aime et t'aime aussi
Apollon, qui t'a fait ainsi
Doucement chanter; la vieillesse,
Comme nous, jamais ne te blesse.

O sage, ô fille terre-née,
Aime-chanson, passionnée
Qui ne fus onc d'affection,
Franche de toute passion,
Sans être de sang ni de chair
Presque semblable à Jupiter.

L'OMBRE

Au seigneur Nicolas.

Étant au frais de l'ombrage
De cet ormeau refrisé
Sur les plis de son feuillage,
D'un beau cep favorisé,
D'un beau cep qui l'entortille,
Et qui de grâce gentille
A son tige éternisé;

Et, prenant l'haleine douce
D'un doux zéphir voletant,
Qui, de mignarde secousse,
Un doux soupir va soufflant,
Je suis contraint en échange
De te changer la louange
De cet ombre tremblotant.

Ombre gentil, qui modères,
Sous une fraîche douceur,
Les plus ardentes colères
Du ciel, étant en chaleur,
Et les plus chaudes haleines
Que reçoivent point les plaines
Du soleil en son ardeur;

D'une couleur ombrageuse,
Tu contrefais le portrait
Que la main industrieuse
De la nature portrait;
Tu contrefais en nuage,
De tout apparent visage,
D'un noir brun, le premier trait.

C'est toi qui retiens en bride
Des heures le glissant pas,
Et l'inconstance du vide
Qui mesures au compas;
C'est toi qui brunis et voiles
Le feu brillant des étoiles
Qui rayonne contre bas.

C'est toi qui fais que la lune
Mène au galop ses moreaux [1]
Le long de la lice brune,
Claire de mille flambeaux;
C'est toi qui de main maîtresse
Pousse avant la blonde tresse
Du soleil au fond des eaux.

C'est toi qui sur l'herbelette
De ton été froidureux,
Entends la douce musette
Et les discours amoureux
Du berger à la bergère,
Lors que la chienne en colère
Rend ses abois chaloureux.

Ombre frais, je te salue,
Je te salue, ô l'honneur
De la crinière feuillue
Des bois, et de la fraîcheur,
Et des antres solitaires,
Les plus loyaux secrétaires
De ma plaintive langueur.

1. Moreau : cheval au poil noir et luisant.

LE VER LUISANT DE NUIT

A Guillaume Aubert.

Jamais ne se puisse lasser
Ma Muse de chanter la gloire
D'un ver petit, dont la mémoire
Jamais ne se puisse effacer :
D'un ver petit, d'un ver luisant,
D'un ver sous la noire carrière
D'un ciel qui rend une lumière,
De son feu le ciel méprisant.

Une lumière qui reluit
Au soir, sur l'herbe rosoyante,
Comme la tresse rayonnante
De la courrière de la nuit.
D'un ver tapis sous les buissons,
Qui au laboureur prophétise
Qu'il faut que pour faucher aiguise
Sa faux, et fasse les moissons.
Gentil prophète, et bien appris,
Appris de Dieu qui te fait naître
Non pour néant, ains pour accroître
Sa grandeur, dedans nos esprits!

Et pour montrer au laboureur
Qu'il a son ciel dessus la terre,
Sans que son œil vaguement erre
En haut, pour apprendre le heurt
Ou de la tête du Taureau,
Ou du Cancre, ou du Capricorne,
Ou du Bélier qui de sa corne
Donne ouverture au temps nouveau.

Vraiment tu te dois bien vanter
Être seul ayant la poitrine
Pleine d'une humeur cristalline
Qui te fait voir, et souhaiter
Des petits enfants seulement,
Ou pour te montrer à leur père,
Ou te pendre au sein de leur mère
Pour lustrer, comme un diamant.

Vis donc, et que le pas divers
Du pied passager ne t'offense,
Et pour ta plus sûre défense
Choisis le fort des buissons verts.

AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois,
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, l'honneur des prés verts,
Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Émaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée;

Avril, l'honneur des soupirs
Des zéphyrs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encor, ès forêts,
Des doux rêts
Pour ravir Flore la belle;

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embaumant l'air et la terre.

Avril, l'honneur verdissant,
Florissant
Sur les tresses blondelettes,
De ma dame, et de son sein
Toujours plein
De mille et mille fleurettes;

Avril, la grâce et le ris
De Cypris,

Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toi courtois et gentil
Qui d'exil
Retire ces passagères,
Ces arondelles qui vont
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards,
Frétillards
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines
Un feu croupi et couvert
Que l'hiver
Recélait dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes [1]
Voleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils mussent [2] en leurs cuissettes.

Mai vantera ses fraîcheurs,
Ses fruits meurs [3]

1. Abeilles.
2. Cachent.
3. Mûrs.

Et sa féconde rosée,
La manne et le sucre doux,
Le miel roux,
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moi je donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le surnom de celle
Qui de l'écumeuse mer
Vit germer
Sa naissance maternelle.

MAI

Pendant que ce mois renouvelle,
D'une course perpétuelle,
La vieillesse et le tour des ans;
Pendant que la tendre jeunesse
Du ciel remet en allégresse
Les hommes, la terre et le temps;

Pendant que l'humeur printanière
Enfle la mamelle fruitière
De la terre, en ces plus beaux jours,
Et que sa face sursemée
De fleurs, et d'odeurs embaumée,
Se pare de nouveaux atours;

Pendant que la vigne tendrette,
D'une entreprise plus secrète
Forme le raisin verdissant,
Et, de ses petits bras, embrasse
L'orme voisin, qu'elle entrelace
De pampre mollement glissant;

Et que les brebis camusettes
Tondent les herbes nouvelettes,
Et le chevreau à petits bonds
Échauffe sa corne et sautelle
Devant sa mère, qui broutelle
Sur le roc les tendres jetons;

Pendant que la voix argentine
Du rossignol, dessus l'épine

Dégoise cent fredons mignards;
Et que l'avette ménagère,
D'une aile tremblante et légère
Vole en ses pavillons bruyars [1];

Pendant que la terre arrosée
D'une fraîche et douce rosée
Commence à brouter [2] et germer;
Pendant que le vent des zéphyres
Flattent le voile des navires
Frisant la plaine de la mer;

Et que la tresse blondissante
De Cérès, sous le vent glissante,
Se frise en menus crespillons,
Comme la vague redoublée
Pli sur pli s'avance écoulée
Au galop dessus les sablons;

Bref, pendant que la terre et l'onde,
Et le flambeau de ce bas monde
Se réjouissent à leur tour;
Pendant que les oiseaux se jouent
Dedans l'air, et les poissons nouent
Sous l'eau pour les feux de l'amour;

Qu'il te souvienne, ma chère âme,
De ta moitié, ta sainte flamme,
Et de son parler gracieux,
Des chastes feux et grâces belles,
Et de ses vertus immortelles
Qui se logent dedans ses yeux.

Qu'il te souvienne que les roses
Du matin jusqu'au soir écloses,
Perdent la couleur et l'odeur,
Du printemps la douce dépouille,
Et que le temps pille et dépouille
Les feuilles, le fruit et la fleur.

Souvienne-toi que la vieillesse
D'une courbe et lente faiblesse

1. Bruyants.
2. De brout : pousse des jeunes taillis au printemps.

Nous fera chanceler le pas,
Que le poil grison et la ride,
Les yeux caves et la peau vide
Nous traîneront tous au trépas.

Va donc, et que ces charmeresses,
Ces Muses, ces sœurs piperesses
N'enchantent ton gentil esprit.
Bouche tes oreilles de cire
Et, sauf de péril, te retire
A cet œil qui premier te prit.

DESCRIPTION DES VENDANGES

Filles, garçons, à paniers pleins
Portez de toute votre force
Le raisin à la noire écorce
Sur votre épaule et sur vos reins.

Sus, versez dedans le tonneau,
Et des pieds seulement y foulent
Les hommes nus, et qu'ils écoulent
Des grappes le germe nouveau.

Chacun honore ce bon Dieu
D'une belle hymne de vendanges,
Chacun chante tant de louanges
Qu'on en remplisse tout le lieu.

Qu'on aille voir ce Dieu coulant,
Ce Dieu qui rit dedans la tonne,
Ce Dieu nouveau qu'on emprisonne,
De colère encor tout bouillant.

Si tôt que le gentil vieillard
A pris de ce Dieu qui l'entête,
Tremblant des pieds et de la tête,
Aussi tôt il danse gaillard.

Et lors quelque jeune garçon
Amoureux, de près échauguette
Le téton de la bergerette
Qui dort à l'ombre d'un buisson.

Puis amour voyant le dessein,
D'une allêchante mignardise,
Donne ferveur à l'entreprise,
Et lui met le feu dans le sein.

Le mignon vient, ell' se défend,
Ell' se courrouce, il n'en fait conte;
Mais enfin tellement la dompte
Que douce entre ses bras la rend.

Ainsi Bacchus qui fait le jeu,
Ose quelquefois entreprendre
De suborner et de surprendre
La jeunesse quand il a beu [1].

MON HALEINE EST DEVENUE...

Mon haleine est devenue
Si courte et si corrompue,
Et la fin me presse tant,
Que je ne vois plus que l'ombre
Et la fosse noire et sombre
D'un sépulcre qui m'attend.

Les voisins qui m'accompaignent,
Ce sont ceux qui me dédaignent,
Et tous se moquent de moi :
Mon œil tout honteux s'abaisse,
Et demeure en la détresse,
Seigneur, que d'eux je reçoi.

Sauve-moi donc, je t'en prie,
Et défends ma pauvre vie :
Loge-moi dedans ton fort,
Puis vienne qui me combatte
Main à main et qui m'abatte,
Toujours serai le plus fort.

Mes emprises sont passées,
Mes jours, mes vœux, mes pensées,

1. Bu.

Et tous mes desseins rompus;
Le jour m'est nuit, et m'est claire
La nuit au lieu de lumière;
Tous mes sens sont corrompus,

J'ai fait mon lit en ténèbres,
Et sous les tombes funèbres,
Je m'en vais tenir prison.
La pourriture est mon père,
Les vers ma sœur et ma mère,
Et le tombeau ma maison.

Où est donc mon espérance,
Et qui a la connaissance,
Seigneur, de ce que j'attends,
Sinon toi, qui seul embrasses,
Qui tranches, et qui compasses
Le ciel, les jours et les temps ?

D'UN BOUQUET

ENVOYÉ LE MERCREDI DES CENDRES

Ce bouquet de menu fleurage
Vous servira de témoignage
Que nos beaux jours coulent soudain,
Comme la fleur, et qu'il faut prendre
Le plaisir sans le surattendre
Ni le remettre au lendemain.

Sans attendre que la vieillesse
D'une froide et morne paresse
Rende nos membres froids et gourds,
Passant en douceurs amoureuses
Et mignardises gracieuses
Ce qui reste de nos beaux jours.

Aussi bien cette Parque fière
Pour nous coucher dedans la bière
Déjà nous attend sur le port,
Mon Cœur, croyez-moi je vous prie,
Passons doucement notre vie,
On ne sent rien après la mort.

Rien n'y a d'apparence humaine,
Il n'y a sang, ni pouls, ni veine,
Cœur, poumon, ni foie, ni nerfs;
Ce n'est rien qu'une ombre légère
Sans sentiment et sans artère,
Proie de la terre et des vers.

Vous savez ce que dit le prêtre,
Quand plus dévot, de sa main destre,
De cendre il nous croise le front,
Clairement nous faisant entendre
Que nos corps sont venus de cendre
Et qu'en cendre ils retourneront.

PRIÈRES

I

De vivre plus ma pauvre âme s'ennuie
Et se déplaît du malheur de la vie :
Doncques, Seigneur, librement je dirai
Ce qui la tient de si près assiégée,
Et, en l'aigreur de mon âme affligée,
A toi, Seigneur, ainsi je parlerai :

Ne me condamne : il n'est pas équitable,
Ou me déclare en quoi je suis coupable,
Pour me juger. Hé! veux-tu réprouver
Et ruiner ta pauvre créature,
De tes saints doigts l'ouvrage et la facture,
Et, des méchants, le conseil approuver ?

As-tu les yeux de chair comme nous, Sire ?
Vois-tu ainsi que l'homme ? et ton empire,
Tes jours, tes ans, comme ceux des humains
S'écoulent-ils ? Et quoi ? as-tu envie
De rechercher si âprement la vie,
Vu que ne puis échapper de tes mains ?

II

Tes mains m'ont fait et repétri de chair
Comme un potier qui, de grâce gentille,

Tourne en vaisseaux une masse d'argile :
Puis tout soudain tu me fais trébucher.

Souvienne-toi, avant que me damner,
Que de limon et de tourbe fangeuse
Tu m'as formé, et qu'en terre poudreuse
Après ma mort me feras retourner.

Tu m'as coulé comme le lait nouveau
Qui s'épaissit et se caille en présure,
De nerfs et d'os assemblé ma figure,
Puis revêtu et de chair et de peau;

Tu m'as donné et la vie et les ans,
Me conduisant au sentier de ta grâce,
Et, aux rayons de ta divine face,
Guidé mes pas, mon esprit et mes sens.

CHANSON

Faites-vous la sourde, Macée ?
Voyez Combaut qui vient à vous,
Pour ravoir ce que votre œil doux
Lui a tiré de la pensée,

Vous l'avez et lui ne l'a plus,
Voyez sa couleur jaune et fade,
Et tout le reste si malade
Qu'il en est demeuré perclus.

M'amour, si vous voulez qu'il vive,
Rendez-lui tôt, car vous l'avez :
Regardez ses yeux tout cavés
Qui de vivre n'ont plus d'envie.

Ou le gardez, si votre amour
Souhaite, cruelle, qu'il meure :
Car en plus gentille demeure
Ne saurait faire son séjour.

Il vous aime plus que l'avette
Au mois d'avril aime les fleurs,
Plus que le berger aux chaleurs
L'ombre mollet de la coudrette.

Il est brun, mais la terre brune
Toujours porte les beaux épis,
Et parmi les ombreuses nuits
Il n'est clarté que de la lune.

Il n'est ni trop laid ni trop beau,
Hier je regardai sa face
Dedans la fontaine qui passe
Contre le pié de cet ormeau.

Il est riche assez pour vous deux,
Et si [1] n'a bien qu'il ne vous donne;
Aimez-le seulement, mignonne,
Mon Dieu, il sera trop heureux!

Il a jà trois cochons de lait,
Qui sont sous le ventre à leur mère,
Et trois brebis avec le père
Qui nourrissent un aignelet.

Toujours il a dans sa logette
Du fromage gras à foison,
Et du lait en toute saison
Avec la châtaigne mollette,

Il sait le train du pâturage,
Et sait la terre ensemencer,
Et si sait aussi bien danser
Que jouvenceau de ce village.

Il vous aime plus que son cœur,
Que tenez en prison cruelle :
Ne lui soyez donc plus rebelle,
Et le prenez pour serviteur.

LES PIERRES PRÉCIEUSES

I

LA CORNALINE

Ce petit archerot Amour
Bavolant s'égayait un jour

1. Et certainement.

Dedans les vergers de Cythère,
L'arc au poing fait d'ivoire blanc,
En écharpe la trousse au flanc,
Grosse de cent flèches légères.

Mais, malheur! volant dans ce parc
De branche en branche, de son arc
Rompt le bout, et perd l'encornure;
Dépité retranche le cours
De son aile, et, sans le secours
De sa mère, il mourait à l'heure.

Humaine, qui pour l'apaiser
L'ayant caressé d'un baiser
De sa bouche coraline,
Lui donne en ce nouveau courroux
Pour soudain encorner les bouts
De son arc, une cornaline.

Qui depuis a toujours cet heur,
D'assoupir et fondre l'aigreur
De l'homme échauffé de colère :
En mémoire que cet enfant
Apaisé se voit triomphant
Du malheur, par l'heur de sa mère.

Cette pierre en poudre, des dents
Tire la rouille, de nos ans
Marque véritable et non vaine :
Étanche les coulants ruisseaux
Du sang qui coule des naseaux,
Ou des rameaux d'une autre veine.

Elle est d'incarnate couleur,
Languissant d'un peu de pâleur :
La vraie et la naïve est celle
Qui sans nuage se fait voir,
Pure et nette, sans rien avoir
Qui ternisse sa face belle.

II

LA COUPE DE CRISTAL

Chante qui voudra les faveurs,
Les mignardises, les douceurs,

Les soupirs, les plaintes cruelles,
Les pleurs et les soucis mordants,
Les charmes et les traits ardents
De l'amour les troupes fidèles.

Enfle sous l'ombre des ormeaux
Qui voudra les tendres roseaux,
Ou de Mars les fières batailles,
Ou chante les flammes de l'acier,
Ou les peuples qui dans la mer
S'arment de conques et d'écailles.

Quant à moi je ne chanterai
Et rien plus je ne vanterai
Que cette coupe cristalline,
Qui, pleine de la douce humeur
Du dieu qui nous met en fureur,
Me va réchauffant la poitrine.

Coupe gentille, où le secours
De ma vie et de mes amours
Mâté de fiévreuse colère
De lèvre sèche buvotant,
Gargarisant et suçotant
Se détrempe et se désaltère,

O riche et bien heureux cristal,
Plus précieux que le métal,
Dont Jupiter pour couverture
Et pour masque, fit une fois,
De larmes d'or baignant les toits,
A ses amours prompte ouverture.

Cristal poli dessus le tour
Arrondi de la main d'amour,
Animé de sa douce haleine :
Cristal où la troupe des Dieux
Du nectar pressuré des cieux
Va trompant sa soif et sa peine.

Cristal enté mignardement
Sur un pied qui fait justement
La base d'une colonnette
Où règne pour le chapiteau
A feuillage un triple rouleau,
Le sûr appui de la cuvette.

Cristal que jamais on n'a vu
Que promptement on n'y ait bu
La liqueur qui plus nous récrée,
Tu connais celle en s'y mirant
Seulement, qui va désirant
D'y mouiller sa lèvre sucrée.

Lèvre douce où la chasteté,
La douceur et la privauté,
Les baisers et les mignardises
Ont choisi leur bénin séjour,
Le siège d'honneur et d'amour,
Et des Grâces les mieux apprises.

L'un vantera le diamant,
L'autre, la vertu de l'aimant,
L'ombre, la perle, et la topasse,
Et moi ce verre cristalin
Où flotte le germe divin,
Le secours de l'humaine race.

Ce n'est pas le vase trompeur
De Circe au langage pipeur,
Qui brassant de nouveaux mélanges
Dedans un breuvage sorcier,
Échangea le troupeau guerrier
D'Ulysse en mille corps étranges.

Les vases d'or ne me font rien,
Ni le bronze corinthien,
Ni tous les émaux de fagence :
J'aime trop mieux dedans la main
Voir jusqu'aux bords ce verre plein,
Que tous les sceptres de la France.

C'est toi donc qui rends adouci
L'aigre fiel de notre souci;
C'est toi qui romps et qui délie
Par un secret enchantement
Le nœud qui serre étroitement
Le fil courant de notre vie.

C'est toi, c'est toi, cristal gentil,
Qui plein d'air fumeux et subtil

Nous mets, rêveurs, en allégresse :
Toi qui nous plantes sur le front
Les cornes qui braves nous font,
Quelque pauvreté qui nous presse.

Le lustre du vin est si beau
Sur la glace de ce vaisseau,
L'un et l'autre honneur de la terre,
Qu'œilladant ce vineux esprit
Ondoyant, vous diriez qu'il rit
Dedans le cristal qui l'enserre.

Ou soit qu'il nous sille les yeux
D'un sommeil doux et gracieux,
Ou soit qu'en l'amoureuse proie
Nous soyons poussés de son feu,
Si tôt qu'en ce cristal j'ai beu
Mon cœur va sautelant de joie.

Jamais ne se puisse casser,
Éclater, fêler ou froisser
De ce cristal la glace belle :
Mais toujours près de mon soulas
Comble de vin ou d'hippocras
Demeure compagne fidèle.

En doux et gracieux repos,
Loin de tous médisants propos,
Et toutes colères dépites,
Comme de l'orage mutin
Qui porta le trouble au festin
Des Centaures et des Lapithes.

GUY DU FAUR DE PIBRAC

1528-1584

Guy du Faur de Pibrac naquit en 1528, à Toulouse, où son père occupait la charge de Président au Parlement. Il étudia avec profit les littératures anciennes, et les langues grecque et latine lui devinrent, au dire d'un de ses biographes, aussi familières que la française. Il fit ensuite ses études de droit, partie à Toulouse, partie à Padoue. Il revint à Toulouse, ayant une vingtaine d'années, et débuta au barreau de cette ville où son éloquence et sa précoce gravité le firent tout de suite remarquer; il devint bientôt conseiller au Parlement toulousain, puis prévôt, ou, plus exactement, « juge mage ». Magistrat intègre et courageux, homme savant et éloquent, il fut choisi par Charles IX comme ambassadeur au concile de Trente. Deux années plus tard, le chancelier de l'Hôpital, qui avait pour Pibrac une haute estime, lui fit accorder la place d'avocat général au Parlement de Paris; en 1570 il fut nommé conseiller d'État; en 1573 il suivit, en qualité de chancelier, le duc d'Anjou qui allait prendre possession du trône de Pologne; il revint en France avec ce prince, devenu le roi Henri III, et il reçut la charge de président à mortier; mais il fut l'objet d'une faveur plus haute encore : la reine Marguerite de Navarre le choisit pour son chancelier. On a raconté qu'il devint amoureux de cette princesse; on n'a pas dit qu'il lui eût manqué en quoi que ce soit. Il est certain toutefois qu'il tomba en disgrâce et qu'il dut se démettre de sa fonction; il se retira dans son château, où il vécut mélancolique et sombre, jusqu'en 1584. Il mourut le 27 mai de ladite année.

En même temps qu'un homme politique et un orateur, Guy du Faur de Pibrac fut un poète. Son œuvre poétique n'est pas volumineuse. Elle se compose de quelques *sonnets*, de quelques *stances*, d'un *Dialogue sur la mort de Bussy d'Amboise*, d'un poème sur *les Plaisirs de la vie rustique* et de *quatrains* moraux. Ce sont ces quatrains, au nombre de cent vingt-cinq, dont on lira une partie ci-après, qui lui valurent un renom poétique. Ils expriment sous une forme concise et ferme de hautes pensées dont l'expression est souvent simple et ingénieuse à la fois. Nous donnons aussi des fragments de son poème de la *Vie rustique*, dans lequel on trouve une vive peinture de la vie aux champs, qui étonne et qui enchante, si l'on songe aux fades bergeries que débitaient les poètes « champêtres » du même temps.

QUATRAINS

Avec le jour commence ta journée,
De l'Éternel le saint nom bénissant :
Le soir aussi, ton labeur finissant,
Loue-le encor et passe ainsi l'année.

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme;
C'est la prison où il est inserré,
C'est le tombeau où il est enterré,
Le lit branlant où il dort un court somme.

Les biens du corps et ceux de la fortune
Ne sont pas biens, à parler proprement,
Ils sont sujets au moindre changement,
Mais la vertu demeure toujours une.

En ton parler sois toujours véritable,
Soit qu'il te faille en témoignage ouïr,
Soit que parfois tu veuilles réjouir
D'un gai propos tes hôtes à la table.

Fais poids égal, et loyale mesure,
Quand tu devrais de nul être aperçeu :
Mais le plaisir que tu auras reçeu
Rends-le toujours avecques quelque usure.

Vaincre soi-même est la grande victoire :
Chacun chez soi loge ses ennemis,
Qui, par l'effort de la raison soumis,
Ouvrent le pas à l'éternelle gloire.

Cacher son vice est une peine extrême,
Et peine en vain : fais ce que tu voudras,
A toi au moins cacher ne te pourras :
Car nul ne peut se cacher à soi-même.

Aie de toi plus que des autres honte :
Nul plus que toi par toi n'est offensé :
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toi à toi-même le compte.

Le malheur est commun à tous les hommes,
Et mêmement aux princes et aux rois;

Le sage seul est exempt de ces lois
Mais où est-il, las! au siècle où nous sommes ?

Parler beaucoup on ne peut sans mensonge,
Ou, pour le moins, sans quelque vanité;
Le parler bref convient à vérité,
Et l'autre est propre à la fable et au songe.

La loi, sous qui l'État sa force a prise,
Garde-la bien, pour grosse qu'elle soit :
Le bonheur vient d'où l'on ne s'aperçoit,
Et bien souvent de ce que l'on méprise.

Croire léger, et soudain se résoudre;
Ne discerner les amis des flatteurs :
Jeune conseil, et nouveaux serviteurs,
Ont mis souvent les hauts états en poudre.

Donner beaucoup sied bien à un grand prince,
Pourvu qu'il donne à qui l'a mérité,
Par proportion, non par égalité,
Et que ce soit sans fouler sa province.

De jour, de nuit, faire la sentinelle,
Pour le salut d'autrui toujours veiller,
Pour le public, sans nul gré travailler,
C'est en un mot ce qu'Empire j'appelle.

Ne voise [1] au bal, qui n'aimera la danse;
Ni au banquet, qui ne voudra manger;
Ni sur la mer, qui craindra le danger;
Ni à la Cour, qui dira ce qu'il pense.

Haïr le vrai, se feindre en toutes choses;
Sonder le simple, afin de l'attraper;
Braver le faible, et sur l'absent draper,
Sont de la Cour les œillets et les roses.

Il est permis souhaiter un bon prince;
Mais tel qu'il est, il le convient porter :
Car il vaut mieux un tyran supporter,
Que de troubler la paix de sa province.

1. N'aille.

L'état moyen est l'état plus durable;
On voit des eaux le plat pays noyé,
Et les hauts monts ont le chef foudroyé;
Un petit tertre est sûr et agréable.

Si quelquefois le méchant te blasonne,
Que t'en chaut-il ? hélas, c'est ton honneur;
Le blâme prend la force du donneur;
Le los est bon, quand un bon nous le donne.

Plus on est docte, et plus on se défie
D'être savant, et l'homme vertueux
Jamais n'est vu être présomptueux :
Voilà des fruits de ma philosophie.

LES PLAISIRS DE LA VIE RUSTIQUE

FRAGMENTS

O bienheureux celui qui, loin des courtisans,
Et des palais dorés, pleins de soucis cuisants,
Sous quelque pauvre toit, délivré de l'envie,
Jouit des doux plaisirs de la rustique vie!
La trompette au matin ne l'éveille en sursaut,
Pour, hardi, des premiers se trouver à l'assaut;
Ou, guindé sur le mât d'un vaisseau, n'importune
Par prières et vœux le courroucé Neptune.
Il ne lui chaut d'avoir la faveur des grands rois,
Ni les premiers honneurs des joûtes et tournois,
Les couronnes de prix richement étoffées,
Ni les chars entaillés de superbes trophées,
Ou l'immortel laurier qu'à Pise l'on donnait
Aux enfants d'Apollo quand on les couronnait;
Se contente de peu, cultive l'héritage
Qui, sans fraude est échu au lot de son partage;
Les bornes de son champ ne voudrait avancer,
Ni prendre sur l'autrui sans le récompenser :
Simple et droit en son cœur, déteste la malice,
Et, sans avoir procès, honore la justice.
Hors de crainte et danger, au long des clairs ruisseaux,
Élague de sa main les touffus arbrisseaux,
Dresse dans son verger de petites allées,
Mène paître ses bœufs, sur le soir, aux vallées,

Au matin les conduit sur les tertres bossus,
Et, au plus chaud du jour, dans les antres moussus;
Pour sentinelle il a un chien qui toujours gronde,
Et, autour du troupeau, nuit et jour fait la ronde.
Quelquefois, se haussant, d'un long bras étendu,
Va cueillir le certeau [1] ou bien le capendu [2],
La noix sur le chemin par son aïeul plantée,
Ou la grosse griotte en écusson entée;
Parfois aussi, couché au pied des saules verts,
Sur leur écorce tendre écrit deux ou trois vers,
De ceux-là que Damon avec la chalemie [3]
Entonnait gaiement pour Syle son amie,
(Syle dont la beauté entre les filles luit,
Comme la lune au plein sur les feux de la nuit,
Syle, l'honneur des champs, des Nymphes l'outrepasse,
Des Muses la dixième et la quatrième Grâce),
Ou de ceux que Perrot d'un style douloureux,
Composa lorsqu'il fut de Thoinon amoureux,
Thoinon qui dédaignait les vers et leur cadence,
Et n'aimait que les dons et l'or en abondance.
Bref en l'homme des champs on ne saurait choisir
Un jour, heure ou moment sans honnête plaisir,
Car les plaisirs passés toujours nouveaux retournent,
Selon que les saisons dans leur cercle se tournent...

Sans doncques plus avant du propos m'égarer,
Je dis que lorsqu'on voit les champs se bigarrer
De boutons et de fleurs, alors l'homme champêtre
Reçoit mille plaisirs : soit qu'il regarde paître
Ses vaches et ses bœufs et le troupeau menu,
Ou qu'il voise nombrer, quand le soir est venu,
Les agnelets au parc pour en savoir le compte,
Et du beurre vendu, et à quoi le lait monte;
Ou soit, qu'au point du jour, d'un bouton nouvelet
De quelque franc rosier, il fasse un chapelet
Aux Faunes, citoyens de la forêt voisine,
Ou à la terre mère, honorant sa gésine.
Mais en l'autre saison que le champ verdissant
A de l'or emprunté le beau teint jaunissant,
Et que proche de nous le soleil nous regarde
Et, par l'œil du Lion, ses chauds rayons nous darde,

1. Variété de poire.
2. Variété de pomme.
3. Chalemie ou chalemelle : pipeau.

A donc, sur le matin, quand il entend passer
Ses voisines qui vont la javelle amasser
Dedans le champ coupé, au lit point ne s'amuse,
Ains, d'un saut se levant, sa paresse il accuse,
Éveille Marion qui ronflant reposait
Et voudrait bien encor dormir si elle osait;
Il a hâte d'aller : elle, enfin prend courage,
Et d'un désir égal se met à son ouvrage;
Se coiffe sans miroir, ne lui chaut se parer,
Ni par art les laideurs de son corps réparer :
L'arsenic calciné, le talc et la céruse,
Et ce dont l'Espagnole en ses pommades use,
Que les Dames de Cour ont si bien retenu,
Pour déguiser leur teint et leur poil jà chenu,
Est par elle ignoré et ne voudrait pas être
Que telle qu'il a plu à Dieu la faire naître.

Frisotter les cheveux en mille tortillons,
De son front labouré aplanir les sillons,
Rehausser les tétins, et ses mains tavelées
Les faire devenir blanches et potelées
N'a cure ni souci, ni de bien deviser,
Ni de lire Amadis, ou de pétrarquiser;
Des humides baisers ne sait les mignardises,
Ni des muguets transis les ruses et feintises.

Au point du jour s'en va dans son jardin cueillir
Des choux ou des poireaux pour les mettre bouillir;
Après dans son mortier un peu de safran broie,
Et tire du charnier un petit morceau d'oie,
Jette tout dans le pot qu'elle met sur le feu,
Du vent de son poumon allumant peu à peu
Les bûchettes qu'elle a ès taillis amassées,
Et, pour mieux les porter, en faisceaux entassées.

Mais avant que vouloir couper de son couteau
Le pain déjà rassis, ou le tendre tourteau,
Joignant ses noires mains à deux genoux se jette,
Fait sa prière à Dieu, qui point ne la rejette :
Car du pauvre affligé la clameur il entend,
Lui donne ce qu'il faut et mieux qu'il ne prétend.
D'un espoir assuré humblement lui demande,
Non jà que son mari, devenu roi, commande
Au More basané, au Perse et au Gélon,
Au Cantabre indompté, et au Scythe félon,

Ou que monarque vrai presse sous sa couronne
Tout ce que l'Océan de ses bras environne;
Mais bien que sa bonté daigne en toute saison
En douce paix tenir sa petite maison,
Qu'il lui plaise écarter hors de la fantaisie
D'elle et de son mari la folle jalousie,
Que leurs enfants communs les tavernes hanter
Ne veuillent, ni jamais les truands fréquenter :
Que la fille, qui jà prête à mari se montre,
Avec petite dot par heureuse rencontre,
En honnête maison ils puissent héberger
Chez quelque laboureur, ou chez un bon berger :
Que l'usurier méchant, qui dès longtemps aguigne
Et hume de ses yeux le closeau de leur vigne,
En ses papiers journaux ne les puisse accrocher,
Ni de leur pauvre toit le gendarme approcher,
Ou le soldat larron qui pille et qui saccage,
Jusques au moindre outil servant au labourage,
Et ose bien souvent en plein jour s'efforcer
De meurtrir le mari pour la femme forcer.
Ayant ainsi prié, de deux mains elle coupe
Des tranches de pain bis, pour en faire la soupe,
Y mettant quelque peu d'un fromage moisi,
Qu'elle a dedans la paille, entre plusieurs, choisi,
Propre pour au brouët donner saveur et pointe,
Ou pour renouveler la soif déjà éteinte :
Puis prend le pot en main, le rince de claire eau,
Par un degré tremblant dévale en son caveau,
D'un muid presque failli, qui à peine dégoutte,
Enfin son petit pot elle emplit goutte à goutte.
Hâtive s'en reva là-haut où sur un ais
De ce sobre dîner dresse l'unique mets,
Le charge sur son chef, et courant d'allégresse
Va trouver son mari que la faim déjà presse,
Car depuis le matin qu'à l'œuvre il s'est rangé,
Sans cesse travaillant il n'a bu ni mangé.
Tous deux au coin du champ se couchent dessus l'herbe
Et pour table et buffet n'ont qu'un faisceau de gerbe :
Là, mangent gaiement leur potage et leur chair,
Et boivent à l'envi sans rien se reprocher.

JEAN DE LA PÉRUSE

1529-1554

Jean Bastier naquit en 1529 à La Péruse, bourgade du Vendômois, dont il prit le nom. Il fit ses études à Paris, où il reçut les enseignements de Dorat et de Tusan, et où il eut pour condisciples Baïf, Ronsard et Jodelle. C'est Jodelle avec qui il fut surtout lié et de qui il subit surtout l'influence. La Péruse donc à l'exemple de son ami Jodelle composa des vers et notamment une tragédie : *Médée*, imitée de la *Médée* de Sénèque. Il avait été avec Remi Belleau et Jodelle lui-même l'un des interprètes des pièces de celui-ci : l'*Eugène* et *Cléopâtre*. La *Médée* fut jouée en 1553 chez les confrères de la Passion, avec un très vif succès. La Péruse paraît avoir eu une précoce et grande renommée. Colletet dit que, s'étant adonné à la poésie française dès sa plus tendre jeunesse, il fit « bientôt connaître par ses vers son nom à toute la France », et ses amis, en donnant l'édition posthume de ses œuvres, l'appelèrent « l'Euripide français ». Peu après la représentation de sa tragédie, La Péruse se rendit à Poitiers où il devait faire ses études de droit. Il y trouva une brillante société littéraire : Guillaume Bouchet, Vauquelin de La Fresnaye, Tahureau, Baïf, Scévole de Sainte-Marthe, Jean Boiceau de La Borderie. Il partageait son temps entre Poitiers où il avait trouvé de tels amis et le village de La Péruse où il retrouvait sa famille. Une terrible maladie vint prématurément mettre fin à une existence qui semblait devoir être si glorieuse. La Péruse mourut en 1554. Il avait vingt-cinq ans. Il n'avait pas publié ses œuvres. La première édition en fut donnée après sa mort par les soins de ses amis Jean Boiceau de La Borderie et Guillaume Bouchet. Il était vraiment poète et sa langue est tour à tour gracieuse, délicate, éloquente. Son vers a parfois une fermeté remarquable. On trouvera ci-après quelques pièces de lui qui donneront une idée de la variété de son talent. L'...élégie *Sur la mort de F. de Clermont* est une belle méditation sur l'horreur du trépas et les espérances de bonheur éternel; son *Oraison pour avoir santé* est une touchante supplication; non moins touchantes sont les stances de son *Adieu à Guillaume Bouchet;* son sonnet *Aux Muses*, une gracieuse épigramme à Vénus, et, pour finir, un sonnet d'amour, font entendre un son moins attristé.

ÉPIGRAMME

A VÉNUS

Dis-moi, Vénus, pourquoi as-tu permis
Que celle-là que tant j'aime et pourchasse,
Que celle-là où j'ai tout mon cœur mis,
Cruellement me tienne telle audace ?

Fais, Vénus, fais que son beau teint s'efface,
Puisqu'alléger ne veut ma maladie,
Courrouce-toi, rends-la-moi enlaidie,
Tant qu'à aucun ne plaise à l'avenir.

Hélas! Vénus n'en fais rien, je te prie :
Elle pourra plus douce revenir.

SUR LA MORT DE F. DE CLERMONT

SEIGNEUR DE DAMPIERRE

Si pour un homme mort tu reçus jamais deuil,
Si pour un mort jamais tu jetas larmes d'œil,
Pitoyable élégie, il est maintenant heure
Que dans tes yeux enflés aucune eau ne demeure;
Et quand tes yeux seront épuisés de leurs eaux,
Qu'ils larmoient le sang coulant par deux ruisseaux.
Pleure, pleure, élégie, élégie pleureuse,
Reprends à cette fois ta face douloureuse,
Reprends ton premier deuil, reprends l'état premier,
Qui de tes premiers ans te fut plus coutumier.
Laisse amour et ses traits, son brandon et sa flamme,
Son arc et son carquois au joyeux épigramme.
L'épître avertira l'amoureux attendant
Du vouloir de l'amie, et l'ami cependant
D'un plaisant vers lyriq', sur la harpe tendue,
Chantera les beautés de l'amie attendue.
Tels vers sont pour l'amour, tels vers sont bien duisants [1],
Pour décrire l'amour et ses feux doux-cuisants.
Mais il te faut pleurer, pitoyable élégie,
Pour ceux qui sont meurtris de ta sœur tragédie,

1. Convenables.

Et pour ceux qui, mourant d'une plus douce mort,
N'ont senti de ta sœur le violent effort.
Pleure doncq', élégie, élégie pleureuse,
Reprends à cette fois ta face douloureuse,
Ride ton front marri, arrache de ton cœur
Mille soupirs cuisants témoins de ta douleur.

Ce François de Clermont, ce seigneur de Dampierre,
Ce miroir de vertu est couvert d'une pierre.
Celui qui a couvert du sang des ennemis
Maint endroit de la terre est sous la terre mis.
Celui qui résistait aux ennemis de France
N'a pas contre la mort pu faire résistance.
Ce vaillant vertueux, nonobstant sa vertu,
Par la mort plus vaillante a été combattu.
Celui qui dans son cœur ne logea jamais crainte,
Celui qui a souvent sa roide lance teinte
Du sang de l'ennemi, et tant qu'il a vécu
De l'ennemi plus fort ne fut oncques vaincu,
Il est vaincu par mort. O mort trop rigoureuse,
Que tu es sur le bien des hommes envieuse!
O que tu as grand deuil quand tu vois quelqu'un tel
Qu'en dépit de ton dard il se rend immortel!
Crève, crève d'envie, enrage, mort cruelle,
En dépit de ton dard sa vie est immortelle.
Ceux qui vivent encor, ceux qui après naîtront,
En dépit de ton dard, Dampierre connaîtront.
Ils liront sa vertu, ils liront sa vaillance
Dans maints livres écrits des histoires de France.
Ils y liront comment, d'un indomptable cœur,
Sur maint fort Espagnol il s'est montré vainqueur,
Et comme il terrassa de prouesse hardie
Maint vaillant Milanais dedans la Lombardie;
Comme il a maintes fois été victorieux
Contre le brave essor de l'Anglais furieux;
Comme il a maintes fois par le fer de sa lance
Du Bourguignon mutin dompté l'outrecuidance.
Malgré toi, dure mort, ces choses on lira;
Dampierre, malgré toi, d'exemple servira
A ceux qui nous suivront, et maint brave courage,
Pour être tel que lui, bravera d'avantage.
Ainsi celui qui vif valut tant aux François
Encores étant mort leur vaudra maintes fois.
Crève, crève d'envie, enrage, mort cruelle,
En dépit de ton dard sa vie est immortelle.

Sa vie sera sue en dépit de ton dard,
Et d'où le soleil couche et d'où le soleil part.

Les forts naissent des forts, le craintif du craintif,
Le lion du lion, le cerf du cerf fuitif,
De bon arbre bon fruit, bon vin de bonne vigne,
Et vertueux enfants de vertueuse ligne.
Cela s'est avéré en ce Dampierre ici,
Qui, vaillant, a laissé deux vaillants fils aussi.
Hélas! non pas laissé, car le guerrier outrage
Les a ravis tous deux au printemps de leur âge,
Et le père dolent, sur la fin de ses ans,
A senti le défaut de ses chéris enfants.
Lui qui se confiait que leur ferme jeunesse
Serait un sûr appui de sa faible vieillesse,
Hélas! le bon vieillard, au lieu d'avoir confort
De ses chéris enfants, il en a vu la mort.
Contre l'ordre commun de la loi de nature,
Le père à ses enfants a donné sépulture.
Non a, car ils sont morts plus honorablement,
Mourant en combattant pour leur roi bravement,
Que si, morts dans le lit, au château de Dampierre,
Leurs corps fussent enclos sous une riche pierre.
Ils ont eu plus de los, mourant jeunes, hardis,
Qu'ils n'eussent eu vivants de cœurs abâtardis.
Ils n'ont guères vécu, si aux ans l'on regarde,
Ils ont vécu longtemps, qui aux faits prendra garde.
Réjouis-toi, Dampierre, oublie ta douleur,
Tes fils mourans ont creu [1] ton renom et le leur.
Il nous faut tous mourir, la mort est chose seure,
Tout ce qui vit au monde il faut qu'au monde il meure,
Sous le ciel il n'y a rien qui soit si constant
Qu'après avoir duré la mort n'aille abattant :
Tout y est inconstant, tout y est incertain,
La mort courbe sous soi tout ce qui est mondain.
Le corps n'a point de vie; en vivant il périt :
Ce n'est rien que du corps, nous vivons de l'esprit.
Le seul bien de l'esprit de la mort nous délivre,
Le seul bien de l'esprit, étant morts, nous fait vivre;
Même la mort prendra le ciel, la terre et l'onde.
Et puis, que l'on se fie aux fermetés du monde!
Au monde n'y a rien que la mort ne ruine,
Fors l'esprit vertueux, qui sur la mort domine.

1. Accru.

Le seul esprit, sans plus, compain [1] de la vertu,
Par l'effort de la mort ne fut oncq' abattu.
Dampierre n'est point mort, et la Parque cruelle
A seulement ravi ce qui était à elle.
Son corps était mortel, son corps est mort aussi,
Mais l'esprit est vivant mieux qu'il n'était ici;
Ses faits et sa vertu, en dépit de l'envie,
Du temps et de la mort, à jamais auront vie.

ORAISON

POUR AVOIR SANTÉ

Dieu, vrai Dieu, Dieu, Seigneur de nous, pauvres hu-
[mains,
Dieu qui nous baillas l'être, et nous fis de tes mains,
Dieu, Dieu qui es seul Dieu, Dieu de qui la facture
C'est la terre et le ciel, c'est toute créature,
C'est tout, tout ce qui est, et tout ce qui sera,
Lorsqu'il faudra qu'il soit, lors ta main le fera.
Dieu, qui de tous nos faits comme il te plaît disposes,
Dieu, qui d'un seul clin d'œil peut faire toutes choses,
Dieu, sans qui ni le ciel, ni l'homme terrien,
N'ici-bas, ni là-haut, n'ont puissance de rien,
Dieu que seul Dieu je tiens, Dieu en qui seul j'espère,
Dieu que je recognais pour mon seigneur et père,
Dieu mon roi, Dieu mon tout, Dieu en qui j'ai ma foi,
Dieu en qui je m'attends, Dieu en qui seul je croi,
Las! mon Dieu, si tu vois qu'en toi seul je me fie,
Guéris-moi, ô Seigneur, de cette maladie.
S'il est ainsi, mon Dieu, que je n'aie attenté
Autre moyen que toi pour r'avoir ma santé,
Si je n'ai point forgé dedans ma fantaisie
Mille dieux abuseurs que feint la poésie,
Si d'autre que de toi je n'ai cherché secours,
Si seulement à toi j'ai toujours eu recours,
Guéris-moi, ô Seigneur, et de ton ciel m'envoie
Le jour tant désiré, que sain je me revoie.

Lors, mon Dieu, s'il te plaît me remettre en santé,
Le bien que m'auras fait sera par moi chanté;

1. Compagnon.

Lors, ayant dans le cœur empreinte la mémoire
Au bien qu'aurai reçu, j'exalterai ta gloire,
Et partout où j'irai, je dirai que c'est toi
Qui seul m'as délivré de la peine où j'étoi.
Je dirai que jamais ta grand'bonté n'oublie
Celui qui de bon cœur au besoin te supplie;
Et, Seigneur, s'il te plaît m'en donner le pouvoir,
Je ferai par mes vers ta grand'bonté savoir.
Guéris-moi donc, Seigneur, et de ton ciel m'envoie
Le jour tant désiré, que sain je me revoie.

Alors, te rendant grâce, ô grand Dieu, Dieu des Dieux,
Au ciel j'élèverai et les mains et les yeux;
J'irai au temple saint raconter la manière
Comme tu m'as guéri, exauçant ma prière.
Lors, mon Dieu, tu seras de maint et maint loué;
Lors, pour Dieu tout-puissant tu seras avoué;
Lors, ton peuple assemblé dans ton saint tabernacle
Chantera d'un accord l'honneur de ce miracle :
Et moi, qui serai là élu tout au milieu,
Je leur dirai que vaut d'avoir espoir en Dieu;
Puis, ployant les genoux sous ta puissance unique,
Dévots, nous chanterons en ton nom maint cantique.
Ainsi, ô bon Seigneur, pour n'avoir guéri qu'un,
Tu seras honoré de la voix d'un chacun.
Guéris-moi donc, Seigneur, et de ton Ciel m'envoie
Le jour tant désiré, que sain je me revoie.

D'encens, ni de parfums, ni d'éclatante voix,
Je n'adorerai pas les faux dieux faits de bois;
Je n'abaisserai pas mon chef devant leurs faces,
Ce ne sera pas là que j'irai rendre grâces.
(Ah! je faillirais bien, faisant contre ma foi,
Vu que tu es seul Dieu et qu'en toy seul je croi!)
Hélas! Seigneur, je sais que point tu ne demandes,
Et que tu n'as besoin de nos richesses grandes :
Donc je n'égorgerai ni taureaux, ni moutons,
Pour te sacrifier; tu n'aimes pas tels dons.
Mais tu aimes, Seigneur, que l'homme fuyant vice
D'un cœur humilié te fasse sacrifice;
Tu es jaloux de nous, tu veux que l'affligé
N'aie recours qu'à toi, pour être soulagé.
Or, mettant donc en toi toute mon espérance,
J'adresserai mes vœux à ta sainte puissance.
Tu seras donc de moi, d'un cœur humilié,

Au milieu des ennuis, maintes fois supplié.
Guéris-moi donc, Seigneur, et de ton ciel m'envoie
Le jour tant désiré, que sain je me revoie.

Las! Seigneur, je sais bien que tu m'aimes, d'autant
Que m'envoyant ce mal, tu vas ma chair domptant,
Et que l'affliction, en ce monde où nous sommes,
Est un témoin fort sûr que tu aimes les hommes.
Je le sais bien, Seigneur, mais quoi ? ma pauvre chair
Impatiente au mal ne fait que se fâcher,
Et rebelle à ton vueil, pour le mal qu'elle endure,
Contrariant l'esprit, toujours elle murmure.
L'esprit tient assez bon, mais, hélas! Dieu très haut,
Hélas! il me faudra, si ta main lui défaut :
Il veut ce que tu veux, mais le mal qui le presse
Et, contraint jour et nuit de t'invoquer sans cesse,
Le contraint de crier : « O Dieu plein de bonté,
Ote-le de ce corps ou lui donne santé! »
Guéris-moi donc, Seigneur, et de ton ciel m'envoie
Le jour tant désiré, que sain je me revoie.

Et si tu me guéris, je pourrai dire alors
Que je suis bien guéri et dedans et dehors.
Si une fois ton œil veut m'œillader de grâce,
Si une fois vers moi tu retournes ta face,
Je ne pourrai vanter que tu m'as dépêché
Le corps de maladie, et l'âme de péché,
Car tes dons sont parfaits, car ta grâce est parfaite,
Car onc chose de toi ne fut à demi faite.
Comme tu es entier et parfait, tout ainsi
Tout ce qui de toi vient il est parfait aussi.
Je le crois fermement, fermement je me fie
Que tu me peux guérir de toute maladie.
Guéris-moi donc, Seigneur, et de ton Ciel m'envoie
Le jour tant désiré que sain je me revoie.

Fort grande est mon offense, et je le connais bien;
Mais au prix de ta grâce, hé! Seigneur, ce n'est rien.
Si tu veux balancer mes maux avec ta grâce,
Je ne fais point de mal, quelque mal que je fasse.
Mon mal se peut nombrer, mes péchés sont comptés,
Et qui sut onc combien en toi a de bontés ?
Et encore, Seigneur, plus grande est mon offense
Plus, en me pardonnant, tu montres ta puissance.

Qui pardonne cent maux, n'a-t-il pas plus d'honneur
Que n'a celui qui est d'un seul mal pardonneur ?
Guéris-moi donc, Seigneur, et de ton Ciel m'envoie
Le jour tant désiré que sain je me revoie.

A G. BOUCHET

A SON DÉPART DE POITIERS, DISANT ADIEU

Bouchet, que n'est-il permis
Que l'homme avec ses amis
    A jamais demeure ?
Que n'a l'homme tant de bien
Qu'avecq' ceux qu'il aime bien
    Il vive et il meure ?

Que n'est-il permis, bon Dieu,
Que l'homme content d'un lieu,
    En un seul lieu vive,
Sans qu'enchanté d'un désir
Désir bourreau du plaisir,
    Divers lieux il suive ?

Bon Dieu, que les hommes ont
De peines en ce qu'ils font!
    Bon Dieu, que leur vie
Est de mille et mille maux,
De mille ennuis et travaux
    A l'envi suivie!

O combien j'estime l'heur
Du basané laboureur,
    Content de sa terre,
Lequel met à nonchaloir
Les grands biens, le grand savoir,
    La cour, et la guerre!

Mais nous qui prétendons mieux,
Il nous faut en divers lieux
    Diversement vivre :
Il nous faut mettre au danger,
Il nous faut l'ami changer
    Pour l'étranger suivre.

Tant qu'à grand'peine à demi
Avons-nous à un ami
    Amitié montrée,
Qu'il le faut soudain laisser,
Pour s'en aller tracasser
    En autre contrée.

Les hommes vont et revont,
Les hommes guères ne font
    En un lieu demeure;
Et j'estime que ce soit
Pourquoi guères on ne voit
    Une amitié seure.

Paris a nos jeunes ans;
Puis, quand nous sommes plus grands,
    On nous achemine
De Paris en autre endroit,
Pour la guerre, pour le droit
    Pour la médecine.

Dieu ainsi l'a ordonné,
Qui ne nous a pas donné
    La vertu sans peine :
Tel est le chemin étroit,
Qui par maint fâcheux détroit
    A la vertu mène.

Or donc puisqu'il plaît aux dieux
Que les hommes en maints lieux
    Fassent maints voyages,
Avant partir de ce lieu,
A toi je veux dire adieu,
    Et maints personnages.

Je te dis doncques adieu,
Mon cher Bouchet, qu'en ce lieu,
    Contraint, j'abandonne :
Et de mon Bouchet aussi,
Adieu le divin souci,
    Ange, sa mignonne.

Adieu celle qui sait bien
Que je suis plus tien que mien,
    Tellement je t'aime :

Adieu mon total désir,
Adieu mon total plaisir,
Adieu mon cœur même.

Je veux ici faire vœu
Te jurant par le saint feu
De la Paphienne,
Que, tant que serai vivant
Je ne serai poursuivant
Amour que la tienne.

Je jure par le lien
De l'enfant Idalien,
Par ses traits je jure,
Quiconque te fera tort,
D'employer tout mon effort
Pour venger l'injure.

Je jure par les douceurs
De Phœbus et des neuf Sœurs,
Que jamais la France
Ne lira un vers de moi
Qui ne témoigne ma foi
En ton excellence.

Adieu, celle qui ne veut,
De peur d'un mari fâcheux,
Être ici nommée :
A tort il te tient rigueur,
Car tu aimes trop l'honneur
Pour être blâmée.

Adieu l'une et l'autre aussi :
L'une qui est en souci
Pour la longue absence,
L'autre de qui la pâleur
Blâme ton frère et ta sœur
De leur négligence.

Adieu, Baïf bien-disant,
Adieu son souci plaisant,
Docte énamourée;
Adieu, gentil Tahureau,
Le premier honneur Manceau,
Adieu l'Admirée.

Entre mes plus grands amis
Tu seras le premier mis,
    Savant Borderie.
Pourquoi ne te hâtes-tu,
Martin, duquel la vertu
    Doit être chérie ?

Quoi! Roscamver, veux-tu pas
Me tendre ici tes deux bras ?
    Viens, ami La Sale,
Viens, ami, je te promets
Qu'entre tous mes mieux aimés
    Aucun ne t'égale.

Boiceau, mes amis meilleurs,
Mon Maisonnier, des neuf Sœurs
    L'attente non vaine,
Reilleran plein de savoir
Sus, qu'on montre le devoir
    D'une amour certaine.

Demoiselles, adieu donc,
Adieu les dames qui onc
    N'aimèrent le change :
Vous eussiez en mon adieu
Chacune trouvé son lieu,
    Mais une me range.

AUX MUSES

Adieu vous dis, Muses Aoniennes,
Vos musemens [1] m'ont par trop arrêté.
Vos beaux guerdons [2] sont-ce pas pauvreté,
Langueur, souci, ennuis, travaux et peines ?

Et puis vantez vos eaux Pégasiennes!
Puis promettez une immortalité!
Adieu, adieu : je n'ai que trop été
Repu du vent de vos promesses vaines.

1. Amusements.
2. Récompenses.

Las ! qu'ai-je dit ? ô Muses ! revenez,
Et avec moi, s'il vous plaît, vous tenez,
Car désormais vous seules je veux suivre :

Sachant très bien qu'au monde tout périt,
Fors seulement les seuls biens de l'esprit,
Qui l'homme mort après la mort fait vivre.

A C. C.

C'est toi à qui je veux dédier mon amour,
A toi seule je veux par mes écrits complaire :
Tous les vers que j'ai faits et ceux que je puis faire,
En ton seul nom je veux leur faire voir le jour.

Retrait par le lien, qui de maint et maint tour
Joint mon cœur à ton cœur, il ne me chaut de plaire
Ni aux ducs, ni aux rois ; il me suffit ne taire
En combien de façons je souffre sans séjour.

Cassandre par Ronsard est rendue immortelle,
Olive par Bellay à jamais sera belle,
Tu auras par mes vers un éternel renom :

Ta face dans mon cœur sera toujours empreinte,
En mes vers on lira l'effet d'une amour sainte,
Mes vers seront fondés sur l'appui de ton nom.

OLIVIER DE MAGNY

1529 ?-1561

Olivier de Magny naquit vers 1529, à Cahors, d'une ancienne famille quercinoise. Il fit ses études à Paris sous la direction de son compatriote le poète Hugues Salel, dont il fut le secrétaire. Après la mort d'Hugues Salel il devint le secrétaire du cardinal Jean d'Avançon, qui fut chargé d'une mission diplomatique auprès du pape Jules II; Magny se rendit donc à Rome. Il y rencontra Joachim du Bellay; ayant de commun et leur état et leurs goûts littéraires, ils se lièrent d'amitié. En se rendant à Rome, Olivier de Magny avait passé par Lyon et il s'y était arrêté quelque temps. Il avait été admis dans la société distinguée qui se réunissait autour de Louise Labé; il était l'ami de Ronsard et, à ce titre, il produisit grand effet dans ce milieu de poètes. Il conquit le cœur de la belle Louise; ils s'aimèrent, et on trouve dans les œuvres de l'un et de l'autre l'ardeur de leur passion. Comme Joachim du Bellay, Olivier de Magny, à Rome, regretta sa patrie, mais on ne saurait assurer qu'il déplora d'être séparé de la Belle Cordière. Elle le regretta, dit-on, puis elle trouva dans la personne d'un avocat lyonnais un nouveau cavalier servant. Quand Olivier, renonçant à l'Italie, rentra en France, il passa par Lyon, et, mécontent de ne trouver qu'un accueil amical, exhala son ressentiment dans une ode qu'il adressa à Sire Aymon, le mari de Louise, et qui est un outrage et pour Sire Aymon et pour Louise elle-même. Il ne faut pas prendre à la lettre, il est vrai, les violences des poètes, et en dépit de l'ardeur littéraire qui anime les vers d'Olivier de Magny et ceux de Louise Labé, il est possible qu'ils ne se soient aimés qu'en tout bien tout honneur. Olivier fit ensuite quelques voyages en France, après quoi il fut nommé secrétaire du roi. Il mourut en 1561. Son œuvre poétique est relativement considérable. Elle forme quatre recueils : *Les Amours*, *Les Gayetés*, *Les Soupirs* et *Les Odes*. Nous avons cité des pièces de chacun d'eux, mais davantage des *Odes* qui sont à la fois le dernier et le meilleur de ses ouvrages. Il n'a pas une grande puissance et on ne saurait l'égaler à ses amis Ronsard et du Bellay. Il a de la verve, de l'élégance, de la fraîcheur et de l'esprit. C'est un très agréable poète de second ordre.

LES AMOURS

I

Cessez, mes yeux, de plus larmes épandre,
Et vous, mon cœur, de plus vous contrister,
Car la raison qui vous vient visiter,
L'ordonne ainsi et j'y veux bien entendre.

L'heureux guerdon que l'on m'a daigné rendre,
De mon labeur prompt au solliciter
Un tel plaisir m'est venu susciter,
Qu'impossible est de plus grand en attendre.

Arrière, ennui, deuil, tourment et détresse,
Puisque je vois ma fatale maîtresse
Me recevoir d'une bonne amitié :

Et vous mes vers chantez d'affection,
De ses vertus l'ample perfection :
Car il le faut puisque c'est ma moitié.

II

Quand Apollon, ce grand dieu qui compasse
L'an par saisons, guide son char doré
Devers l'Archer, d'un teint décoloré,
La terre adonc [1] s'emmantelle [2] la face.

Le vert émail des campagnes s'efface,
L'eau s'endurcit en cristal honoré,
L'honneur des bois s'en va comme éploré;
Tout se noircit, se pâlit ou se passe.

Mais la rigueur d'aucun froidureux temps
Ne peut sécher ma dame en son printemps :
Œillets et lys croissent toujours en elle.

Et tout ainsi que toute âpre froideur
Ne lui peut nuire, ainsi de mon ardeur,
Maugré l'hiver, la flamme est éternelle.

1. Alors.
2. S'emmantelle : s'enveloppe.

LES GAYETÉS

A S'AMIE

S'il est ainsi qu'on aime encor là-bas,
Et qu'un amour saintement commencé
Ne puisse en rien, en rien être offensé,
Du noir tombeau, du temps ni du trépas;

Fasse la mort ce qu'elle peut sur moi,
Malgré son dard j'aimerai constamment,
Et vif et mort en vous tant seulement
Vivront mon cœur, ma puissance et ma foi.

Vivons heureux, puis donc qu'il est ainsi
Qu'après la mort on peut encor aimer,
Et d'autant plus bienheureux s'estimer
Que moins on a de peine et de souci.

Là-bas les soins, ni les mornes langueurs,
Ni les regrets, ni les soupçons hagards,
Les froides peurs, ni les traîtres regards
Des vrais amants ne tourmentent les cœurs.

Ains toujours gais, sous les ombrages mols,
D'un doux baiser assurent l'amitié,
Et revivant l'une en l'autre moitié
D'un double bras s'entrelacent les cols.

Là comme ici le grossier villageois
D'un coutre aigu notre mère ne point,
Ni l'arpenteur, là, ne divise point
Trompeusement ni les champs ni les bois.

Là, sont communs les biens plus précieux,
Là, sans travail, la terre les produit,
Et là jamais le manteau de la nuit
N'embrunit l'air ni la voûte des cieux.

Les doux zéphirs y ventent en tout temps,
Et les beaux prés toujours marqués de fleurs,
Et bigarrés de diverses couleurs,
Sentent le frais d'un éternel printemps.

Là, de nectar et de lait et de miel,
Les ruisselets et les arbres sont pleins,
Et là jamais les peuples inhumains
Ingratement ne dépitent le ciel.

Jamais le loup n'a ravi des troupeaux
L'humble brebis, ou le tendre agnelet,
Ni le faucon le pigeon grasselet,
Ni le dauphin le poisson dans les eaux.

Le cerf craintif n'est jamais pourchassé
Du tigre fier, ni jamais le serpent,
Changeant de peau, son venin n'y répand
Parmi les prés dessus l'herbe mussé.

Là comme ici les vents plus orgueilleux,
Soufflant aigu d'un gosier plein d'horreur,
N'emplissent l'air de grêle et de fureur,
Guidant les nefs aux écueils périlleux.

Là de l'été les ardentes chaleurs
Ne grillent point le jardin émaillé
Et là hiver n'a jamais dépouillé
Forêts et champs de feuilles ni de fleurs.

Là des ruisseaux la glace n'endurcit,
Et là l'usage ou la nécessité
Avec le temps n'ont jamais suscité
L'astuce et l'art qui notre âge obscurcit.

Là nous irons, là nos douces amours
Doucettement ensemble conduirons,
Et d'un plaisir ensemble jouirons,
D'un doux plaisir qui durera toujours.

Doncque la mort fasse hardiment sur moi
Ce qu'elle peut, j'aimerai constamment,
Et vif et mort en vous tant seulement
Vivra mon cœur, ma puissance et ma foi.

LES SOUPIRS

I

Quel feu divin s'allume en ma poitrine
Quelle fureur me vient ore irriter ?
Et mes esprits saintement agiter
Par les rayons d'une flamme divine ?

Ce petit Dieu de qui la force insigne
Sur les grands dieux se peut exerciter,
Viendrait-il bien dans mon âme exciter
Cette chaleur d'immortalité digne ?

C'est lui, c'est lui qui souffle cette ardeur,
Car jà déjà je fleure sa grandeur.
Me bienheurant d'une nouvelle vie.

Sus donc, sus donc, profanes, hors d'ici,
Voici le dieu, je le sens, le voici,
Qui de fureur m'a jà l'âme ravie.

II

Tandis que je me plains, à l'ombre de ces bois,
De celle qui détient ma franchise égarée,
J'entends le rossignol se plaignant de Térée,
Qui son ramage accorde aux accents de ma voix.

Tous deux diversement nous plaignons toutes fois :
Lui, de vengeance ayant toute l'âme altérée,
Moi, au contraire, ayant la mienne énamourée
D'une pour qui cent morts en vivant je reçois.

Bien est vrai qu'en trois mois sa complainte s'achève,
Mais la mienne jamais ne prend ni fin ni trêve,
Ainsi dure tout l'an confiante en mes travaux :

Puis donc que mon tourment à nul autre s'égale,
Finissé-je mes jours pour finir tant de maux
Chantant jusqu'à la mort comme fait la cigale.

III

Bien heureux soit le jour, et le mois et l'année,
La saison et le temps, et l'heure, et le moment,
Le pays et l'endroit ou bienheureusement
Ma franche liberté me fut emprisonnée.

Bien heureux l'astre au ciel d'où vient ma destinée,
Et bien heureux l'ennui que j'eus premièrement,
Bien heureux aussi l'arc, le trait et le tourment
Et la plaie que j'ai dans le cœur assenée.

Bien heureux soient les cris que j'ai jetés au vent,
Le nom de ma maîtresse appelant si souvent,
Et bien heureux mes pleurs, mes soupirs et mon zèle,

Bien heureux le papier que j'emplis de son los,
Bien heureux mon esprit qui n'a point de repos
Et mon penser aussi qui n'est d'autre que d'elle.

IV

Bien heureux est celui qui, loin de la cité,
Vit librement aux champs dans son propre héritage,
Et qui conduit en paix le train de son ménage,
Sans rechercher plus loin autre félicité.

Il ne sait que veut dire avoir nécessité,
Et n'a point d'autre soin que de son labourage,
Et si sa maison n'est pleine de grand ouvrage,
Aussi n'est-il grevé de grande adversité.

Ores il ente un arbre, et ores il marie
Les vignes aux ormeaux, et ore en la prairie
Il débonde un ruisseau pour l'herbe en arroser :

Puis au soir il retourne et soupe à la chandelle
Avecques ses enfants et sa femme fidèle,
Puis se chauffe ou devise et s'en va reposer.

V

Assieds-toi là, Guyon, et me dis des nouvelles,
Nous nous sommes assez embrassés et chéris;

Que dit-on à la cour, que fait-on à Paris ?
Quels seigneurs y voit-on, et quelles damoiselles ?

Verrons-nous point de fin à ces guerres cruelles ?
Le froment et le vin sont-ils point renchéris ?
Et parmi tant de maux ne voit-on point péris
Tant d'emprunts, de taillons, d'impôts et de gabelles ?

As-tu point apporté quelque livre nouveau ?
As-tu point vu Ronsard, ou Paschal, ou Belleau ?
Que dit-on ? que fait-on ? Dis-moi je te demande :

Le jeûneur est-il point de parler dispensé ?
Le bâtiment du Louvre est-il fort avancé ?
Que dit-on au palais, et que fait la Normande ?

VI

Par ses beaux yeux où se niche mon cœur,
Et d'où dépend et ma mort et ma vie,
Par mon amour et cette ardente envie
Que j'ai de voir terminer ma langueur,

Par Apollon, et son laurier vainqueur,
Par Euphrosine, et Aglaie [1], et Thalie,
Par Hélicon, par l'eau de Castalie,
Et par le chef du Parnasside chœur.

Par tous les dieux et tous les éléments,
Par tous les cieux et tous leurs mouvements,
Qu'à mon serment j'invoque ores sans feinte,

Mon cher Billot, sur ta main je promets
Que vif ni mort je n'enfreindrai jamais
L'étroite foi de notre amitié sainte.

VII

Ce n'est pas moi qui sais d'une voix feinte,
Ou d'un semblant traîtrement déguisé,
Feindre mon cœur d'un amour embrasé,
Pour à tous vents la flamme en être éteinte.

1. Aglaé.

Autre que moi d'une menteuse plainte
Aura l'honneur des dames abusé,
Car sois-je pris, ou sois-je refusé,
J'aime toujours d'une amitié plus sainte.

Et si chantant d'une débile voix,
Ou si pleurant devant vous quelquefois,
J'ai décelé mon amour et ma peine,

Assurez-vous que le cœur qui sentait
Un plus grand mal, mon chant ne démentait;
Ne rendez donc mon espérance vaine.

VIII

Puisque le clair soleil veut apparaître aux cieux,
Et que je vois déjà la rougissante aurore,
Qui de ses rais vermeils le ciel d'Inde colore,
Sus, sus, chassons, Bellay, ce somme de nos yeux.

Allons passer aux champs ce loisir ocieux [1],
Panjas avecques nous y viendra bien encore,
Et qu'un chacun de nous à son rang remémore
Ses antiques amours d'un chant soulacieux.

Imitons les oiseaux qui par ces verts boccages
Au gazouil des ruisseaux dégoisent leurs ramages,
Bienveignant [2] de leurs voix l'aurore à son retour.

Voilà jà Gohorry, qui de sa main apprête
Un chapeau verdissant [3] qui ne craint la tempête
Pour cil qui ce jourd'huy chantera mieux d'amour.

IX

Servez bien longuement un seigneur aujourd'hui,
Dépendez votre bien à lui faire service,
Corrompez, en servant, la vertu pour le vice,
Et soyez attaché nuit et jour près de lui;

Pour lui donner plaisir donnez-vous de l'ennui,
Sans nul respect à vous servez-le en tout office,

1. Oisif.
2. Faisant bon accueil.
3. C'est-à-dire : une couronne.

Adonnez-vous aux jeux dont il fait exercice,
Et ne demandez rien pour vous ni pour autrui;

Continuez longtemps, pour quelque bien acquerre,
A le servir ainsi; puis, cassez quelque verre,
Ou faillez d'un seul mot, vous perdez votre espoir;

Vous perdez votre temps, votre bien, votre peine,
Et ne vous reste rien qu'une promesse vaine,
Et un vain souvenir d'avoir fait le devoir.

LES ODES

I

AUX GRACES

Saintes filles d'Eurydomène
Sans qui tout déplaît à nos yeux,
Soit la déesse qui vous mène,
Soit son fils le maître des dieux :

Le jeu sans vous n'a point de grâce,
Et sans vous, Grâces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ni contenter aucun désir.

A chacune de vous je donne,
Humblement par trois chastes vœux,
Une florissante couronne,
Pour en honorer vos cheveux.

A chacune je donne encore
Un petit pot plein de lait doux,
Et chacune de vous j'honore
D'un petit vase de miel roux.

Afin qu'il vous plaise d'épandre
Tant de grâce en mes petits vers
Que Marguerite puisse prendre
Plaisir en leurs nombres divers;

Marguerite, cette princesse
L'unique sœur de mon grand roi,

En qui la plus belle richesse
Des astres reluire je vois.

II

L'HYMNE DE BACCHUS

A Pierre de Ronsard.

Ores qu'en ce banquet nous faisons, chère troupe,
Courir de main en main cette vineuse coupe,
Chantons, pour accomplir ce mystère divin,
Quelque bel hymne au dieu des coupes et du vin,
Afin qu'en ces festins toujours il nous rappelle.
O guerrier excellent, né de race immortelle,
De qui les saints autels, la victoire et le nom,
Étant déjà prévus, dépitèrent Junon,
Tant qu'elle fit mourir par sa caute finesse,
D'une trop dure mort ta mère en sa grossesse.
Le monde connut bien ce jour-là que les Dieux
Voulaient faire descendre un miracle des cieux :
Car Jupiter armé de foudre et de tonnerre,
Ne pouvant autrement, descendit sur la terre,
En pleurant de regret vint ta mère accoler,
Et l'accolant lui vint sa poitrine brûler.
A l'heure tu sortis du ventre de ta mère,
Tout noirci de fumée, et Jupiter ton père
Pour accomplir le temps propre à l'enfantement,
Te cacha dans sa cuisse aussi soudainement :
Et t'y tint si longtemps, que la lune cornue
Était presque dix fois devers nous revenue,
Avant que tout formé tu sortisses au jour,
Voir la clarté qui luit en ce commun séjour.

Ainsi né par deux fois on te mit à nourrice,
Mais il fallut bientôt t'aller cacher à Nisse,
Car la fière Junon, pour sa rage guérir,
Te cherchait en tous lieux pour te faire mourir.

Depuis, Père joyeux, croissant avecques l'âge,
Te fiant orgueilleux en l'heur de ton lignage,
Tu fis sentir au Perse, à l'Arabe, à l'Indois [1],
Au Bactre, et à l'Hircain, cela que tu pouvois,

1. L'Hindou.

Mais tes braves honneurs, tes forces et ta gloire,
N'eussent point paranné [1] de ton nom la mémoire :
Et l'homme encor à peine eût allumé des feux
Sur tes sacrés autels, décorés de ses vœux,
Ni ton vieillard Silène, et tes folles Ménades
N'eussent accompagné tes vineuses Thyades,
Et n'eussent point chanté tous ensemble à la fois
Ta grandeur et ton nom d'une si belle voix,
Ainsi t'eussent laissé vaincu de ta victoire,
Si tu n'eusses appris le premier à bien boire,
Et n'eusses découvert le premier ce beau fruit,
Qui fait le jour obscur et luisante la nuit.
Et pour cela je crois si par bonne fortune
Tu fusses arrivé quand Pallas et Neptune
Étaient en différend d'Athènes baptiser,
Qu'elle eût voulu son nom du tien favoriser :
Si fort en le nommant les esprits il recrée,
Et si fort aux mortels, voire aux Dieux, il agrée,
Mais qui sera celui qui pourrait dignement
Célébrer le bon vin, la vigne et le sarment,
Leur beauté, leur honneur, leurs vertus infinies
Et l'heur qui vient par eux en toutes compagnies ?
Sans la liqueur du vin, cette sainte liqueur,
L'homme cent fois le jour défaudrait de son cœur.
La nature reçoit du vin toute sa force,
Le vin est aux esprits une subtile amorce,
Qui les élève au ciel ardemment éperdus
Pour faire des discours non jamais entendus.

Quand le fleuve coulant est bridé de la glace,
Et que le champ demeure orphelin de sa grâce,
Et les bois d'alentour sont des vents abattus,
Qui fait aller joyeux par les champs dévêtus,
Et qui désaigrit plus du voyageur la peine
Que le bon vin qu'il porte en sa bouteille pleine ?
Puis quand l'aronde vient annoncer le printemps,
Quel autre doux plaisir fait nos cœurs plus contents
Qu'être au bord d'un ruisseau, et couchés plat à terre
Couronner d'un bon vin ou la tasse ou le verre,
Et boire l'un à l'autre, avalant et le vin
Et tout ce que l'on a de peine et de chagrin ?
Cérès aime le vin et Vénus est glacée
Si la liqueur du vin n'enflamme sa pensée.

1. Perpétué.

Et lors que l'avant-chien échauffe notre jour,
Et qu'on n'ose sortir du familier séjour,
De peur que trop au vif au visage il nous touche,
Quel plaisir reçoit-on de s'arroser la bouche
Avec quelque bon vin mêlé parmi de l'eau,
Pour se désaltérant n'altérer le cerveau ?

Et quand l'automne arrive, et qu'on voit sur la treille
L'éclat délicieux d'une grappe vermeille,
Quel éclat de rubis, tant fût-il de valeur,
Voudrait-on égaler à sa belle couleur ?
Quand le petit enfant, en sa tendre jeunesse,
Sent dedans ses esprits quelque lente faiblesse
On le fait revenir par le vin seulement,
Le vin sert à l'enfant et de nourrissement,
Et d'un soutien encor, qui les membres conforte,
Et qui croît la chaleur en son âme peu forte.
Aussi quand l'homme arrive en son âge parfait,
Il ne fait sans le vin jamais un bon effet,
Et seul le vin lui sert de soutien, et défense.
Et quand l'homme vieillard à radoter commence,
Et qu'il voit jà la mort de près le talonner
Que peut-on que du vin pour confort lui donner ?
La seule odeur du vin de la tombe le tire,
Et fait que décrépit il aime encor à rire.
Bref, en toutes saisons, il nourrit notre corps,
Il tient en paix en nous les discordants accords,
Il chasse notre crainte et croît notre courage,
Il chasse la paresse et fait bien davantage,
Car d'une sainte force il fait voir à nos yeux
Les pôles, les cerceaux, et les astres des cieux,
Il fait voir de Phœbus, la flambante carrière,
Il fait voir de Phébé l'inconstante lumière,
Les douleurs d'Orion, l'extrême ardeur du Chien,
Et les deux pleins tonneaux et de mal et de bien;
Il nous conduit aux monts où les Muses habitent
Et où mille beaux vers par cœur elles récitent
Il nous fait caroller avec elles au son
Ou du luth de leur Frère, ou de quelque chanson.

O vieil harpeur grégeois! que sept villes approuvent
Pour leur cher nourrisson, tant grand elles te trouvent,
Tu sais que vaut le vin, car il t'accompagnait,
Et ta carte et tes vers bien souvent il teignait,

Quand tu faisais rougir les ondes de Scamandre
Du sang des fils de Troie ains qu'elle [1] fut en cendre,
Et quand rompant de nuit la besogne du jour
Pénélope attendait d'Ulysse le retour.
Aussi c'est la raison qui t'a fait, Père libre,
Du pampre et de lierre environner son livre,
Comme étant l'ornement de tes propres cheveux.

Je te salue, Père, et te dresse mes vœux,
Enfant que Jupiter eut jadis de Sémèle,
Je te salue encor d'une autre ardeur nouvelle
Evan, Iach, Bacchus, Bromien, Lyéan,
Thyonée aux beaux yeux, Thébain, Victyléan,
Et de ce verre plein, dévot en ton service,
Je m'en vais commencer un nouveau sacrifice,
Avecques mon Ronsard l'honneur du Vendômois,
Pour joindre à cet honneur l'honneur du Quercinois;
Favorise-nous donc et de pampre façonne
Pour chacun de nous deux une belle couronne.

III

VŒU A BACCHUS

Je te sacre, fils de Sémèle,
En ces beaux vignobles pamprés,
Cette belle treille nouvelle
Couverte de raisins pourprés,

Afin, ô Père, que tu gardes
Ces autres ceps et ces raisins :
Et non pas des chèvres rongeardes,
Ni des vieux satires voisins,

Non pas de la tempête encore,
Qui peut les vins endommager,
Mais du Breton qui les dévore
Ains qu'il soit temps de vendanger,

Car il peut faire du dommage
Plus en un jour, qu'en vingt suivants
N'en feraient ni chèvre sauvage,
Satyre, ni grêle, ni vents.

1. Ains que : avant que.

IV

VŒU A MERCURE

O dieu, des dieux le messager,
Dieu trucheman, dieu voyager,
Qui l'esprit des hommes éveilles
Et qui les endors à ton gré,
Faisant de ton sceptre sacré
Cent mille plus belles merveilles;

Si tu fais qu'au partir d'ici,
J'aille sans choir jusqu'en Quercy,
Et que de Quercy je revienne
Sans choir et sans me faire mal,
Ne montant jamais sur cheval
Dont quelque dommage m'advienne;

Si tu le fais, je te donrai,
Dès que de retour je serai,
Mon fouet et mon écharpe grise,
Mon caban long jusqu'aux talons,
Mes bottes et mes éperons,
Mon coussinet et ma valise.

V

A SA DEMEURE DES CHAMPS

Petit jardin, petite plaine
Petit bois, petite fontaine,
Et petits coteaux d'alentour,
Qui voyez mon être si libre,
Combien serais-je heureux de vivre,
Et mourir en votre séjour!

Bien que vos fleurs, vos blés, vos arbres,
Et vos eaux ne soient près des marbres,
Ni des palais audacieux,
Tel plaisir pourtant j'y retire
Que mon heur, si je l'ose dire,
Je ne voudrais quitter aux dieux :

Car ou soit qu'un livre je tienne,
Ou qu'en rêvant il me souvienne

Des yeux qui m'enflamment le sein,
Ou qu'en chantant je me promène,
Toute sorte de dure peine
Et d'ennui me laisse soudain.

Toutes fois il faut que je parte,
Et faut qu'en partant je m'écarte
De vos solitaires détours,
Pour aller en pays étrange,
Sous l'espoir de quelque louange
Mâlement travailler mes jours.

O chaste vierge Délienne,
De ces montagnes gardienne,
Si j'ai toujours paré ton dos
D'arc, de carquois et de sagettes,
Couronnant ton chef de fleurettes
Et sonnant sans cesse ton los :

Fais que longtemps je ne séjourne,
Ainçois [1] que bien tôt je retourne,
En ces lieux à toi dédiés,
Revoir de tes nymphes la bande,
Afin qu'en ces autels j'appende
Mille autres hymnes à tes pieds.

Mais soit qu'encore je revienne
Ou que bien loin on me retienne,
Il me ressouviendra toujours
De ce jardin, de cette plaine,
De ce bois, de cette fontaine
Et de ces coteaux d'alentour.

VI

DE LA CONDITION DE LA VIE DES HOMMES

A Jean Castin.

Mon Castin, quand j'aperçois
Ces grands arbres dans ces bois,
Dépouillés de leur parure,
Je rêvasse à la verdure
Qui ne dure que six mois.

1. Mais.

Puis je pense à notre vie,
Si malement [1] asservie,
Qu'el' n'a presque le loisir
De choisir quelque plaisir
Qu'elle ne nous soit ravie.

Nous semblons à l'arbre vert,
Qui demeure un temps couvert
De mainte feuille naïve,
Puis, dès que l'hiver arrive,
Toutes les feuilles il perd.

Cependant que la jeunesse
Nous répand de sa richesse,
Toujours gais nous florissons
Mais soudain nous flétrissons
Assaillis de la vieillesse.

Car ce vieil faucheur, ce Temps,
Qui dévore ses enfants,
Ayant ailé nos années,
Les fait voler empennées
Plutôt que les mêmes vents.

Doncques tandis que nous sommes,
Mon Castin, entre les hommes,
N'ayons que notre aise cher,
Sans aller là haut chercher
Tant de feux et tant d'atomes.

Quelque fois il faut mourir,
Et si quelqu'un peut guérir
Quelquefois de quelque peine,
Enfin son attente vaine
Ne sait plus où recourir.

L'espérance est trop mauvaise,
Allons doncques sous la braise
Cacher ces marrons si beaux,
Et de ces bons vins nouveaux
Apaisons notre mésaise.

Aisant ainsi notre cœur,
Le petit Archer vainqueur,

1. Malheureusement, malencontreusement.

Nous viendra dans la mémoire,
Car sans le manger et boire
Son trait n'a point de vigueur,

Puis avec nos Nymphes gaies
Nous irons guérir les plaies,
Qu'il nous fit dedans le flanc,
Lors qu'au bord de cet étang
Nous dansions en ces saulaies.

Quand d'aimer je cesserai,
Vieil et faible je serai,
Et c'est pourquoi je désire
Que la mort d'ici me tire
Soudain que j'envieillirai.

Car ayant perdu la grâce,
Et portant crespe [1] la face,
On est dédaigné toujours.
Et vaut mieux finir ses jours
Dès que la jeunesse passe.

VII

DE L'ABSENCE DE S'AMIE

A Maurice Scève, lyonnais.

Après que sur le bord du Rhône,
Et que sur celui de la Saône
J'ai plaint longuement ma douleur,
Je viens aux rivages d'Isère,
Rempli d'amoureuse chaleur,
Lamenter ma vieille misère
S'empirant d'un nouveau malheur.

Car plus en moi-même je pense
D'amoindrir mon mal par l'absence,
Ou par l'éloignement des lieux,
Et plus il croît dedans mon âme,
Pour ne voir plus les deux beaux yeux,
Ni les beaux cheveux de ma dame,
Qui peuvent captiver les Dieux.

1. Ridée.

L'amour me fait haïr moi-même,
Le bien me fait un mal extrême,
Et le feu trop chaud me pâlit,
Le repos, hélas! me travaille,
Le veiller m'est somme, et le lit
M'est un camp de dure bataille,
Où vivant on m'ensevelit.

Le pleurer me plaît, et le rire
M'apprête un contraire martyre,
Le repos m'est venin et fiel,
Au lieu de paix j'ai toujours guerre,
Je vois sans yeux, et vole au ciel
Sans jamais départir de terre,
Où jeune je semble être vieil.

J'espère et crains d'un seul courage,
Mon profit m'apporte dommage,
Et le jour plus serein qui luit
Ne m'est que ténèbre mortelle,
Bref, j'ai sans fin soit jour ou nuit
D'un vieil désir peine nouvelle,
En suivant celle qui me fuit.

O beaux yeux bruns de ma maîtresse,
O bouche, ô front, sourcil, et tresse,
O ris, ô port, ô chant et voix,
Et vous, ô grâces que j'adore!
Pourrai-je bien quelque autrefois
Vous voir et vous ouïr encore
Comme je fis en l'autre mois ?

Rivages, monts, arbres et plaines,
Rivières, rochers et fontaines,
Antres, forêts, herbes et prés,
Voisins du séjour de la belle,
Et vous petits jardins secrets,
Je me meurs pour l'absence d'elle,
Et vous vous égayez auprès.

SONNET AU ROI

Il ne faut pas toujours le bon champ labourer :
Il faut que reposer quelquefois on le laisse,

Car quand chôme longtemps et que bien on l'engraisse,
On en peut puis après double fruit retirer.

Laissez donc votre peuple en ce point respirer,
Faisant un peu cesser la charge qui le presse,
Afin qu'il prenne gloire, et s'allège, et redresse
Pour mieux une autre fois ses charges endurer.

Ce qu'on doit à César, Sire, il le lui faut rendre,
Mais plus qu'on ne lui doit, Sire, il ne lui faut prendre.
Veuillez donc désormais au peuple retrancher

Ce que, plus qu'il ne doit, sur son dos il supporte,
Et ne permettez plus qu'on le mange en la sorte,
Car, Sire, il le faut tondre et non pas écorcher.

GUILLAUME DES AUTELZ

1529- ?

Il naquit en 1529, à Charolles en Bourgogne. Son père était écuyer mais n'avait pas de fortune. Guillaume des Autelz alla étudier le droit à l'Université de Valence; c'est dans cette ville qu'il composa son premier ouvrage : *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire baragouine de la valeur de dix atomes*, qui n'est qu'une mauvaise imitation de Rabelais. Il séjourna ensuite à Romans dans le Dauphiné; il y rencontra une jeune fille du nom de Denise, qu'il appela sa *Sainte* et à laquelle il adressa de nombreuses pièces de vers. Nous avons cité de ce petit poète deux sonnets seulement et deux épigrammes. S'il n'écrivait pas de très beaux vers, il admirait les grands poètes, Ronsard surtout qui, du reste, le loua. On ignore la date de la mort de Guillaume des Autelz; on sait seulement qu'il vivait encore en 1576. Il avait pour devise : *Travail en repos*. Il l'a utilisée dans les titres de ses principaux recueils poétiques.

CONTRE L'AMOUR

Si le boiteux, ô Amour, n'est ton père,
Pourquoi as-tu de lui l'ardent flambeau ?
Pourquoi n'es-tu plutôt froid comme l'eau,
Si Vénus née en la mer est ta mère ?

Et si tu peux, tant ton aile est légère,
Passer au vol de Jupiter l'oiseau,
Que ne vas-tu chercher logis nouveau
Sans être tant mon hôte, à ma misère ?

Comment peux-tu, si tu n'es qu'en enfance,
Voûter cet arc à si forte puissance ?
Mars furieux n'a les bras tant robustes.

Si tu es dieu, que ne punis-tu celle
Qui te méprise, et me tue cruelle ?
Sont pas les dieux vindicatifs et justes ?

AUGURE DE DEUX PIGEONS

Paire amoureuse, ô messager de celle
Qui a bandé l'arc de mon prompt désir,
Et peut porter au but de mon plaisir
Le trait qu'Amour empenne [1] de son aile,

La crainte plus de fâcheuse nouvelle
Ne me viendra mortellement saisir,
Puisque j'ai pu au présage choisir
Votre bon vol, qui à bonheur m'appelle :

Comme du gauche au dextre vous volez,
Heureusement annoncer me voulez
Que cette noise en paix est convertie.

O doux oiseaux cypriens, grand merci,
Je vous promets de réparer aussi
Votre maison par mes aïeux bâtie.

ÉPIGRAMMES

I

DE LAURENT

Appelez Laurent furieux;
Appelez-le bête mauvaise,
Appelez-le sot glorieux;
Oncques ne fut homme tant aise :
N'ayez jà peur qu'on lui déplaise
En lui disant qu'il ne vaut rien;
Il répondra, je l'entends bien,
Et n'en sera point irrité.
Laurent est un homme de bien,
Il prend fort bien la vérité.

1. Empenner : garnir une flèche de plumes.

II

SUR UN PORTRAIT DE JUSTICE,
A M. JEAN JACQUAR, SON AMI

On donne un glaive à Thémis, c'est pour être
Craint des petits et simples paysans,
Un trébuchet, dans sa main, pour connaître
Si les écus qu'on baille sont pesants.

ÉTIENNE PASQUIER

1529-1615

Étienne Pasquier naquit le 8 juin 1529, à Paris. Il étudia le droit à Paris d'abord, ensuite à Toulouse où il reçut les leçons du grand Cujas. Puis il voyagea en Italie, et il entendit à Pavie et à Bologne les maîtres les plus renommés. Rentré en France, il fut avocat au barreau de Paris où il prit une place éminente; il se délassait de ses travaux juridiques en s'adonnant aux lettres et surtout à la poésie. Il fut certes plus fameux comme avocat que comme poète. Si M. Théodore Froment a pu écrire, dans son *Essai sur l'histoire de l'éloquence judiciaire en France avant le XVII*e *siècle*, que, « par sa science profonde, par l'indépendance de ses idées, par la vivacité caustique de sa parole et la verve gauloise de son esprit », Étienne Pasquier « est le véritable type de l'avocat au XVIe siècle », Sainte-Beuve a pu écrire, non moins justement, au tome III de ses *Causeries du Lundi* que « les dialogues galants et amoureux, les sonnets qu'Étienne Pasquier publia dans » ses « années de jeunesse, et auxquels il se reportait avec complaisance et sourire en vieillissant, ne prouvent rien autre chose que de l'esprit, de la facilité, de la subtilité ingénieuse », et qu' « on n'y trouve d'ailleurs aucun trait original qui puisse assigner rang à leur auteur parmi les vrais poètes ». De ses œuvres poétiques, que l'on trouve réunies dans un volume mêlé de prose et de vers intitulé *La Jeunesse de Pasquier*, nous avons recueilli une chanson et quelques sonnets, les uns tirés d'un ouvrage sur l'amour, écrit partie en prose et partie en vers, et intitulé *Le Monophile*, les autres, tirés des pièces réunies sous le titre de *Jeux poétiques*. Nous devons signaler aussi son grand et remarquable ouvrage : *Recherches sur la France*, dans lequel il rend un juste hommage à la production poétique de son temps et il place à son rang, qui est le premier, le chef de la Pléiade française : Pierre de Ronsard. Étienne Pasquier mourut dans la retraite, en 1615. Il avait quatre-vingt-six ans.

LE MONOPHILE

SONNETS

I

Ne te voyant, quand je t'aimois,
Le mois me durait une année,
Et une heure mal fortunée
Me durait un jour, voire trois.

Maintenant plus tu ne me vois
Pour s'être mon amour tournée,
Et, si je te vois, ma journée
Me dure tout autant qu'un mois.

Toutefois tu es aussi belle
Que lorsque je te jugeais telle,
Mais j'en ai mon amour ôté.

La beauté certe n'est point mère
De l'amour, ains l'amour est père
De ce qu'on appelle beauté.

II

Nous ne prêchons que de l'ingratitude
De celle à qui nous vouâmes nos cœurs,
Que de tourments, de haines, de rancœurs,
Que de prison et que de servitude.

O sot métier, temps perdu, sotte étude,
De trompetter d'un côté les rigueurs,
D'autre corner ses pénibles langueurs,
Vivre et mourir sous si folle habitude!

Pour briser l'huis d'une telle prison,
Apprends de moi cette sage leçon,
Leçon que j'ai par long usage apprise :

D'un seul objet ne repais plus tes yeux;
Quant est de moi, pour aimer en tous lieux,
J'ai dans l'amour retrouvé ma franchise [1].

CHANSON

Naguères voyant ces beaux prés,
Tout diaprés,
Nous étaler à découvert
Leur riche verd,
Et oyant des oiseaux les chants
Parmi ces champs,
Dames, voici en moi venir

1. Franchise, employé ici dans le sens de liberté.

Un souvenir,
De voir toutes ces fleurs ternir.

Ce bel émail qui est épars
De toutes parts,
Mille et mille belles couleurs
De tant de fleurs,
Du printemps, les riches trésors,
Disais-je lors,
Le brouillas [1] d'une seule nuit
Nous les détruit,
Et d'un tout en rien les réduit.

Toutes les roses, au réveil
Du clair soleil,
Se revêtent d'habits mondains
Dans nos jardins,
Puis prennent leurs habits de deuil
En un clin d'œil;
Nature par un doux larcin
Dedans son sein
Leur donne en un jour vie et fin.

L'œillet n'est pas si tôt venu
Qu'il est chenu,
Tout aussitôt évanoui
Qu'épanoui;
Le jour qui lui donne un bel œil
Est son cercueil :
Mais cette fleur, qui de son sort
Connaît l'effort,
Elle-même venge sa mort.

Car aussitôt comme elle naît,
Elle se plaît
D'être pillée par les mains
De maints et maints;
Quand un amoureux en jouit
Ell' s'éjouit,
De terre elle prend son habit,
Mais elle vit
Par cil sans plus qui la ravit.

1. Le brouillard.

Ainsi que seul je contemplois
Ces belles lois
Que nature exerce en tout temps
Sur son printemps,
Des fleurs sur vos beautés sautant
En un instant,
Dames, voici encor venir
Un souvenir,
De voir vos grands beautés ternir.

Ces lèvres de corail, ce front,
Ce tétin rond,
Ce port folâtre et frétillard,
Ce ris mignard,
Ce je ne sai quoy, et encor'
Ce crêpe d'or,
Dont liez, maîtresses, nos cœurs,
Ce sont les fleurs
Que vous arrosez de nos pleurs.

Tout cela s'en va passager
D'un vol léger,
Une maladie ou douleur
Perd cette fleur,
Et l'enlève aussi vitement
Comme le vent,
Étant ce beau à l'impourvu [1]
Plus tôt déchu
Qu'en vous il n'avait été vu.

Et vous armez vos grands beautés
De cruautés!
O folles, vous ne voyez pas
Que tels appas
Vous causeront au départir
Un repentir,
Et mourrez de mêmes tourments,
Sur vos vieux ans,
Que, jeunes, paissiez vos amants.

1. A l'improviste.

JEUX POÉTIQUES

SONNETS

I

Qu'il soit permis au folâtre poète,
En recordant son amour passager,
Mille discours, fabuleux ménager,
Et se trompant que son heur il trompette,

De mes Amours, jouir, je ne projette,
Je ne veux point si avant me plonger
Dedans les flots d'un espoir mensonger,
Loin, loin de moi cette erreur je rejette.

D'un bel objet mon âme se repaît,
Un doux baiser tant seulement lui plaît,
Ni pour cela ne doit être reprise.

Que si tu veux en savoir le pourquoi,
Je te dirai, pauvre amoureux : hé quoi!
Mieux vaut la chasse en l'amour que la prise.

II

Si, transporté d'une sainte fureur,
Enflé d'espoir dessus mon luth j'accorde,
Tout ce que peut une amoureuse corde
Produire en nous de céleste vigueur,

Si, tout soudain harassé de langueur,
Loin de secours, transi je ne recorde
Que pleurs, que deuil, que guerre, que discorde,
Et ce qu'engendre une fière rigueur,

Comme l'amour cruel me caressait,
Qu'il me gênait, me flattait, me paissait.
Ores de fiel et ores d'ambroisie;

Bref, comme j'eus mes esprits égarés,
Ainsi mes vers vous ai-je bigarrés :
Quel fut m'amour, telle est ma poésie.

III

Celui vraiment savait bien la manière
Comme il allait de l'un à l'autre état,
Quand, comparant l'avocat au soldat,
Les fit loger dessous même bannière.

L'un va bravant d'une lance guerrière,
L'autre, bragard [1], de sa langue s'ébat,
Tous deux vaillants, l'un de ces deux combat
En un barreau, et l'autre à la barrière.

Tous deux, hardis, combattent pour l'honneur;
En combattant, il faut que le bonheur
Soit joint aussi avecques la prudence.

D'un point, sans plus, le soldat est jaloux,
Pour ne gagner au combat que ses coups
Et l'avocat de l'or en abondance.

IV

Qu'est-ce qu'amour ? est-ce une quinte essence ?
Est-ce un démon ? est-ce un tyran, un roi ?
Est-ce une idée ? est-ce un je ne sais quoi ?
Est-ce du ciel quelque sourde influence,

Que j'alambique et qui me tient en transe,
Qui me rend serf, qui me donne la loi,
Qui me ravit, qui me dérobe à moi,
Qui fait que vieil je demeure en enfance ?

S'il est sans yeux, dont vient qu'il vise droit ?
Enfant, qui fait qu'en mon cœur on le voit ?
S'il est ailé, pourquoi n'est-il volage ?

Dont vient, hélas! que cet oiseau maudit
Obstinément a fait de moi son nid,
Dès mon printemps jusqu'au froid de mon âge ?

1. Bragard, de braguer : se vanter, faire le fendant.

V

Je ne nourris dans moi qu'une humeur noire
Chagrin, fâcheux, mélancolic, hagard,
Grogneux, dépit, présomptueux, langard [1],
Je fais l'amour au bon vin et au boire.

De mon esprit toutefois je fais gloire,
Pour le penser être frisque et gaillard,
Et ne tenir nullement du vieillard,
Mais nul que moi ne le se fait accroire.

Pour trop me plaire, à chacun je déplais
De vains discours, pauvre sot, je me pais,
Ne pouvant rien sans espoir je désire.

Pour n'avoir plus de reste que ma voix,
Je chante à tous mes anciens exploits,
Mais, les chantant, je n'apprête qu'à rire.

VI

Le vieillard porte un bâton dans sa main,
Qui le conduit et pour flatter sa vie,
Du temps passé sur les siens le renvie,
De son soulas c'est l'unique refrain.

D'ans et de maux et de caterres [2] plein,
Par un instinct d'une vieille folie,
Ses ans il cache en toute compagnie,
Pensant tromper la mort, mais, c'est en vain.

Tout autre mal trouve sa médecine,
Mais l'âge vieux qui peu à peu nous mine,
Du médecin ignore le support.

Que le vieillard feuillette Paracelse,
Et Hippocrate, et Galien, et Celse,
Malgré leur art il est près de sa mort.

1. Langard ou languard : qui a de la langue, qui parle beaucoup, qui dit du mal.
2. Catarrhes.

JACQUES BÉREAU

1530 ?- ?

Jacques Béreau naquit en Poitou. On est peu renseigné sur sa famille et sur lui-même. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort, ni dans quel village s'écoulèrent ses jours. Ce qu'on sait de lui, et c'est peu de chose, on l'apprend par ses œuvres. On en a induit qu'il dut naître vers 1530 ou 1535; il fut élevé à la campagne et il aima, tout enfant, l'aspect des champs et la vie rustique; après avoir étudié le droit à Poitiers et exercé pendant quelque temps la charge de receveur des taxes du canal de Luçon, il retourna vivre dans quelque coin de sa province. Il a, dans ses vers, célébré la nature et l'amour. Ses œuvres poétiques forment un petit recueil qui parut en 1565 et qui contient des églogues, des odes, des gaietés, des pièces diverses et principalement des sonnets. On suppose qu'il mourut peu après. De ce poète rustique nous avons cité un sonnet dans lequel il chante sa paisible existence, et une des chansons dont on a dit qu'elles sont les perles de son œuvre.

CHANSON

Dieu te gard', feuillu châtaignier,
Dieu gard' ton ombreuse ramée,
Sous laquelle ma mieux aimée
Un baiser me donna l'autre hier.

Priée l'avais ardemment
D'octroyer cet heur à ma bouche
Des fois cent ailleurs, mais, farouche,
Me repoussait cruellement.

Si me voyait d'elle approcher,
Fuir soulait toute sauvage;
Si la suivais, pleine de rage,
Les yeux me voulait arracher.

Mais l'autre jour que la trouvai
Regardant paître sous ton ombre
De ses agneaux le petit nombre,
Assez douce je l'éprouvai.

Puissé-je la trouvant à point,
Encore un coup sous ta verdure,
Obtenir d'elle à la bonne heure
De son amour le dernier point.

Ainsi, châtaigner, ne sois-tu,
Oncq mis de coignée par terre,
Ainsi ne sois-tu du tonnerre
Ni des vents jamais abattu.

SONNET

Poètes divins et saints, vous suivez la grandeur
Des princes et des rois; votre muse qui chante
Leur honneur, leur renom, leur vertu reluisante,
Mérite bien d'avoir près d'eux quelque grand heur.

Que ne m'a Apollon, qui d'une sainte ardeur
Vous échauffe et instruit votre plume savante
A désensevelir la gloire périssante,
Fait comme à vous sentir sa divine fureur!

Moi, à qui n'est battant l'esprit ni le courage,
Solitaire, je vis en mon petit village,
Où à divers états mes ennuis je déçois,

Et où, me promenant tantôt par un bocage,
Tantôt assis au bord d'un beau courbe rivage,
Je chante du plaisir ou du mal que j'y vois.

CHARLES D'ESPINAY

?-1595

Charles d'Espinay naquit vers 1530, d'une famille bretonne. Il entra dans les ordres, fut l'abbé de Saint-Gildas-des-Bois, et devint évêque de Dol. Il prit part au concile de Trente. Il aimait les lettres et composait des vers. On a de lui un recueil qui contient quarante-neuf sonnets et une chanson. Ce sont naturellement des sonnets d'amour et le recueil est dédié *A sa dame*. D'Espinay était un amoureux timide; il savait bien déduire en vers « la cause et l'effet » de tous ses maux, mais n'ayant jamais su, au visage de sa dame, quelle affection elle avait pour lui, il craignit toujours, dit-il, de se présenter devant elle pour demander salaire de la peine qu'il avait prise. Charles d'Espinay fut lié avec beaucoup de poètes de son temps, et notamment avec Remi Belleau et Ronsard. On croit qu'il mourut en 1595.

SONNETS

Plaines et bois, et vous, plaisants coteaux,
Certains témoins de ma peine si dure,
Quand quelquefois j'imprime sa figure
Dessus le tronc de vos sacrés fouteaux.

S'ell' vient un jour dédaignant tous mes maux,
Prendre le frais de l'épaisse verdure,
Déclarez-lui tout le mal que j'endure
Pour aimer trop ses deux astres jumeaux.

Dites aussi que c'est pour l'amour d'elle
Que j'ai souffert la fortune cruelle,
Qui peu à peu à ce travail m'attire;

Faites-lui voir le fort des passions
Que je reçois par les impressions
De sa beauté qui toujours me martyre,

II

D'un pleur fatal et d'un âpre regret
Je vais bornant le reste de ma vie,
D'autres plaisirs il ne me prend envie
Après l'effort d'un si malheureux trait :

Cet ardent feu que son œil m'avait fait
Par qui mon âme avait été ravie,
N'a rien montré qu'une flamme suivie
D'un long espoir sans rendre son effet.

Change, ma muse, un peu de ta douceur,
Pour d'un chant triste annoncer mon malheur,
Présage sûr de ma mort bien prochaine :

Et tout ainsi qu'au repli de Méandre
Sa triste fin le cygne fait entendre,
Chante mes maux, mes travaux et ma peine.

III

Gente forêt, quand mes ennuis me pressent,
Et qu'au bord vert de tes plus vives eaux,
J'épands mes pleurs en songeant aux travaux
Que ces deux yeux par leur douceur me laissent,

J'ois de bien loin les plaisirs qui renaissent
De ton creux sein, puis au pied des coteaux,
Errant pensif, et, le long des ruisseaux,
J'entre en ce breuil où les soucis se laissent.

Là, d'un côté je vois le cerf lancer
Et les veneurs en l'épaisseur brasser
Parlant aux chiens, et de trompe et de voix,

Et aussitôt ce cerf, pour se défaire,
Tout haletant dans tes eaux se retraire,
Lieu terminé pour ses derniers abois.

IV

Adieu, séjour heureux, le confort de ma vie
Où ces ennuis rongeurs, compagnons de la mort,
N'avaient encore pu sûrement prendre port,
Ni les divers tourments de la bourelle amie.

Adieu, troupeau divin, qui tout seul me convie
A plaindre mon malheur, et soupirer plus fort,
Errant je vais chercher les heurs d'un autre bord
Par la nouvelle mort que mon âme a choisie.

Et si, peut-être, un jour, je vois quelque tempête,
Rigoureuse sur moi me menacer la tête,
Levant les yeux au ciel je verrai ce flambeau :

Cet Astre qui sept ans ma fortune a conduit,
Pitoyable, éclairant sur les feux de la nuit,
Me tirer du danger par un sentier nouveau.

ÉTIENNE DE LA BOÉTIE

1530-1563

Il naquit à Sarlat, le 1er novembre 1530. Il montra de bonne heure des dispositions exceptionnelles et fit de solides études; après ses humanités il alla faire son droit à l'Université d'Orléans. La précocité de son esprit et l'étendue de ses connaissances se montrent dans le traité de *La Servitude volontaire* qu'il composa, dit-on, à seize ou à dix-huit ans. Son érudition et sa réputation d'intégrité reçurent leur récompense. En 1553, à l'âge par conséquent de vingt-deux ans, c'est-à-dire trois années avant le terme légal, il fut par lettres patentes d'Henri II nommé conseiller au Parlement de Bordeaux, où quatre années après il eut Montaigne pour collègue. On sait de quelle forte amitié ils se lièrent et on connaît le beau et touchant chapitre que, dans ses *Essais*, Montaigne consacra à son ami. La Boétie remplit avec une grande ardeur et une conscience parfaite les devoirs de sa charge. Il composa aussi divers ouvrages d'érudition et de poésie. On a de lui des vers latins et des vers français, des sonnets principalement; Montaigne, dans ses *Essais*, en a publié vingt-neuf. L'amour en est le principal inspirateur. La Boétie, au témoignage de Montaigne, fit une partie de ses vers « en sa plus verte jeunesse et échauffé d'une noble et belle ardeur. Les autres, ajoute-t-il, furent faits depuis, comme il était à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, et sentant déjà je ne sais quelle froideur maritale. » Pour lui, il préfère les premiers, car il est « de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs, comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé », de quoi Sainte-Beuve, qui avait assisté à bien des dérèglements poétiques, se permet de reprendre le sage Montaigne. La Boétie se maria en effet. Il épousa, vers 1554, Marguerite de Carle. Il mourut à Bordeaux le 18 août 1563. Outre ses sonnets, il a rimé deux ou trois chants. Ses vers, qui ne sont pas toujours harmonieux, sont souvent fermes et bien frappés et il en a trouvé de vraiment beaux.

SONNETS

I

J'allais seul remâchant mes angoisses passées :
Voici (Dieux! détournez ce triste mal-encontre!)
Sur chemin, d'un grand loup l'effroyable rencontre,
Qui, vainqueur des brebis de leurs chiens délaissées,

Tirassait d'un mouton les cuisses dépecées,
Le grand deuil du berger. Il rechigne et me montre
Les dents rouges de sang, et puis me passe contre,
Menaçant mon amour, je crois, et mes pensées.

De m'effrayer depuis ce présage ne cesse :
Mais j'en consulterai sans plus à ma maîtresse,
Onc par moi n'en sera pressé le Delphien.

Il le sait, je le crois, et m'en peut faire sage :
Elle le sait aussi, et sait bien davantage,
Et dire, et faire encor et mon mal et mon bien.

II

« Je sais ton ferme cœur, je connais ta constance :
Ne sois pas las d'aimer, et sois sûr que le jour
Que mourant je lairrai notre commun séjour,
Encor mourant, de toi j'aurai la souvenance.

J'en prends témoin le dieu qui les foudres élance,
Qui, ramenant pour nous les saisons à leur tour,
Vire les ans légers d'un éternel retour,
Le Dieu qui les cieux branle à leur juste cadence,

Qui fait marcher de rang aux lois de la raison
Ses astres, les flambeaux de sa haute maison,
Qui tient les gonds du ciel et l'un et l'autre pôle. »

Ainsi me dit ma Dame, ainsi pour m'assurer
De son cœur débonnaire il lui plut de jurer,
Mais je l'eusse bien crue à sa simple parole.

III

Hélas! combien de jours, hélas! combien de nuits,
J'ai vécu près du lieu où mon cœur fait demeure!
C'est le vingtième jour que sans jour je demeure,
Mais en vingt jours j'ai eu tout un siècle d'ennuis.

Je n'en veux mal qu'à moi, malheureux que je suis,
Si je soupire en vain, si maintenant j'en pleure;
C'est que mal avisé je laissai, en mal'heure,
Celle-là que laisser nulle part je ne puis.

J'ai honte que déjà ma peau décolorée
Se voit par mes ennuis de rides labourée :
J'ai honte que déjà les douleurs inhumaines

Me blanchissent le poil sans le congé du temps.
Encor moindre je suis au compte de mes ans,
Et déjà je suis vieux au compte de mes peines.

IV

Ce jourd'hui, du soleil la chaleur altérée
A jauni le long poil de la belle Cérès;
Ores, il se retire; et nous gagnons le frais,
Ma Marguerite et moi, de la douce soirée.

Nous traçons dans les bois quelque voie égarée;
Amour marche devant, et nous marchons après;
Si le vert ne nous plaît des épaisses forêts,
Nous descendons pour voir la couleur de la prée.

Nous vivons francs d'émoi, et n'avons point souci
Des rois, ni de la cour, ni des villes aussi.
O Médoc, mon pays solitaire et sauvage!

Il n'est point de pays plus plaisant à mes yeux!
Tu es au bout du monde, et je t'en aime mieux :
Nous savons après tous les malheurs de notre âge.

V

Pardon, amour, pardon; ô Seigneur! je te voue
Le reste de mes ans, ma voix et mes écrits,
Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes et mes cris;
Rien, rien tenir d'aucun, que de toi, je n'avoue.

Hélas! comment de moi ma fortune se joue!
De toi n'a pas longtemps, amour, je me suis ris.
J'ai failli, je le vois, je me rends, je suis pris.
J'ai trop gardé mon cœur, or je le désavoue.

Si j'ai pour le garder retardé la victoire,
Ne l'en traite plus mal; plus grande en est ta gloire.
Et si du premier coup tu ne m'as abattu,

Pense qu'un bon vainqueur et né pour être grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise et l'aime mieux, s'il a bien combattu.

VI

Ce dit maint un de moi : « De quoi se plaint-il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si légère ?
Qu'a-t-il tant à crier, si encore il espère ?
Et s'il n'espère rien, pourquoi n'est-il content ? »

Quand j'étais libre et sain, j'en disais bien autant.
Mais, certes, celui-là n'a la raison entière,
Ains a le cœur gâté de quelque rigueur fière,
S'il se plaint de ma plainte, et mon mal il n'entend.

Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis l'on m'avertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse.

A force de parler : s'on m'en peut exempter,
Je quitte les sonnets, je quitte le chanter;
Qui me défend le deuil, celui-là me guérisse.

VII

Je vois bien, ma Dordogne, encore humble tu vas :
De te montrer gasconne, en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand compte,
Si a il bien été quelquefois aussi bas.

Vois-tu le petit Loir, comme il hâte le pas ?
Comme déjà parmi les plus grands il se compte ?
Comme il marche hautain d'une course plus prompte
Tout à côté du Mince, et il ne s'en plaint pas ?

Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le fait courir plus brave, et lui donne sa gloire.
Laisse, laisse-moi faire, et un jour, ma Dordogne,

Si je devine bien, on te connaîtra mieux;
Et Garonne, et le Rhône, et ces autres grands dieux,
En auront quelque envie et possible vergogne.

VIII

Toi qui ois mes soupirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux,

Ni de Catulle aussi, le folâtre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant lui perce,
Ni le savant amour du migregeois Properce;
Ils n'aiment point pour moi; je n'aime pas pour eux.

Qui pourra sur autrui ses douleurs limiter,
Celui pourra d'autrui les plaintes imiter :
Chacun sent son tourment et sait ce qu'il endure,

Chacun parle d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dit,
Que celui aime peu, qui aime à la mesure!

IX

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que je cesse d'aimer; laissez-moi, obstiné,
Vivre et mourir ainsi puisqu'il est ordonné;
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dit la Fée; ainsi en Œagrie
Elle fit Méléagre à l'amour destiné,
Et alluma sa souche à l'heure qu'il fut né,
Et dit : « Toi, et ce feu, tenez-vous compagnie... »

Elle le dit ainsi, et la fin ordonnée
Suivit assez le fil de cette destinée.
La souche, ce dit-on, au feu fut consumée;

Et dès lors (grand miracle!) en un même moment
On vit, tout à un coup, du misérable amant
La vie et le tison s'en aller en fumée.

X

Or, dis-je bien, mon espérance est morte,
Or est-ce fait de mon aise et mon bien.
Mon mal est clair : maintenant je vois bien
J'ai épousé la douleur que je porte.

Tout me court sus, rien ne me réconforte,
Tout m'abandonne et d'elle je n'ai rien,
Sinon toujours quelque nouveau soutien,
Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.

Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir
Quelques soupirs des gens de l'avenir :
Quelqu'un dira dessus moi par pitié :

Sa dame et lui naquirent destinés
Également de mourir obstinés,
L'un en rigueur, et l'autre en amitié.

XI

Puisqu'ainsi sont mes dures destinées
J'en soûlerai, si je puis, mon souci,

Si j'ai du mal, elle le veut aussi :
J'accomplirai mes peines ordonnées.

Nymphes des bois qui avez, étonnées,
De mes douleurs, je crois, quelque merci,
Qu'en pensez-vous ? Puis-je durer ainsi
Si à mes maux trêves ne sont données ?

Or, si quelqu'une à m'écouter s'incline
Oyez, pour Dieu, ce qu'ores je devine :
Le jour est près que mes forces jà vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir : si je meurs en aimant,
Adonc, je crois, faillirai-je à mes peines.

ROBERT ESTIENNE

1530 ?-1575

Il appartenait à la célèbre famille des Estienne et était le deuxième fils du fameux érudit et imprimeur Robert Ier Estienne, à l'imprimerie duquel le roi François Ier, dit-on, se rendit un jour, à cheval, et où il attendit patiemment que le maître eût achevé la correction d'une épreuve. Robert II naquit vers 1530, à Paris. Ayant refusé d'embrasser les opinions de la Réforme et d'accompagner son père à Genève, celui-ci le déshérita. La faveur de Charles IX lui valut d'être chargé d'une mission scientifique en Italie. Robert II Estienne, à l'exemple de ses frères, établit une imprimerie à Paris et reçut le titre d'imprimeur du roi. Lettré, comme l'étaient tous ceux de sa famille, il composa des poésies religieuses (nous en donnons une). Il mourut à Paris en 1575.

L'HYMNE DES INNOCENTS

Enfançons innocents, que l'ire immodérée
Du tyran des Hébreux en maillot fait meurtrir,
Vous ressemblez aux fleurs que Zéphire et Borée
Font, d'haleine contraire, épanir [1] et flétrir.

Quel crime avait commis votre jeunesse tendre,
Pour vous voir en naissant au meurtre condamnés ?
Ce qui vous fait mourir, vous dut plutôt défendre
Et votre seul forfait, hélas ! c'est d'être nés.

Ah ! barbare assassin, si quelque amour te touche,
Avant que de vouloir ces enfants affoler,
Vois le ris amoureux de leur petite bouche,
Et leurs bras tremblotants qui viennent t'accoler.

Si l'amour n'adoucit ta poitrine meurtrière,
Au moins ne sois contre eux ému d'inimitié :

1. Épanouir.

Mais je te prie en vain, car jamais la prière
Ne pénètre une oreille indocile à pitié.

Pour rendre un jour sur eux ta colère assouvie,
Laisse croître leurs corps, et leur voulant ôter,
Par trop de cruauté, l'usage de la vie,
Donne-leur, pour le moins, loisir de la goûter.

Entends les piteux cris de leurs mères, qui viennent
Leur mamelle et leur flanc pour leur défense offrir :
Si c'est d'elles, sans plus, que leur naissance ils tiennent,
Pour leur vie, à bon droit, elles doivent souffrir.

Je plains votre portée, ô brebis langoureuses!
Qui voyez égorger vos agneaux tendrelets :
Mais plutôt par leur sang vous êtes bienheureuses;
Car pour l'agneau de Dieu, meurent vos agnelets!

Mères, cessez vos cris et soyez consolées :
Voyant vos nourrissons de vos mains enlevés;
Car de votre giron leurs âmes sont volées
Dans le sein d'Abraham, le père des sauvés.

Vos fils ne furent nés pour en ce monde vivre,
Le ciel, qui les aimait, les en tira soudain.
O mères! désormais, désirez de les suivre,
Et voyez que des cieux ils vous tendent la main.

Celui qui les immole aime tant le carnage,
Que de sa propre race, au meurtre il s'est baigné :
Si ses enfants meurtris n'ont évité sa rage,
Comment eût-il le sang des vôtres épargné ?

Mais ce troupeau timide, ô tyran sanguinaire!
Son sang, au dernier jour, demander reviendra :
Et l'enfant dont en vain tu te rends adversaire,
Des enfants contre toi la querelle prendra;

Leur bouche ore muette, alors sera diserte;
Leur corps faible et petit, deviendra grand et fort :
Ils verront en profit se convertir leur perte,
Et en heur permanent leur passagère mort.

SUR L'ÉPITAPHE DE RONSARD [1]

Le cygne vendômois dressant au ciel son aile
Voulut en six beaux vers son obsèque chanter
Afin qu'autre que lui ne se puisse vanter
D'avoir part au renom de sa Muse immortelle.
Ainsi voulut Ajax de sa main se férir,
Étant digne tout seul de si haute entreprise;
Mais par sa main Ajax vivant s'est fait mourir,
Et par ses vers Ronsard mourant s'immortalise.

1. Cf. *Le tombeau de Ronsard* par lui-même, t. I, p. 306.

LES DAMES DES ROCHES

1530 ?-1587

C'étaient la mère et la fille. La mère, Mme Madeleine des Roches, naquit vers 1530, à Poitiers. On ignore la date de la naissance de la fille, Mlle Catherine des Roches. Elles moururent toutes deux, le même jour, en 1587. Elles se ressemblaient par le visage et par l'esprit; elles étaient tendrement unies; elles se livraient l'une et l'autre aux plaisirs de la poésie. Leurs œuvres publiées ensemble révèlent des talents aimables, faciles, avec quelque chose de plus touchant chez la mère, de plus vigoureux chez la fille. Elles recevaient dans leur maison de Poitiers la compagnie la plus brillante et la plus lettrée. On y rencontrait Étienne Pasquier, Nicolas Rapin, Scévole de Sainte-Marthe, Achille de Harlay, d'autres encore. Cette société fut surtout nombreuse pendant les *Grands jours de Poitiers* qui se tinrent en 1579. Ce fut, pour le salon des dames des Roches, un moment particulièrement éclatant. C'est à cette époque qu'une puce s'étant posée sur le sein de Catherine des Roches, pendant une visite de Pasquier, Pasquier, puis Catherine des Roches elle-même, puis d'autres poètes s'amusèrent à rimer des pièces de vers, plus ou moins ingénieuses, à propos de cet événement. Cela fit un petit recueil poétique : *La Puce des grands jours de Poitiers*, qui parut en 1583.

MADELEINE DES ROCHES

ODE

Ainsi que la lumière
Dompte l'obscurité,
La science est première,
Mais tout est vanité.

Ce qui fut vraisemblable;
Selon l'antiquité,

Se contera pour fable
A la postérité.

Notre principe est songe,
Notre maître malheur,
Notre vie mensonge
Et notre fin douleur.

Qui dresse l'édifice,
Qui le rend plus tortu,
Qui embrasse le vice,
Qui aime la vertu;

Qui chemine en ténèbre,
Qui aime la clarté,
Qui joint son jour funèbre
A sa nativité;

Toute chose a son terme
Et ne le peut passer :
L'inconstance est plus ferme
Qu'on ne saurait penser.

La sûre sapience
Suit la grande union,
Et l'humaine science,
N'est rien qu'opinion.

Les fleuves par leurs courses,
De grands se font petits,
En reprenant leurs sources
Dans le sein de Téthys.

Le ciel, la terre et l'onde
Tout a mutation,
Qui cause au petit monde,
Diverse passion,

Qui du pôle antarctique
Connaît le changement,
Ou la fable Atlantique
Déduite hautement,

Pour n'avoir de Cassandre
Cru les divers secrets,

Troie fut mise en cendre
Par l'outrage des Grecs.

De l'ouvrage superbe
Par Euphrate lavé,
Le Prince paissait l'herbe
Contre Dieu élevé.

Cyrus montre sa force
Sur les Assyriens,
Crésus en vain s'efforce
Sauver les Lydiens;

L'armée est jà sortie
De la hautaine tour,
La reine de Scythie
Lui fait semblable tour.

Perse et Grec on voit prendre
Au Prince renommé,
Au monarque Alexandre,
Qui naquit tout armé.

Antioche domine
Au mal exercité,
La seconde ruine
De la Sainte Cité.

Laconie est heureuse
De Pollux et Castor,
Et Rome glorieuse
Des fils de Numitor.

La romaine sagesse
Chassa la royauté,
Et rendit à la Grèce
La douce liberté.

Commandant sur la terre
Le fort peuple de Mars,
Une civile guerre
L'assaut de toutes parts.

O humaine entreprise
Des aigles triomphants!

On voit que Rome est prise
Par ses propres enfants.

Pleins de telle démence
Que le Sicilien,
Ou le cruel Mézence
Du peuple Cerien,

On a vu l'Ausonie
Pleine de Thiestès,
Et l'Europe fournie
De nouveaux Orestès.

La fin d'un tel orage
Démontre le serein,
Mais c'est le seul ouvrage
Du grand Dieu souverain.

SONNET

Las! où est maintenant ta jeune bonne grâce,
Et ton gentil esprit plus beau que ta beauté ?
Où est ton doux maintien, ta douce privauté ?
Tu les avais du ciel, ils y ont repris place.

O misérable, hélas! toute l'humaine race
Qui n'a rien de certain que l'infélicité!
O triste que je suis, ô grande adversité!
Je n'ai qu'un seul appui, en cette terre basse.

O ma chère compagne, et douceur de ma vie,
Puisque les cieux ont eu sur mon bonheur envie,
Et que tel a été des Parques le décret;

Si après notre mort le vrai amour demeure,
Abaisse un peu les yeux de leur claire demeure,
Pour voir quel est mon pleur, ma crainte et mon regret.

CATHERINE DES ROCHES

A MA QUENOUILLE

Quenouille, mon souci, je vous promets et jure
De vous aimer toujours, et jamais ne changer
Votre honneur domestic pour un bien étranger
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.

Vous ayant au côté, je suis beaucoup plus sûre
Que si encre et papier se venaient arranger
Tout à l'entour de moi : car, pour me revenger,
Vous pouvez bien plutôt repousser une injure.

Mais, quenouille, ma mie, il ne faut pas pourtant
Que, pour vous estimer, et pour vous aimer tant,
Je délaisse de tout cette honnête coustume

D'écrire quelquefois : en écrivant ainsi,
J'écris de vos valeurs, quenouille, mon souci,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

A MES ÉCRITS

Je ne pensais jamais que vous eussiez de force
Pour forcer les efforts de l'oubli et du temps,
Aussi je vous écris comme par passe-temps,
Fuyant d'oisiveté la vicieuse amorce.

Et pour ce, mes écrits, nul de vous ne s'efforce
De vouloir me laisser, car je vous le défends.
Où voudriez-vous aller ? hé, mes petits enfants,
Vous êtes habillés d'une si faible écorce!

Je crois que vous pensez me faire quelque honneur,
Pour m'emporter aussi envieux du bonheur,
Que deux frères ont eu portant leur mère au temple :

Lorsqu'elle demanda digne loyer aux Dieux,
Un sommeil éternel leur vint siller les yeux,
Et cela, mes enfants, vous doit servir d'exemple.

ANTITHÈSE DU SOMME ET DE LA MORT

Rien n'est plus différent que le somme et la mort,
Combien qu'ils soient issus de même parentage;
L'un profite beaucoup, l'autre fait grand dommage,
De l'un on veut l'effet, de l'autre on craint l'effort.

Une morte froideur qui descend du cerveau
Nous cause le sommeil, une fièvre brûlante,
Qui éteint les esprits par son ardeur nuisante,
Nous cause le trépas et nous met au tombeau.

Le somme va semant de roses et de lis
Les beaux traits délicats d'une plaisante face,
Et l'effroyable mort, dans l'horrible crevasse.
D'un sépulcre odieux les tient ensevelis.

Le soleil respirant mille petits zéphirs
Caresse doucement le dormant en sa couche,
Et la mort ternissant une vermeille bouche,
Étouffe pour jamais ses gracieux soupirs.

Après un long sommeil l'homme se sent dispos,
Pour aller au Palais, à la cour, à la guerre;
La mort ronge au suaire, en la bière, en la terre,
Et, meurtrière, corrompt les nerfs, la chair, les os!

Le soleil et sommeil ont presque mêmes noms,
Mêmes effets; aussi l'un vous donne la vie,
L'autre empêche que tôt elle ne soit ravie,
La couvrant, curieux, dessous ses ailerons.

O gracieux sommeil, riche présent des Dieux!
Tu ne pouvais loger en une part plus digne
Que celle que tu tiens, puisque l'âme divine
A sa demeure au chef et sa fenêtre aux yeux.

Ne m'abandonne point, ô bienheureux sommeil,
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupière,
De ma mère et de moi; fais que la nuit dernière
Ne puisse de longtemps nous fermer le soléil!

Ainsi soit pour jamais le silence sacré
Fidèle avant-coureur de ta douce présence;
Ainsi l'ombreuse nuit révère ta puissance,
Ainsi les beaux pavots fleurissent à ton gré.

PIERRE DE LAVAL

? - ?

On ignore la date de la naissance et celle de la mort de ce poète. On sait qu'il maria l'une de ses filles en 1586; nous le plaçons donc, sur cet indice, quoique un peu arbitrairement, parmi les poètes nés aux environs de 1530. Pierre de Laval était un homme instruit; il savait le grec, le latin, l'italien; il connaissait bien les auteurs français et, parmi les poètes contemporains, il admirait par-dessus tous Pierre de Ronsard. Il était poète lui-même, et appartint même en cette qualité à la maison du roi Charles IX. En 1576, il réunit ses *Rimes* en un recueil qu'il comptait publier et qui demeura inédit. Ce recueil n'a paru qu'en 1900 et 1901, dans des revues d'abord, ensuite en un volume, par les soins de Gustave Hermann. Il contient des pièces de genres très divers : épîtres, odes, chansons, stances, sonnets, etc., et d'inspirations très variées. On y trouve une série de sonnets sur l'avarice, une autre série sur l'ignorance; un poème sur les misères de la vie rustique, des stances sur la noblesse, une ode à la nature et, naturellement, des vers d'amour. C'est parmi ceux-ci que nous avons pris deux des pièces que nous citons; la troisième est une stance par laquelle il se plaint au roi Henri III de n'avoir point reçu les gages attachés à son office de poète du roi Charles IX. Il dit, dans cette stance, qu'il demeure désormais « en [sa] maison tout coi ». Il vivait à Périgueux, où il avait une charge de procureur, charge qu'en 1586, lorsqu'il maria sa fille Sibylle, il résigna en faveur de son gendre.

STANCE AU ROI POUR LE RENOUVELLEMENT DE SES GAGES

J'étais couché en la maison du roi,
Quand il vivait, votre très aimé frère,
Mais, demeurant en ma maison tout coi,
On n'a voulu mes gages satisfaire,
Car, pour avoir cinq cents fois plus de quoi,
Je ne voudrais m'en partir et distraire;
Je fais de loin ma muse résonner
Quand on lui veut quelque chose donner.

RIME TIERCE DU DOUX AMOUR

Douce guerre, doux mal, douce déception,
Douce chaîne d'amour qui détient ma franchise,
Douce langueur confite en douce passion!

Douce faible vengeance en douce flamme éprise,
D'un honneur doux qui loge en un sujet si beau;
Très doux commencement de ma douce entreprise!

Douce enseigne d'amour, doux le frêle bateau
Qui porte mon espoir à un si doux rivage,
Sur l'eau du doux penser de mon troublé cerveau!

Douce faute d'appui, doux manquer de courage,
Doux le doute robuste et le savoir peu fort,
Doux silence parlant et doux muet langage!

Doux demander justice et pourchasser sa mort,
Et doux être soi-même auteur de sa ruine,
Doux de son doux ennui prendre joie et confort!

Douce flèche d'amour qui blesse la poitrine
De ma belle et de moi et fais que je ne puis
Loger autre en mon cœur que vous, ma Catherine!

Doux de son propre bien se donner mille ennuis,
Et puis chanter bien haut du mal qu'Amour nous brasse,
Doux courroux, doux soupirs, doux pleurer jours et nuits!

Doux rompre le dur membre et embraser la glace,
Aimant secrètement avecque loyauté,
Pleurant et soupirant pour une belle face!

Doux s'aveugler soi-même aux rois d'une beauté
N'arrivant que par songe au bien où l'on aspire,
Et plus que la lumière aimer l'obscurité!

Doux porter sur le front tout ce que l'on désire,
Et cacher au dedans le feu chaud de l'amour,
Semant de tous côtés le bruit de son martyre!

Doux, sans point varier, présenter nuit et jour
Un seul portrait divin pour miroir à notre âme,
Et dans le cœur d'autrui élire son séjour!

Doux plus que de soi-même avoir soin de sa dame,
Et gouverner d'un frein deux vouloirs amoureux,
Embrasés doucement d'une pareille flamme!

Doux n'être oncques du tout heureux ni malheureux,
Doux se voir consommer d'affection extrême,
Doux vieillir en la fleur de ses ans vigoureux!

Et pour chercher autrui, doux se perdre soi-même!

ODE AUX MÉDISANTS

La parole n'est que vent
Qui l'honnête homme ne touche;
Par quoi je ne crains la bouche
Du plus malin médisant.

On ne me pourrait blâmer
D'avoir ni bruit ni querelle :
Je suis de nature telle
Qui ne demande qu'aimer.

Huit ans sont que je poursuis
La grâce de ma maîtresse;
Ce qui me vient d'allégresse
Pour montrer ce que je puis.

Les ans ne me font point vieux
Pour reproche ou pour outrage;
Je suis jeune de courage,
De cœur dispos et joyeux.

Les deux Grégois mieux disants,
Pleins d'une excellence rare,
Anacréon et Pindare,
Aimèrent en leurs vieux ans.

Amour est un feu divin
Qui des ans ne sent l'injure;
Donc en moi toujours il dure
Et fera jusqu'à la fin.

On m'oira chanter toujours,
Malgré toi, maudite envie,
Tant qu'au corps j'aurai de vie,
Ma maîtresse et mes amours.

CLAUDE DE PONTOUX

1530-1579

Claude de Pontoux naquit en 1530, à Chalon-sur-Saône. Il étudia la médecine et prit à Dole le grade de docteur. Mais en même temps que médecin il fut poète. Il s'éprit d'une jeune fille et dans près de trois cents sonnets il chanta son amour pour elle. Il l'appelait poétiquement l'*Idée*. Les œuvres de Claude de Pontoux, publiées en 1579, contiennent d'abord : *L'Idée*, puis des odes, des chansons, des stances, une sextine et une élégie sur la mort d'Isabelle de France, reine d'Espagne. Nous y avons puisé trois sonnets et une stance. Le poète mourut en cette même année 1579.

SONNETS

I

Devant un huis mignarder une lyre,
Être au hasard de se faire étriller,
Et bien souvent jusqu'aux os se mouiller,
Craindre, espérer, pleurer quand il faut rire;

Vivre et mourir en soulas et martyre,
D'un coup de bec se laisser engeôler,
Être béant lorsqu'il convient parler,
Laisser le bon pour le mauvais élire;

Souffrir le froid, le chaud, la soif, la faim,
Perdre ses pas et sa jeunesse en vain,
Son bien, son temps, ore en deuil, ore en joie;

Veiller la nuit et tout le jour courir,
Bref pour tout bien rien que mal n'encourir
Sont les plaisirs que l'amour nous octroie.

II

Vague gentille et odorante fleur,
Ne te plains d'être en ce vase serrée,
La blanche main qui belle t'a donnée
Tient beaucoup plus étroitement mon cœur.

Que si l'eau manque à te donner vigueur,
Toujours seras de mes larmes baignée,
Et de mon sang, par la plaie ferrée
Qu'amour m'a fait te rendrai la couleur.

Et pour l'amour de celle qui t'envoie
O fleur où gît un fragment de ma joie!
Cent fois le jour je te veux odorer,

Cent fois le jour je te veux adorer,
En attendant qu'amour ma dame assemble
Avecques moi ou que fanions ensemble.

III

Lyre, tant que mes doigts auront leurs mouvements,
Gaillards, saints et dispos je sonnerai ta corde
Qui en grave harmonie et divins tons s'accorde,
Te faisant renommer sur tous les instruments.

Par toi jadis Orphée avec deux maniements
Les monts, les rocs, les bois, le chaos, la discorde,
Rendit hospitaliers et mit l'homme en concorde,
Le garnissant de lois, de mœurs, d'enseignements.

Tu sauvas Arion du périlleux naufrage,
Tu émus d'Alexandre au banquet le courage,
Puis le fis apaiser et or' par ton doux son

Tu fais venir l'Idée à toi toute ravie;
O que je t'aimerais s'elle prenait envie
De me venir baiser en oyant ta chanson!

STANCE

Avec le temps les belles fleurs périssent,
Avec le temps se désenfle la mer,

Avec le temps les grands fleuves tarissent,
Avec le temps s'amollit le dur fer,
Avec le temps les batailles finissent
Avec le temps se cave le rocher,
Mais ta rigueur et ta fière inconstance,
Incessamment fait au temps résistance.

JODELLE

1532-1573

Étienne Jodelle, sieur de Lymodin, naquit en 1532, à Paris. On n'a pas de renseignements sur les premières années de sa vie ni sur son éducation. Est-il vrai qu'il ne mit pas « l'œil aux bons livres », comme le rapporte Pasquier ? Il est certain toutefois qu'il était instruit dans les lettres grecques et latines; il avait d'ailleurs une intelligence très vive et il se sentait apte à tout entreprendre. Tout jeune encore, il fut poète et tout de suite célèbre à ce titre, mais il fut aussi bon acteur, bon orateur, « très docte en la peinture et la sculpture, architecte habile et adroit escrimeur »; il rêvait d'être un grand capitaine et d'entreprendre de longs voyages. Un tel ensemble de dons lui donnait une haute idée de lui-même et le rendit hautain et orgueilleux. Nous avons parlé, dans notre Introduction, de son rôle et de son importance comme poète dramatique; nous avons rappelé quel succès remporta en 1552 — il avait alors vingt ans — la représentation de sa tragédie de *Cléopâtre*. Sa renommée fut très considérable; Tahureau s'écriait : « Io, le Délien est né », et sa gloire balançait celle même de Ronsard. Il fut fort bien accueilli à la cour; Henri II le protégea. Cette belle période de la vie de Jodelle ne dura que six années. En 1558, une grande fête qu'il s'était chargé d'organiser hâtivement pour la réception à l'Hôtel de Ville de Paris du roi Henri II et du duc de Guise, qui venait de reprendre Calais, fut fort mal ordonnée et toutes sortes de méprises donnèrent un caractère comique à un divertissement qui devait être grandiose. Cette mésaventure le chagrina beaucoup; il quitta la cour pour un certain temps; il ne perdit pourtant pas la faveur de Catherine de Médicis et, sous Charles IX, il fut même poète officiel. Malgré de si hautes protections, et de si efficaces, il ne sut point fixer la fortune. Son impuissance à gouverner ses propres affaires le fit vivre dans la pauvreté; il mourut en juillet 1573 en demandant qu'on ouvrît ses fenêtres afin de voir encore « ce beau soleil ». Jodelle écrivait avec une grande facilité et jamais il ne sut maîtriser son inspiration; il a donc beaucoup produit et il est possible, ainsi qu'on l'a dit, que de son œuvre poétique nous ne possédions que les premiers et les moins bons ouvrages. Des vers de lui qui nous sont parvenus, les plus fermes et les plus beaux, et il y en a qui sont vraiment admirables, se trouvent dans ses ouvrages tragiques. De ses œuvres poétiques proprement dites, nous avons extrait quelques pièces parmi les moins longues car,

trop souvent, il est d'une regrettable prolixité. Ses œuvres, à sa mort, étaient fort dispersées et encore inédites, sauf *Le Recueil des inscriptions* pour la malencontreuse fête de l'Hôtel de Ville, qu'il fit paraître en 1558, c'est-à-dire l'année même de ce malheur.

A SA MUSE

Tu sais, ô vaine Muse, ô Muse solitaire
Maintenant avec moi, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaît non plus qu'un chant vulgaire.

Tu sais que plus je suis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommée
Et plus je perds le temps, ton espoir et le mien.

Tu sais que seulement toute chose est aimée
Qui fait d'un homme un singe, et que la vérité
Sous les pieds de l'erreur gît ores assommée.

Tu sais que l'on ne sait où gît la volupté,
Bien qu'on la cherche en tout, car la raison sujette
Au désir trouve l'heur en l'infélicité.

Tu sais que la vertu, qui seule nous rachète
De la nuit, se retient elle-même en sa nuit,
Pour ne vivre qu'en soi, sourde, aveugle et muette.

Tu sais que tous les jours celui-là plus la fuit
Qui montre mieux la suivre et que notre visage
Se masque de ce bien à qui notre cœur nuit.

Tu sais que le plus fol prend bien le nom de sage,
Aveuglé des flatteurs, mais il semble au poisson
Qui engloutit l'amorce et la mort au rivage.

Tu sais que quelques-uns se repaissent d'un son,
Qui les flatte partout, mais, hélas! ils démentent
La courte opinion, la gloire et la chanson.

Tu sais que, moi vivant, les vivants ne te sentent,
Car l'équité se rend esclave de faveur,
Et plus sont crus ceux-là qui plus effrontés mentent.

Tu sais que le savoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
Puisse rendre un jeune homme à tout œuvre meilleur.

Tu sais que d'autant plus, me faisant même injure,
Je m'aide des vertus, afin de leur aider,
Et plus je suis tiré dans leur prison obscure.

Tu sais que je ne puis si tôt me commander,
Tu connais ce bon cœur, quand pour la récompense
Il me faut à tous coups le pardon demander.

Tu sais comment il faut gêner ma contenance,
Quand un peuple me juge, et qu'en dépit de moi,
J'abaisse mes sourcils sous ceux de l'ignorance.

Tu sais que, quand un prince aurait bien dit de toi,
Un plaisant s'en rirait ou qu'un piqueur stoïque
Te voudrait par sotie attacher de sa loi.

Tu sais que tous les jours un labeur poétique
Apporte à son auteur ces beaux noms seulement
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.

Tu sais que si je veux embrasser mêmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon mérite tout seul me sert d'empêchement.

Bref, tu sais quelles sont les envieuses rages
Qui même au cœur des grands peuvent avoir vertu,
Et qu'avec le mépris se naissent les outrages.

Mais tu sais bien aussi, pour néant aurais-tu
Débattu si longtemps et dedans ma pensée
De toute ambition le pouvoir combattu.

Tu sais que la vertu n'est point récompensée,
Sinon que de soi-même, et que le vrai loyer[1]
De l'homme vertueux c'est sa vertu passée.

Pour elle seule donc je me veux employer,
Me dussé-je noyer moi-même dans mon fleuve
Et de mon propre feu le chef me foudroyer.

Si donc un changement au reste je n'épreuve,
Il faut que le seul vrai me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moi seul se treuve :

Jamais l'opinion ne sera mon collier.

1. La vraie récompense.

AU ROI

AU NOM DE LA VILLE DE PARIS SUR LA PAIX DE L'AN 1570

Minerve se peut dire aussi bien gardienne
De mes murs, de mon nom, de mes arts, de mon heur
Qu'elle, fille du Dieu, qui des Dieux est Seigneur,
Fut garde de la ville, et gloire athénienne.

Bien qu'elle soit armée en sa ville ancienne,
Par la tranquille olive elle emporta l'honneur
Sur le cheval guerrier, dont un Dieu fut donneur,
Par son offre effaçant l'offre neptunienne.

Si Minerve me fait comme à sa ville avoir
Force et conseil en guerre et en paix, mon devoir
C'est de rendre à mon roi tout l'heur qu'elle m'y donne.

Si donc moi, ta sujette, ai vu que tu te plais
En la paix, je te dois l'olive de la paix,
Attendant qu'un laurier plus parfait te couronne.

SONNETS

I

J'aime le vert laurier, dont l'hiver ni la glace
N'effacent la verdeur, en tout victorieuse,
Montrant l'éternité à jamais bien heureuse,
Que le temps, ni la mort ne change ni efface.

J'aime du houx aussi la toujours verte face,
Les poignants aiguillons de sa feuille épineuse;
J'aime le lierre aussi et sa branche amoureuse
Qui le chêne ou le mur étroitement embrasse.

J'aime bien tous ces trois, qui toujours verts ressemblent
Aux pensers immortels, qui dedans moi s'assemblent,
De toi que nuit et jour j'idolâtre, j'adore :

Mais ma plaie, et pointure et le nœud qui me serre
Est plus verte, et poignante, et plus étroite encore
Que n'est le vert laurier, ni le houx ni le lierre.

II

Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde
Loin de chemin, d'orée, et d'adresse, et de gens;
Comme un qui en la mer, grosse d'horribles vents,
Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde;

Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde
Ravit toute clarté, j'avais perdu longtemps
Voie, route et lumière, et presque avec le sens
Perdu longtemps l'objet, où plus mon heur se fonde.

Mais quand on voit, ayant ces maux fini leur tour,
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire :

Moi donc qui ai tout bel en votre absence été,
J'oublie en revoyant votre heureuse clarté,
Forêt, tourmente, et nuit, longue, orageuse et noire.

III

En tous maux que peut faire un amoureux orage
Pleuvoir dessus ma tête, il me plaît d'assurer
Et séréner mon front, et sans deuil mesurer
De l'âme l'allégresse à celle du visage.

Ta fille tendrelette admirable en cet âge
Où elle tette encor, vient tes coups endurer
Sur ses petites mains, sans crier, sans pleurer,
Sans frayeur, sans aigrir visage ni courage.

Pour te baiser, son col allonger tu lui vois
A chaque coup de but qu'elle sent sur ses doigts
Quand, mauvaise, tu fais un jeu de lui mal faire.

De geste tout pareil, quand tu viendras user
De rudesse envers moi, je veux tes mains baiser,
Si un baiser meilleur au moins ne te vient plaire.

CHANSON

Faut-il, chanson, que je désemprisonne
Mon mal dans moi prisonnier si longtemps ?
Faut-il, chanson, qu'ores par toi je donne
L'air à ce feu, bourreau de tous mes sens ?
Faut-il restreindre aujourd'hui par mes plaintes
La crainte, hélas! qui les tenait étreintes ?

Faut-il encore, ô chanson, que je pense
Que tu peux bien porter si loin mon deuil,
Et jouissant pour moi de la présence
De celle, hélas! dont j'ai banni mon œil ?
Te vantes-tu qu'en pouvant voir sa face,
Tu pourras voir d'elle sur moi la grâce ?

Ainsi qu'on voit dessous les nuits plus sombres
Les voyageurs endurer mille ennuis;
Ainsi qu'on voit souffrir là-bas les ombres
Des pauvres morts aux infernales nuits;
Et comme au cul des fosses plus obscures
Les prisonniers souffrent cent peines dures :

Depuis le temps que j'ai senti retraire[1]
De moi les rais d'un flambeau nonpareil,
Depuis le temps que j'ai laissé ma Claire,
Dont la clarté sert d'un second soleil,
Je sens tel deuil, je sens telles ténèbres
Que mes beaux jours ne sont que nuits funèbres.

Encor ceux-là qui sous la nuit fourvoient[2]
Vont espérant de l'aube le retour;
Encor ceux-là qui aux fosses larmoient
Espèrent voir de jour en jour le jour :
Mais, las! mon âme errante et prisonnière
N'ose espérer liberté ni lumière.

Ainsi des trois qui sont tous misérables
Étant errants ou captifs ou damnés
Les deux ne sont du tout à moi semblables
N'étant du tout d'espoir abandonnés :
Reste le tiers qui me semble de même
Puisque l'amour est un enfer extrême.

1. Retirer, pour : se retirer.
2. Pour : se fourvoient.

Hélas! bons Dieux! faut-il que je condamne
A tout jamais mon œil d'être privé
De son objet! Faut-il que je me damne
Avant d'avoir tout moyen éprouvé!
Si mon forfait sans fin d'elle m'exile
J'arracherai mon œil comme inutile.

Car sans voir Claire, un plaisir désirable
A tout jamais lui serait déplaisir,
Et, me sentant être tant misérable,
De deux enfers j'aimerais mieux choisir
L'enfer dernier où la mort nous engouffre,
Que mon enfer que sous l'amour je souffre.

Si donc, ô Claire! ains, ô clarté divine,
Le mien forfait n'est fait pour t'offenser,
Et si le temps qui tout amour termine,
Ne peut le mien tant seulement blesser;
Si j'aime mieux mes deux enfers ensemble
Que faire rien qui déplaisir te semble :

Apaise-toi, et, te montrant déesse
Ainsi qu'on voit le grand soleil des cieux,
Enluminer la tourbe pécheresse
Tout aussi bien que les moins vicieux,
Fais qu'en m'aimant et luisant sur ma face
De tel enfer un paradis se fasse.

C'est fait, c'est fait, ô bien heureux augure,
Je vois à gauche un pigeon blanc voler,
Signe d'amour : pendant qu'encor j'endure
Un peu, chanson, pousse-toi dedans l'air,
Ton vol me soit et ton retour prospère,
Autant qu'au vol de ce pigeon j'espère.

A MADAME MARGUERITE

SŒUR DU ROI HENRI II, DEVENUE DEPUIS DUCHESSE DE SAVOIE

Ore qu'en ce beau parc pensif et solitaire,
Pour façonner ces vers je rassemble mes sens :
Je m'émerveille en tout de sentir que ce temps,
Ce beau temps ne sent rien du cornu Sagittaire.

Les Dieux pour nous venger, ce semble, ou pour nous plaire,
A la queue d'automne ont fait naître un printemps,
Tant que les Dieux de nous paravant mal contents,
Ne seront plus nommés Bourguignons du vulgaire.

Ha! qu'il me plaît d'aller par un service beau
Chercher chez l'ennemi la gloire ou le tombeau :
Tu mens, Jules César, lâche en son infortune

Le Français ne se montre, ains renforçant son cœur,
Comme l'hydre, des coups, des plaies, du malheur,
Doit sous mon roi combattre et les rois et fortune.

A M. LE COMTE DE FAUQUEMBERGE ET DE COURTENAY

Comme un docte artisan, s'il n'entremet l'ouvrage,
Sent éblouir ses yeux, sent étourdir ses sens,
Notre âme au long travail se déplaît, si le temps
De cent variétés ses esprits ne soulage.

Tu sais, quand tu partis, de quel heur et courage
Je suivais l'œuvre saint que de moi tu attends :
Mais par trop longue haleine élourdir[1] je me sens,
Si par le changement je ne me rencourage.

Doncques tant en la chasse et au vol des perdreaux,
Qu'au pourmenoy[2] des bois, des jardins et des eaux,
Je reprends les plaisirs, les Muses et l'haleine :

Là où pour ne laisser rouiller l'œuvre des vers,
Je rêve ces sonnets dessus ce temps divers,
Sonnets faits de grand chose et toutefois sans peine.

L'AMOUR CÉLESTE DE VERTU SUR UN JEU

A M. Simon.

Par moi, l'amour céleste, on voit mener ici
Trois Cupidons, captifs dessous ma main divine :

1. Affaiblir.
2. Promenoir.

L'un est l'amour de Mars, qui sanglant vous mutine :
L'autre vous va brûlant d'un avare souci,

C'est l'amour de Plutus : le tiers, qui brûle aussi,
Est l'amour trop lascif de Vénus la marine.
Cette musique accorde à ma pompe enfantine,
Qui pour vous et pour nous va chantant ces vers-ci.

Il faut que pour le fils de la Vénus céleste,
Hautain et pur amour, ces trois-ci l'on déteste,
Qui en ce pervers siècle ont eu le plus de cours.

Il les a pris captifs en cette sainte fête
Des innocents : que donc un trophée on apprête
A l'amour innocent sur ces trois faux amours.

AUX CENDRES DE CLAUDE COLET

Si ma voix, qui me doit bientôt pousser au nombre
Des immortels, pouvait aller jusqu'à ton ombre,
Colet, à qui la mort
Se montra trop jalouse et dépite d'attendre
Que tu eusses parfait ce qui te peut défendre
De son avare port :

Si tu pouvais encor sous la cadence sainte
D'un luth, qui gémirait et ta mort et ma plainte,
Tout ainsi te ravir
Que tu te ravissais dessous tant de merveilles,
Lors que durant tes jours je faisais tes oreilles
Sous mes lois s'asservir :

Tu ferais écouter à la troupe sacrée
Des mânes bien heureux, qui seule se recrée
Entre les lauriers verts,
Les mots que maintenant dévot en mon office
Je redirai neuf fois, pour l'heureux sacrifice
Que te doivent mes vers.

Mais pour ce que ma voix, adversaire aux ténèbres,
Ne pourrait pas passer par les fleuves funèbres,
Qui, de bras tortillés,
Vous serrent à l'entour, et dont peut-être l'onde

Pourrait souiller mes vers qui dedans notre monde
Ne seront point souillés :

Il me faut contenter, pour mon devoir te rendre,
De témoigner tout bas à ta muette cendre,
Bien que ce soit en vain,
Que cette horrible sœur, qui a tranché ta vie,
Ne trancha point alors l'amitié qui me lie,
Où rien ne peut sa main.

Que les fardés amis, dont l'amitié chancelle
Sous le vouloir du sort, évitent un Jodelle,
Obstiné pour venger
Toute amitié rompue, amoindrie et volage,
Autant qu'il est ami des bons amis, que l'âge
Ne peut jamais changer!

Sois-moi donc un témoin, ô toi, tombe poudreuse,
Sois-moi donc un témoin, ô toi, fosse cendreuse,
Qui t'anoblis des os
Déjà pourris en toi, sois témoin que j'arrache,
Malgré l'injuste mort, ce beau nom qui se cache
Dedans ta poudre enclos.

Vous qui m'accompagnez, ô trois fois trois pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,
Pour voler de ce lieu
Jusqu'à l'autel que tient votre mère Mémoire,
Qui, regagnant sans fin sur la mort la victoire,
D'un homme fait un dieu.

Pour accomplir mon vœu, je vais trois fois épandre
Trois gouttes de ce lait dessus la sèche cendre
Et tout autant de vin,
Tiens, reçois le cyprès, l'amaranthe et la rose,
O cendre bien heureuse, et mollement repose
Ici jusqu'à la fin.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

1532-1589

Jean-Antoine de Baïf était fils naturel de Lazare de Baïf, gentilhomme angevin; sa mère était italienne. Il naquit en février 1532 à Venise, où son père était ambassadeur du roi de France. Amené en France tout enfant, « encore emmailloté », dit-il, il reçut une excellente éducation; dès qu'il sut parler, son père lui fit enseigner le grec et le latin. En 1540, étant nommé ambassadeur en Allemagne, Lazare de Baïf confia l'éducation de son fils au savant maître Tusan, auprès de qui il eut, entre autres condisciples, Nicolas Vergèce, dont il devint l'ami. Il reçut ensuite les leçons de Dorat et, cette fois, il eut pour condisciple Ronsard. En 1547, il perdit son père. Quelques années après, il commençait d'écrire, et en 1552 il faisait paraître son livre des *Amours de Méline*, amours fictives, dont le succès littéraire fut assez grand, mais que suivirent bientôt des amours véritables. Ayant été amené à Poitiers par Tahureau, il s'éprit dans cette ville d'une jeune fille qu'il célébra dans *Les Amours de Francine*, dont le recueil parut en 1555. Il fréquenta la cour où sa timidité le tint loin des faveurs jusqu'au règne de Charles IX. En 1558, il fit un voyage en Italie; il fut heureux d'aller revoir la belle cité où il avait vu le jour.

Il voulut introduire dans notre littérature l'usage des vers mesurés, et entreprit de composer, selon cette technique, une version du psautier et des chansonnettes. Il fonda aussi une compagnie littéraire que l'on a regardée comme notre première Académie. Nous avons parlé, dans notre Introduction, de cette académie, des nouveautés prosodiques de Baïf, de son rôle dans le mouvement poétique de la Renaissance et de sa place dans la Pléiade. En 1572 et 1573, il donna une édition, complète à cette date, de ses *Œuvres en rime*. Il composa encore d'autres recueils, *Les Mimes* notamment, qu'il écrivit dans une période de souffrance et de découragement. On n'entendit plus ensuite parler de lui. Étant malade, il passa probablement dans la retraite les dernières années de sa vie. Il mourut le 19 septembre 1589. Les pièces de lui que l'on trouvera ci-après sont tirées : les trois premières des *Amours de Francine;* le dizain : « De l'aimable Cypris... », du livre second des *Diverses amours;* et les suivantes, à l'exception du quatrain sur du Bartas, des divers livres des *Passe-temps*.

LES AMOURS DE FRANCINE

I

Un jour, quand de l'hiver l'ennuyeuse froidure
S'attiédit, faisant place au printemps gracieux,
Lorsque tout rit aux champs et que les prés joyeux
Peignent de belles fleurs leur riante verdure;

Près du Clain tortueux, sous une roche obscure,
Un doux somme ferma d'un doux lien mes yeux.
Voici, en mon dormant, une clarté des cieux
Venir l'ombre enflammer d'une lumière pure,

Voici venir des cieux, sous l'escorte d'amour,
Neuf nymphes qu'on eût dit être toutes jumelles;
En rond auprès de moi elles firent un tour;

Quand l'une me tendant de myrthe un vert chapeau[1],
Me dit : « Chante d'amour d'autres chansons nouvelles,
Et tu pourras monter à notre saint coupeau[2] ».

II

Rossignol amoureux, qui dans cette ramée,
Ore haut, ore bas attrempant[3] ton chanter,
Possible comme moi essayes d'enchanter
Le gentil feu qu'allume en toi ta mieux aimée :

S'il y a quelque amour dans ton cœur allumée
Qui cause ta chanson, viens ici te jeter
Dans mon giron, afin que nous puissions flatter
La pareille douleur de notre âme enflammée.

Rossignol, si tu l'es, aussi suis-je amoureux.
« C'est un soulas bien grand entre deux malheureux
« De pouvoir en commun leurs douleurs s'entredire. »

Mais, oiseau, nos malheurs, je crois, ne sont égaux
Car tu dois recevoir la fin de tes travaux,
Moi je n'espère rien qu'à jamais un martyre.

1. Une couronne.
2. Coupeau : sommet.
3. Réglant.

III

Déjà l'ombre deux fois, et trois fois la lumière,
Ont couvert et montré au ciel notre séjour,
Las, trois jours et deux nuits déjà s'en vont derrière,

Depuis que je ne vois la Dame de ma vie.
« Amour, hé, les amants vieillissent en un jour,
« Quand à leurs tristes yeux leurs dames ont envie! »

O champs, vous jouissez maintenant de ma joie :
Moi avec sa maison je me plains douloureux
De l'heur que sa faveur nous ôte et vous octroie.

Orpheline maison, de ton heur dévêtue,
Tu es un pré sans fleur qui fanit langoureux,
Et je suis un anneau dont la pierre est perdue.

Hélas! je ne vois plus la beauté qui près d'elle
Fait qu'à mes yeux ravis rien ne semble être beau.
Tout confort meurt en moi, tout deuil se renouvelle!

Amour, que fait Francine ? a-t-elle souvenance
De son pauvre captif, qui en tourment nouveau
De soi-même est absent durant sa dure absence ?

Fais-la se souvenir de la grande tristesse
Que j'ai ne la voyant, remets devant ses yeux
Le mal de son amour, qui jamais ne me laisse.

Tu as assez aux champs de quoi faire apparaître
Combien me fait de mal son amour ennuyeux,
Qu'elle allégera bien s'elle veut le connaître.

S'elle voit la verdeur, que soudain elle pense
Avec mille regrets mes espoirs verdoyants,
Qui me font pourchasser l'ombre de récompense.

Si d'un vent elle entend quelque sifflante haleine,
Par le feuillage épais des chênes se ployants,
Qu'il lui semble écouter les soupirs de ma peine.

Si quelque beau fleuron dessus l'herbe elle amasse,
Qui à l'ombre nourri fleurisse vigoureux,
Qu'elle songe que peut la fraîcheur de sa grâce.

Et s'elle vient à voir quelque fleur fanissante
Sous les rayons brûlants du soleil chaleureux,
Qu'elle pense à ma vie en amour languissante.

S'elle voit des ruisseaux couler par la prairie,
Qu'elle pense les pleurs que je verse des yeux,
Ains les tristes ruisseaux, par qui s'enfuit ma vie.

Si sur la branche morte elle oit la tourterelle,
Sans compagne gémir son veuvage ennuyeux,
Qu'elle pense le deuil qu'absent je fais pour elle.

Mais, ou soit que les fleurs par les prés elle trie,
Les fleurs je pense voir à l'envi se dresser,
Qui sera de ses doigts la première cueillie;

Ou soit que la fraîcheur elle prenne au bocage,
Je vois les arbrisseaux çà et là s'abaisser,
Pour défendre du chaud son tendrelet visage;

Ou s'elle est au soleil, je vois le doux zéphire
Peu soigneux de sa Flore, et d'elle enamouré
Rafraîchir la chaleur d'un doux vent qu'il soupire;

Ou s'elle va chantant dans un bois solitaire
Les regrets que je fais pour elle alangouré,
Je vois pour les ouïr les oisillons se taire;

Épamés je les vois de sa chanson divine
Retenir leur ramage, ententifs à l'ouïr,
Par les arbres feuillus tenant leur tête encline;

Et non eux seulement, mais et la roche dure,
Et le chêne oreillé, qui a l'heur d'en ouïr,
Lorsqu'elle va chantant les ennuis que j'endure,

Mais oiseaux, roches, bois, qui plutôt vous épame,
Ou la compassion de mon cruel tourment,
Ou les divins accents de la voix de ma dame ?

Je crois c'est mon tourment. Vous n'en avez que faire,
Et vous en déplaisez : mais elle aucunement,
Qui me le fait souffrir, ne s'en daigne déplaire!

Et prend à jeu mon mal : tout ce qu'elle désire,
C'est me voir en tourment pour sa fière beauté,
Se plaisant de causer et chanter mon martyre.

Mais, mais cruelle au moins, si tu m'es tant contraire,
Si tu veux contre moi tenir ta cruauté,
Vois qu'en mourant d'amour il me plaît de te plaire.

DIZAIN

De l'aimable Cypris, ô lumière dorée!
Hesper, de la nuit noire ô la gloire sacrée!
Qui excelles d'autant sur les astres des cieux
Que moindre que la lune est ton feu radieux.
Je te salue, ami; conduis-moi par la brune
Droit où sont mes amours en ce lieu de la lune
Qui cache sa clarté. Je ne vas dérober,
Ni pour d'un pèlerin le voyage troubler :
Mais je suis amoureux! Vraiment c'est chose belle
Aider au doux désir d'un amoureux fidèle.

ÉPITAPHE

Ici gît d'un enfant la dépouille mortelle,
Au ciel, pour n'en bouger, vola son âme belle,
Qui, parmi les esprits bienheureux jouissant
D'un plaisir immortel loue Dieu tout-puissant :
Et s'ébattant là sus d'une certaine vie
Au vivre d'ici-bas ne porte pas envie,
Au vivre que vivons, douteux du lendemain,
Sous les iniques lois où naît le genre humain,
O belle âme tu es en ce temps de misère
Gaiement renvolée au sein de Dieu ton Père,
Laissant ton père ici. Là tu plains son malheur
Qui, de regret de toi, porte griève douleur,
Qu'il témoigne de pleurs arrosant l'écriture
Dont il a fait graver ta triste sépulture.
Repose, ô doux enfant, et ce qui t'est ôté
De tes ans, soit aux ans de ton père ajouté.

DU PRINTEMPS

La froidure paresseuse
De l'hiver a fait son temps;

Voici la saison joyeuse
Du délicieux printemps.

La terre est d'herbes ornée
L'herbe de fleurettes l'est;
La feuillure retournée[1],
Fait ombre dans la forêt.

De grand matin, la pucelle
Va devancer la chaleur,
Pour de la rose nouvelle
Cueillir l'odorante fleur.

Pour avoir meilleure grâce,
Soit qu'elle en pare son sein,
Soit que présent elle en fasse
A son ami de sa main;

Qui, de sa main l'ayant eue
Pour souvenance d'amour,
Ne la perdra point de vue,
La baisant cent fois le jour.

Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager.

Voyez l'onde claire et pure
Se crêper[2] dans les ruisseaux;
Dedans, voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.

La mer est calme et bonasse;
Le ciel est serein et clair,
La nef jusqu'aux Indes passe;
Un bon vent la fait voler.

Les ménagères avettes[3]
Font çà et là un doux fruit,
Voletant par les fleurettes
Pour cueillir ce qui leur duit[4].

1. Qui est revenue, qui est de retour.
2. Se rider.
3. Abeilles.
4. Ce qui leur convient.

En leur ruche elles amassent
Des meilleures fleurs la fleur,
C'est à fin qu'elles en fassent
Du miel la douce liqueur.

Tout résonne des voix nettes
De toutes races d'oiseaux,
Par les champs, des alouettes,
Des cygnes dessus les eaux.

Aux maisons, les arondelles[1],
Les rossignols, dans les bois,
En gaies chansons nouvelles
Exercent leurs belles voix.

Doncques, la douleur et l'aise
De l'amour je chanterai,
Comme sa flamme ou mauvaise,
Ou bonne, je sentirai.

Et si le chanter m'agrée
N'est-ce pas avec raison,
Puis qu'ainsi tout se recrée
Avec la gaie saison ?

LE CHUCAS

Au temps jadis les oiseaux demandèrent
D'avoir un roi : puis entr'eux accordèrent
Pour commander d'élire cet oiseau
Que Jupiter jugerait le plus beau,
Ains que venir au lieu de l'assemblée
Tous les oiseaux vont à l'eau non troublée
Des ruisselets se mirer et baigner,
Et leur pennage agencer et pigner.
Le noir chucas, qui n'a point d'espérance
Sans quelque dol d'avoir la préférence,
Va, cauteleux, loin à val des ruisseaux,
Sur qui flottaient les pennes des oiseaux,
Qui au-dessus s'éplumaient. Par malice
Va s'embellir d'un nouvel artifice.

1. Hirondelles.

En lieu secret, en un vallon ombreux,
Dans le courant qui n'était guère creux,
Sur un caillou s'assied, et au passage
Guette et retient le plus beau du pennage
De tous oiseaux, qui plus haut se lavaient
Près des surgeons[1] d'où les eaux dérivaient :
Prend le plus beau, plume à plume le trie,
Avec le bec ouvrier s'en approprie :
Le joint, l'ordonne et l'accoutre si bien
Que d'arrivée il semble du tout sien.

Ainsi vêtu de plumes empruntées
S'orgueillissant aux pennes rejetées
D'autres oiseaux, se trouve impudemment
Où s'attendait le sacré jugement.
Là, Jupiter avec la compagnie
Des autres Dieux, sa présence ne nie.
A si haut fait les animaux ailés
De toutes parts y étaient avolés.
Le chucas vient : et toute l'assemblée,
De grand merveille est ravie et troublée,
Voyant briller son pennage éclairant
De cent couleurs, et lui vont déférant
Dedans leur cœur de rencontre première
La royauté; Jupiter n'eut plus guère
Tenu sa voix, et l'allait déclarer
Roi des oiseaux, sans pouvoir réparer
Ce qu'il eût dit. Son arrêt ferme et stable,
A tout jamais demeure irrévocable.
Donc le chucas pour jamais s'en allait
Roi des oiseaux, Jupiter y branlait :
Sans la chevèche : elle qui ne se fie
En ses bons yeux, et ne se glorifie
En sa beauté, s'approche du chucas,
L'épluche bien : O le merveilleux cas!
Elle aperçoit la plume qui est sienne,
Crie et la prend : « Chacun de vous s'en vienne
A ce larron, chacun reconnaîtra
Ce qui est sien, le beau roi devêtra
De sa beauté ». La chevèche écoutée
A grand risée à ce peuple apprêtée.
Chacun y vient, sa plume reconnaît
Du bec la tire et le chucas dévêt.

1. « Surgeon d'eau : petit jet d'eau qui sort naturellement de terre ou d'une roche. » (Littré.)

Le fin larron dépouillé du panage
Qu'il a d'autrui, par la chevèche sage
De tout honneur demeura dénué,
Et son orgueil en mépris fut mué.

AMOUR DÉROBANT LE MIEL

Le larron Amour
Dérobait un jour
Le miel aux ruchettes,
Des blondes avettes,
Qui leurs piquants droits
En ses tendres doigts
Aigrement fichèrent.
Ses doigts s'en enflèrent;
A ses mains l'enfant
Grande douleur sent,
Dépit s'en courrouce :
La terre repousse
Et d'un léger saut
Il s'élance en haut
Et vole à sa mère,
L'orine[1] Cythère
Avec triste pleur
Montrer sa douleur
Et faire sa plainte :
« Vois, dit-il, l'atteinte
Qu'une mouche fait;
Vois combien méfait
Une bestelette
Qui si mingrelette
Fait un mal si grand. »
— De même il t'en prend
(Vénus lui vint dire
Se prenant à rire);
Bien qu'enfantelet
Tu sois mingrelet,
Tu ne vaux pas mieux :
Vois quelle blessure
Tu fais qu'on endure
En terre et aux cieux. »

1. Blonde.

A SOI-MÊME

Baïf, si tu veux savoir
Quel avoir
Pourrait bienheureux te rendre
En ce douteux vivre-ci,
Ois ceci,
Et tu le pourras apprendre :

O chétif, cet heur hélas,
Tu n'as pas!
Hé, ta fortune est trop dure!
Mais ce qu'on ne peut changer,
Est léger,
Si constamment on l'endure.

Un bien tout acquis trouver,
N'éprouver
Pour l'avoir aucune peine;
Un champ ne trompant ton vœu;
D'un bon feu,
Ta maison toujours sereine.

N'avoir que faire au Palais,
Ni aux plaids;
Loin de cour; l'esprit tranquille;
Les membres gaillards et forts,
En un corps
Bien sain, dispos et agile.

Caute simplesse entre gens
Se rangeant
Sous une amitié sortable;
Un vivre passable et coi
A requoi;
Sans déguisure la table.

Passer gaiement les nuits
Hors d'ennuis;
Toutefois n'être pas ivre,
Un lit qui ne te déçoit;
Mais qui soit
Chaste, de noises délivre.

Être content de ton bien,
Et plus rien
Ne désirer ni prétendre;
Sans souhait, sans crainte aussi
Hors souci
Ton heure dernière attendre.

AMOUR OISEAU

Un enfant oiseleur jadis en un bocage
Giboyant aux oiseaux, vit dessus le branchage
D'un houx Amour assis; et l'ayant aperçu
Il a dedans son cœur un grand plaisir conçu.
Car l'oiseau semblait grand; ses gluaux il apprête,
L'attend et le chevale, et guettant à sa quête
Tâche de l'assurer ainsi qu'il sautelait;
Enfin il s'ennuya de quoi si mal allait
Toute sa chasse vaine; et ses gluaux il rue,
Et va vers un vieillard étant à la charrue,
Qui lui avait appris le métier d'oiseleur,
Se plaint, et parle à lui : lui conte son malheur,
Lui montre Amour branché. Le vieillard lui va dire :
« Laisse, laisse, garçon, cesse de pourchasser
La garde que tu fais. Garde-toi de chasser
Après un tel oiseau : telle proie est mauvaise,
Tant que tu la lairras tu seras à ton aise,
Mais si à l'âge d'homme une fois tu atteins,
Cet oiseau qui te fuit et de qui tu te plains,
Comme trop sautelant, de ton motif s'apprête,
Venant à l'impromptu, se planter sur la tête ».

BAÏF

DÉPITÉ DE CE QUE DU BARTAS N'AVAIT VOULU SUIVRE EN SON LIVRE SES CORRECTIONS ET S'EN ÉTAIT MOQUÉ

Bartas, ose, vantard, en sa longue semaine,
Le chaos débrouiller, mais, étonnant les sots,
De ses vers haut-tonnants, bouffis d'enflure vaine,
Il a, plus que devant, rebrouillé le chaos.

PSAUME

MAGNUS DOMINUS ET LAUDABILIS

Le Seigneur est très grand : sa grande majesté
Est grandement louable en sa sainte cité
Et montagne sacrée;
C'est l'honneur et plaisir des terres que Sion,
Et la ville qui est devers septentrion,
Où le grand roi s'agrée.

Dieu s'est de ses maisons déclaré protecteur,
Quand les rois assemblés s'en vinrent tous d'un cœur
Contre la ville sainte;
Si tôt qu'ils l'eurent vue ils furent étonnés,
Ébahis, effrayés; et s'en sont retournés
Pleins de soudaine crainte.

Comme la peur qui vient au travailler d'enfant,
Une crainte soudaine en frayeur les surprend
Qui rompt leur entreprise;
Comme quand le vent d'est soufflant impétueux
De l'écumante mer sur le dos fluctueux[1]
Les naufs[2] de Tarse brise.

Tout ce qu'auparavant nous avions bien conçu
Pour nous être prédit, nous l'avons aperçu
Dans la cité divine,
Dans la cité du Dieu des batailles, du Dieu
Notre Dieu souverain, qui a muni ce lieu
Contre toute ruine.

Nous avons pourpensé[3] ta bonté, Dieu très bon,
Au milieu de ton temple. O Dieu, comme ton nom
S'épand par tout le monde,
Ainsi l'honneur et los par toi bien mérité
Remplit toute la terre, et c'est pour l'équité
Qui en ta main abonde.

1. Agité.
2. Nefs, navires.
3. Médité.

Le saint nom de Sion s'en est tout éjoui.
Les filles de Juda de grand aise ont joui
Que ta droiture apporte.
Environnez Sion, allez tout alentour;
Considérez la ville et comptez chaque jour :
Voyez comme elle est forte!

Prenez garde à ses murs, à ses châteaux aussi,
Afin que vous puissiez avertir de ceci
Votre race future
Ce Dieu, c'est notre Dieu, qui nous préservera,
Qui, tant que nous vivrons, partout nous guidera
Dessous sa garde sûre.

GUILLAUME AUBERT

1534- ?

Guillaume Aubert naquit en 1534, à Poitiers. Il mourut vers la fin du siècle. Il était avocat au Parlement. La poésie ne dut être pour lui qu'un passe-temps. Il a fait peu de vers. Il publiait séparément les poèmes qu'il écrivait. Nous donnons quelques fragments de son *Élégie sur le trépas du poète Joachim du Bellay*, qu'il admirait beaucoup et dont il édita les œuvres françaises en 1569.

ÉLÉGIE SUR LE TRÉPAS DE JOACHIM DU BELLAY

FRAGMENTS

Le docte du Bellay, dont la Muse féconde
S'est tant fait renommer et louer par le monde,
La perle de ce temps, de sa race l'honneur,
Du pays angevin le plus rare bonheur,
En la moitié du cours que la nature ordonne
Hélas ! nous est ravi par la Parque félone.
Ainsi sont pris sans plume au nid les oisillons;
Et les épis tout verts tranchés de leurs sillons;
Ainsi devant[1] l'Automne un violent orage
Des tendres arbrisseaux abat l'aigre fruitage.
O destin inhumain, ô Parque trop cruelle,
Qui t'a fait accourcir sa vie naturelle ?
Ses vertus, ses bontés, son débonnaire amour
Méritaient à bon droit qu'en ce mortel séjour
D'âge en âge il vécût autant de longues vies
Qu'en vivront après lui ses douces poésies.

1. Avant.

Tu les admireras, juste postérité,
Et lui rendras le los qu'il a tant mérité...

Comme as-tu donc osé, meurtrière des humains,
Élancer dessus lui tes venimeuses mains ?
Je puis assez penser, ô dure destinée!
Que tu n'as eu respect à sang ni à lignée :
Car souvent l'on te voit attacher aux grands rois,
Aussitôt qu'aux bergers vivant parmi les bois.
Tu n'as point eu d'égard pour adoucir ton ire,
Aux gracieux accords de sa céleste lyre,
Et qu'il n'avait encor atteint que la moitié
De ses ans naturels : car tu ne prends pitié
Du docte jouvenceau que Phébus favorise,
Plus que de l'ignorant qui a la tête grise :
En la fleur de leurs ans ainsi tu pris Catulle
Et le guerrier Virgile et l'amoureux Tibulle.
Mais si tu ne voulais pour cela retarder
Ta fureur, pour le moins tu devrais regarder
Ravissant du Bellay quel deuil, quelle tristesse,
Tu ferais à maint prince et à mainte princesse :
Car l'une et l'autre reine honorait les douceurs
Que lui donnaient à gré les Muses, les neuf sœurs :
Et la docte duchesse ore laissant la France
Pour prendre en son Piémont nouvelle demeurance,
Et ce grand cardinal sur lequel notre roi
Appuie sa couronne et l'Église sa loi;
Tous ensemble ils faisaient l'excellence et la grâce
Que tu avais, Bellay, apprise dans Parnasse...

Regarde maintenant, cruelle destinée,
Quelle étrenne tu as à nos princes donnée,
Et à ces bons esprits qui, de le lamenter,
Ne pourront, mais en vain, hélas! se contenter.
Certes, cruelle mort, des hommes l'ennemie,
Je crois que tu lui as ainsi rogné la vie,
Parce que lui vivant il venait secourir
Ceux que tes cruels dards avaient jà fait mourir;
Ceux que tu engouffrais sous une tombe obscure,
Il les ressuscitait hors de la sépulture;
Il faisait échapper de leurs tombeaux froissés
Malgré toi, fière mort, ses amis trépassés,
Et, gagnant dessus toi une noble victoire,
Ils vivaient par ses vers une éternelle gloire!...

Après avoir longtemps plaint sa mésaventure
Gravons cet écriteau dessus sa sépulture :

LE DÉFUNT PARLE :

Le nom de DU BELLAY montre assez mon lignage,
Mon esprit est assez découvert par mes vers,
Mes amis de ma vie ont fait bon témoignage,
Mon renom immortel vole par l'univers :
Je n'ai donc plus, passant, à te dire autre chose,
Sinon qu'en ce tombeau ma seule ombre repose.

JEAN PASSERAT

1534-1602

Jean Passerat naquit le 13 octobre 1534, à Troyes, de Pantaléon Passerat, homme lettré, et de Nicole Thénot. C'est le chanoine Thénot, son oncle maternel, qui dirigea l'éducation de Jean Passerat à qui il fit suivre les cours du collège. Mais le jeune élève se sauva un beau jour; il s'en fut jusqu'à Bourges où il se fit ouvrier forgeron. Revenu, après cette escapade, auprès de son oncle, qui lui pardonna, il reprit ses études, qu'il continua de la manière la plus brillante : d'abord à Troyes, puis à Paris, et de nouveau à Troyes où il eut pour dernier maître le latiniste Jean Lescot. Jean Lescot, ayant été nommé professeur au collège du Plessis à Paris, y fit nommer Passerat qui fut chargé d'y enseigner les humanités, et qui eut l'honneur d'avoir pour auditeurs Baïf et Ronsard. Passerat abandonna plus tard l'enseignement pour redevenir élève et alla à Bourges étudier le droit. Il devint par la suite professeur au Collège de France où il succéda à l'illustre Ramus. L'érudit Passerat, savant en grec, en latin et en jurisprudence, n'était point un pédant; cet honnête homme était aussi un homme d'esprit, et un bon bourgeois; il aimait les joyeux propos. Il a écrit des vers spirituels et enjoués, qui étaient une récréation à ses graves travaux. Comme le dit Sainte-Beuve « il fut le premier poète, depuis la réforme de 1550 qui revint à la gaieté naturelle et à la bonne plaisanterie du vieux temps ». Ses élégies manquent un peu d'émotion, mais il a composé des odes délicieuses, celle par exemple du *Premier jour de mai* que l'on a souvent citée et que nous citons à notre tour, et la *Villanelle* célèbre

J'ai perdu ma tourterelle

que nous citons aussi; il a tourné des épigrammes, d'une malice savoureuse et sans amertume, qui étaient célèbres dans son temps et qui, d'ailleurs, sont excellentes; beaucoup de celles que l'on trouve dans la *Satire Ménippée* où nous avons pris la jolie pièce sur *La Journée de Senlis* sont de lui. Il ne dit pas seulement, avec une raison spirituelle, leur fait aux Ligueurs, mais il rima à l'adresse des reîtres allemands, soldats mercenaires qui pillaient le pays, la vive et amusante *Sauvegarde pour la maison de Bagnolet*, qui, avec quelques *sonnets*, des *vers lyriques*, deux *prières* et deux *épitaphes*, complètent les extraits que nous donnons de l'œuvre de ce poète.

Il perdit un œil en jouant à la paume; plus tard il devint aveugle; une attaque de goutte paralysa la moitié de son corps; il vécut cinq années dans cet état, supportant courageusement ses souffrances, et presque sans ressources. Il mourut le 14 septembre 1602.

Il n'avait publié qu'une partie de ses œuvres poétiques françaises. Après sa mort, son neveu, Jean de Rougevalet, en donna une édition complète.

SAUVEGARDE POUR LA MAISON DE BAGNOLET CONTRE LES REÎTRES

Empistolés[1] au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchez point d'ici :
C'est le séjour des filles de Mémoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire,
De par Bacchus, dont suivez les guidons,
Qu'alliez ailleurs combattre les pardons.
Volez ailleurs, messieurs les hérétiques :
Ici n'y a ni chapes ni reliques.
Les oiseaux peints vous disent en leurs chants :
Retirez-vous, ne touchez à ces champs;
A Mars n'est point cette terre sacrée,
Ains[2] à Phœbus, qui souvent se recrée.
N'y gâtez rien, et ne vous y jouez :
Tous vos chevaux deviendraient encloués;
Vos chariots, sans aisseuils[3] et sans roues,
Demeureraient versés parmi les boues.
Encore un coup, sans espoir de retour,
Vous trouveriez le roi à Montcontour :
Ou maudiriez votre folle entreprise,
Rassiégeant Metz gardé du duc de Guise;
Et en fuyant, battus et désarmés,
Boiriez de l'eau, que si peu vous aimez.
Gardez-vous donc d'entrer en cette terre;
Ainsi jamais ne vous faille la guerre :
Ainsi jamais ne laissiez en repos
Le porc salé, les verres et les pots
Ainsi toujours pissiez-vous sous la table :
Ainsi toujours couchiez-vous à l'étable,
Vainqueurs de soif et vaincus de sommeil.
Ensevelis en vin blanc et vermeil,

1. Armés de pistolets.
2. Mais.
3. Essieux.

Sales et nus, vautrés dedans quelque auge,
Comme un sanglier qui se souille en sa bauge!
Bref, tous souhaits vous puissent advenir,
Fors seulement dans France revenir,
Qui n'a besoin, ô étourneaux étranges,
De votre main à faire ses vendanges!

ODE DU PREMIER JOUR DE MAI

Laissons le lit et le sommeil
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or que le ciel est le plus gai
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te pourmener
Dans ce bocage,
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui.
Pour nous réjouir comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique, tu diras :
J'étais peu sage
Qui n'usoi point de la beauté
Que si tôt le temps a ôté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;

Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

SONNETS

I

A LA LUNE

O bel œil de la nuit, ô la fille argentée
Et la sœur du soleil et la mère des mois,
O princesse des monts, des fleuves et des bois,
Dont la triple puissance en tous lieux est vantée.

Puisque tu es, déesse, au plus bas ciel montée,
D'où les piteux regrets des amants tu reçois,
Dis, lune au front cornu, as-tu vu quelquefois
Une âme qui d'amour fût si fort tourmentée ?

Si doncques ma douleur vient ton corps émouvoir,
Tu me peux secourir; ayant en ton pouvoir
Des songes emplumés la bande charmeresse.

Choisis l'un d'entre tous qui les maux d'un amant
Sache mieux contrefaire, et l'envoie en dormant
Représenter ma peine à ma fière maîtresse.

II

Rossignol, roi des bois, vous, tourtre[1] solitaire,
Linottes et tarins, et vous, chardonnerets :
Gentils musiciens des champs et des forêts,
Qui vous plaignez du mal dont je ne puis me taire,

Donnez commun secours à un commun affaire :
Plus heureux j'en serai, plus heureux vous serez;

1. Tourterelle.

Ainsi les trébuchets, les gluaux et les rêts
Des traîtres oiseleurs ne vous puissent mal faire!

Je vous pri', mes mignons, et vous conjure tous,
Si vous reconnaissez un oiseau entre vous
Que l'on appelle amour (c'est lui qui nous affole!) :

Des ongles et du bec, dont vous êtes armés,
Bourrez-le moi si bien et si bien le plumez,
Que jamais le cruel en nos cœurs ne revole.

III

SUR UN MAI

Ce mai que j'ai planté, belle pour qui j'endure
Et qui trop m'avez fait endurer sans raison,
Quelque chose a de vous : je fais comparaison
De votre beauté jeune à sa belle verdure.

Le chêne est un dur arbre, et vous êtes bien dure :
Vous n'êtes moins que bois sourde à mon oraison :
Le mai sert de parer l'amoureuse saison :
Ainsi fait le jeune âge, âge qui si peu dure,

Sîtot que, de ce mai, l'honneur sera séché
Pour le jeter au feu il sera détranché :
Vous pouvez de ceci votre aventure apprendre,

Si, jeune, vous n'aimez, amour, pour vous punir,
Lorsque vous sentirez la vieillesse venir,
De regret et de deuil vous doit tourner en cendre.

VILLANELLE

J'ai perdu ma tourterelle :
Est-ce point celle que j'oi ?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas! aussi fais-je moi :
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi,
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle;
Toujours plaindre je me doi :
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi;
Je veux aller après elle.

Mort, que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi.
J'ai perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

VERS LYRIQUES

C'est une peine trop féconde
De vivre en ce terrestre monde,
Quand on n'attend plus de confort :
Afin que cette peine cesse
Et que je suive ma princesse,
Je prends le chemin de la mort.

Ce grand chemin de la nature,
Battu de toute créature
Est des plus aisés à tenir :
Assez j'en reconnais la trace :
Mais quelque chose que je fasse
Si n'y saurais-je parvenir.

Je vais, je viens, tourne et retourne,
Du droit chemin on me détourne.
Afin d'allonger ma douleur.
Je connais bien qui m'en retire;
Celui qui cause le martyre
Est aussi cause du malheur.

En ce voyage, amour me guide,
Comme un jeune cheval sans bride,
Par les ténèbres de la nuit,

Où il ne tient sentier ni voie;
S'ébahit-on si je fourvoie
Quand un aveugle me conduit ?

PRIÈRES

I

Je souffre des douleurs qui passent toute rage,
Mais Dieu de les souffrir me prête le courage;
Il tempère l'ardeur et l'inflammation
Quand je pense à sa mort et à sa passion.
Lui, fils de l'Éternel et de la Vierge mère
Mourut pour nous en croix de douleur très amère,
Et montra le chemin à ses saints bienheureux
De parvenir au ciel par tourments douloureux;
Souvienne-toi, Seigneur, de la faiblesse humaine,
Modérant, s'il te plaît, la rigueur de ma peine.
Je suis sans ton secours de douleur surmonté.
Advienne toutefois ta sainte volonté.

II

Dieu qui as de ton sang lavé tous nos péchés,
Qui les as en mourant à ta croix attachés,
Rends mon âme, ô Seigneur, nette de toute ordure,
Lui faisant avoir part au bien qui toujours dure.

Je quitte la vie humaine,
Bon espoir au ciel m'emmène.
Je ne pense plus à rien
De mortel et terrien.
Mon âme, comme divine,
Veut revoir son origine.

A Dieu, amis, et ma douce patrie,
Assez content je sors de cette vie,
Puisqu'en partant ce confort je reçois,
Que j'ai vécu, et suis mort bon François.

ÉPITAPHE

Qu'on ne taille le marbre avecque le ciseau,
Pour à cette beauté faire un digne tombeau :
Celle qu'un vrai amant a si longtemps pleurée,
Sans avoir autre tombe est assez honorée.

ÉPITAPHE DE LUI-MÊME

Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'Ange l'éveille :
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

LA JOURNÉE DE SENLIS

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne;
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale[1],
Pour avoir fort bien couru,
Quoiqu'il ait perdu sa malle,
N'a pas la mort encouru.

Ceux qui étaient à sa suite
Ne s'y endormirent point,
Sauvant par heureuse fuite
Le moule de leur pourpoint.

Quand ouverte est la barrière,
De peur de blâme encourir,

1. Claude de Lorraine duc d'Aumale. Après la perte de la bataille de Senlis, en mai 1589, se sauva à Saint-Denis.

Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadème,
Les coureurs sont gens de bien,
Trémont et Balagny[1] même
Et Congy le savent bièn.

Bien courir n'est pas un vice :
On court pour gagner le prix;
C'est un honnête exercice :
Bon coureur n'est jamais pris.

Qui bien court est homme habile,
Et a Dieu pour son confort;
Mais Chamois et Menneville
Ne coururent assez fort[2].

Souvent celui qui demeure
Est cause de son méchef :
Celui qui fuit de bonne heure
Peut combattre derechef.

Il vaut mieux des pieds combattre,
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre,
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie
Il n'est que de bien courir.

1. Nom de Ligueurs qui prirent la fuite.
2. Furent tués tous deux à Senlis.

NICOLAS ELLAIN

1534-1621

Nicolas Ellain naquit à Paris, en 1534. Il fut avocat au Parlement, ensuite médecin; il fut poète aussi et écrivit des vers latins et des vers français. Ses poésies françaises sont surtout des sonnets dont il a composé deux livres. Ces sonnets d'ailleurs ne sont pas excellents, mais des poètes de son temps, plus notoires que lui, en écrivirent qui ne sont pas meilleurs. Il paraît avoir été peu fortuné; mais, plus qu'à la richesse, semble-t-il, il aspirait à la gloire. Il eut pourtant le sentiment qu'elle ne serait pas donnée à sa muse, et que ses vers, malgré son désir, ne vengeraient pas son nom de la mort et ne l'engraveraient pas

Tout au plus creux du Temple de Mémoire.

Ses œuvres publiées en 1562 ont eu cependant l'honneur et la bonne fortune d'être rééditées en 1861. Nous y avons pris trois sonnets. Ce poète mourut en 1621.

SONNETS

I

Là, les matins, nous aurons le murmure
Du doux zéphir qui durant le séjour
Nous vengera de la chaleur du jour,
Qui nous serait à supporter trop dure.

Puis nous irons, Grévin, par aventure
A Gentilly, pour dîner alentour
De la fontaine; et étant de retour
Nous souperons dessous quelque verdure;

Par-dessus tout, nous aurons du vin frais
Pour endormir et alléger le faix
Du grief ennui que si fort nous martyre.

Tu pourras là, si tu veux, aisément
Arboriser[1], et là commodément
Ronsard pourra charpenter son navire.

1. Herboriser.

II

Vivre en ce monde-ci, mon frère, si tu veux,
Si tu veux vivre bien, sais-tu qu'il te faut faire ?
Sois courtois à chacun, à chacun débonnaire,
A plus petit que toi ne sois injurieux.

Sois ami de chacun, à personne odieux,
Imite la vertu de défunt notre père,
La grâce et la bonté de notre bonne mère.
Et garde bien la loi que gardaient nos aïeux.

Charles, regarde donc, et d'autant que tu m'aimes,
Et que tu m'es plus cher que ma personne même,
Regarde, je te pri' de suivre la vertu.

Mon frère, suis aussi la science honorable,
Pour ce que le jeune homme apparaît vénérable
Aux peuples, quand il est de savoir revêtu.

III

Muses, qui égayez de vos chansons les dieux,
Avecques Apollon, Muses Aoniennes,
Remontez maintenant vos danses anciennes
Sur votre mont natal, ou autres plus saints lieux,

Lieux que vous bienheuriez d'un chant plus mélodieux
En vous rafraîchissant des eaux Pégasiennes,
Ou celles-là d'Eurotte[1] ou les Castaliennes,
Écoutez-moi un peu, ô Muses au beaux yeux :

Si mon astre ascendant où les Parques fatales
A vous m'ont destiné, et si pour agréables
Vous recevez mes vers d'un éternel renom.

Faites après ma mort pour tout jamais revivre
Malgré le temps rongeur, et l'envie, — mon livre,
Mon comte, mon prélat, ma Pandore, et mon nom.

1. De l'Eurotas.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

1535 ?-1606

Jean Vauquelin, sieur de La Fresnaye, naquit vers 1535 au château de La Fresnaye-au-Sauvage près de Falaise. Il était d'une famille peu riche mais de vieille noblesse. Il fit ses études classiques, puis il étudia le droit à Poitiers, où il trouva tout un cénacle de jeunes poètes. Il y composa des vers et il y publia, en 1555, son premier recueil poétique qui avait pour titre : *Les Deux Premiers Livres des foresteries*... Il y célèbre sous le nom de Myrtine une amoureuse dont on ne saurait dire si elle était réelle ou si c'était une fiction. En tout cas son recueil fut très admiré. Mais le temps qu'il avait donné aux muses il l'avait dérobé à ses études de droit; il dut les reprendre et il les termina à Bourges. Revenu en Normandie, il épousa le 5 juillet 1560 Mlle Anne de Bourgueville, qu'il aimait depuis son enfance, qu'il aima jusqu'à la fin de ses jours et qu'il a chantée dans ses vers sous le nom de Philis. Son beau-père Charles de Bourgueville résigna en sa faveur la charge de lieutenant-général du roi au bailliage de Caen; par la suite il remplit celle de président au présidial de la même ville. Il eut une existence unie et heureuse. Vers la fin de ses jours, il donna une édition de ses œuvres complètes. Elle parut en 1605. Le poète mourut l'année suivante. Il avait de nombreux enfants dont l'un était le poète Vauquelin des Yveteaux. Les œuvres de Vauquelin de La Fresnaye comprennent : un *Art poétique*, dont nous donnons un court passage tiré du livre premier, cinq livres de *Satires françaises*, des *Idyllies pastorales*, qui sont la partie la plus gracieuse, la plus fraîche et la plus poétique de son œuvre, des *épigrammes*, et des *sonnets*, dont les derniers sont intitulés *Prières chrétiennes*. Dans un temps où les *pastorales* étaient à la mode et avant que les ondes du Lignon ne débordassent sur notre littérature poétique, ce poète, qui avait grandi dans une solitude champêtre et qui aima toujours les champs, a écrit, en y mêlant, il est vrai, ses souvenirs, des bucoliques antiques, de petits poèmes qui, bien qu'on y trouve parfois quelque fadeur, demeurent parmi les plus délicats que, dans ce genre, le XVIe siècle nous ait laissés. On en trouvera plusieurs dans les pièces qui suivent et dont certaines sont d'un art vraiment achevé.

LA POÉSIE[1]

De même en tous les arts formés sur la nature,
Sans art il ne faut point marcher à l'aventure;
Autrement Apollon ne guidant point nos pas,
Monter au double mont ne nous souffrirait pas;
Les chemins sont tracés; qui veut par autre voie
Regagner les devants, bien souvent se fourvoie :
Car nos savants majeurs nous ont déjà tracé
Un sentier qui de nous ne doit être laissé.

Pour ce, ensuivant les pas du fils de Nicomache,
Du harpeur de Calabre, et tout ce que remâche
Vide, et Minture après, j'ai cet œuvre apprêté,
Sire, l'accommodant au langage usité
De votre France, afin que la française Muse
Sans Art à l'avenir ne demeure confuse.

Mais qui selon cet Art du tout se formera
Hardiment peut oser tout ce qui lui plaira
Écrivant en français; ainsi votre langage
Par ces vers ne reçoit un léger avantage
Vu qu'il se trouve plus de comments mille fois
Au latin, que de vers en l'art du Calabrois :
Et puis ce n'est pas peu de joindre à vos domaines,
Sans dépense ou hasard, les dépouilles romaines.

Mais tout par art se fait, tout par art se construit,
Par art guide les naux[2] le nautonnier instruit,
Et sur tous le Poète en son doux exercice
Mêle avec la nature un plaisant artifice;
Témoin en est cet art qui par les vers conté,
A tous les autres arts aisément surmonté.

Comme on voit que les voix fortement entonnées
Dans le cuivre étréci des trompettes sonnées,
Jettent un son plus clair, plus haut, plus souverain,
Pour être l'air contraint dans les canaux d'airain;
Ainsi les beaux desseins plus clairs on fait entendre,
De les soumettre aux lois qu'en prose les étendre.

1. Fragment du livre premier de l'*Art poétique français.*
2. Les nefs.

Premier cette raison, fit asservir les voix,
Sous l'air de la syllabe à compter par ses doigts.

L'invention des vers être des cieux venue,
Est une opinion des plus savants tenue,
Et le fils de Latone ils y font présider
Et les vierges qu'on fait en Pinde résider,
Pour montrer que la source en est toute céleste
Ce qu'un ravissement à plusieurs manifeste;
Car étant idiots de fureur sainte épris,
Ils sentent tellement élever leurs esprits,
Et de Phœbus si fort échauffer leurs poitrines
Que, comme s'ils avaient appris toutes doctrines,
Ils chantent mille vers qu'on pourrait égaler
A ceux qui font la Muse en Homère parler :
Puis quand cet aiguillon plus ne les époinçonne,
Ils remâchent leurs vers, leur Muse plus ne sonne :
Et demeurant muets ils sont émerveillés.
Quel ange avait ainsi tous leurs sens réveillés,
Quel Bacchus leur avait l'âme tant élevée,
Et du nectar des dieux tellement abreuvée,
Que sans corps ils étaient en tel ravissement
Tirés jusques au ciel, ou le saint soufflement
De la bouche de Dieu leur halenait en l'âme
Une fureur divine, un rayon, une flamme,
Qui sans art, sans savoir, les faisait tant oser,
Qu'en tous arts ils voulaient et savaient composer;
Cela fit que l'on vit maints doctes reconnaître,
Les orateurs se faire, et les poètes naître.
Et truchements des dieux beaucoup les appelaient,
Croyant que par leur bouche aux humains ils parlaient.

A R. GRIMONT

Encore un coup, Nymphes Mycéniennes,
Encore un coup, nymphes Siciliennes,
Belle Aréthuse et toi Doris aussi,
Ayez de moi souci :

A mon Grimont quelques vers vous faut dire
Qu'un jour aux bois gravés il puisse lire :
Nymphes ainsi toujours puissiez avoir
En nos forêts pouvoir.

Grimont, ois donc après les Doriennes,
Chanter ici les Nymphes Ornéennes,
Qui quelquefois chanteront saintement,
Comme ore humainement,

Nos bois, la nuit, la lune fait reluire
Et puis son frère au lieu d'elle vient luire,
Il boit en mer, puis il fait son sommeil,
Puis revient au réveil.

Mais toujours l'aube avant ouvre la porte
Au tout-voyant, premier que[1] du lit sorte,
Tandis[2] se lève harnachant ses chevaux
Infinis en travaux.

Il voit d'en haut au bois les rondes places
Où carrolaient[3], avec Cypris, les Grâces
Aimant nos bois : aussi aime ces lieux
La Cypride au noirs yeux :

Les aime aussi la vierge tête-née
Et devant tous la bande Apollinée,
Phébus les voit aux forêts habiter
Pour ses rais éviter.

Il voit encor les lascives chevrettes
Tondre menu parmi les herbelettes
Le chèvre-feuil : et si voit les pasteurs
Faire mille labeurs.

L'un tâche à part au son de sa lourette
Agaillardir sa camuse troupette,
Et réjouir les aime-bois Sylvans
Et les Aganipans.

Un autre assis façonne une faiscelle[4]
De petit jonc : l'autre le gros jonc pelle,
Et puis le plie, et façonne un chapeau
Qu'il porte au renouveau.

Et Thyrse encore avecque son Æpole
Plaignent Daphnis, couchés sur l'herbe molle;

1. Avant que.
2. Pendant ce temps.
3. Dansaient, formaient des rondes.
4. Un faisceau.

Mopse à l'envi, son Menalque avec lui,
Plaignent le même ennui.

L'un aux rochers, aux forêts, aux rivages
S'amie appelle; et les rochers sauvages
Et les forêts et rivages ainsi
Disent s'amie aussi.

Autant de fois que s'amie il appelle,
Autant de fois les forêts parlent d'elle;
Qui, prêtant aide, il semble que les bois
Le plaignent chaque fois.

L'un contre un arbre aux ombres verdoyantes
D'osier mouillé, de branchettes pliantes
Comme une voûte un grand voilier fera
Où ses oiseaux mettra;

Ses seuls oiseaux qu'il aura pris l'année
Et dont il veut s'amie être étrennée,
Qui aux oiseaux sa voix accordera
Quand ce voilier aura.

Un bouc ici broute une branchelette,
Pour la brouter se hausse une chevrette :
L'autre s'en va rongeotant les rameaux
Des petits érableaux :

L'autre buvant sur le bord d'un rivage
Se réjouit d'y voir peint son image,
Et quelque bouc épeure[1] le vacher
Du coupeau[2] d'un rocher;

Au pied duquel de sa voix éclatante,
L'ennui qu'il a grossement il enchante,
Mais se tournant il a peur d'avoir vu
Là-haut un bouc cornu.

Mille autres cas après les Doriennes
Chantent ici les Nymphes Ornéennes
Qui chanteront avec toi saintement,
Mon Buquet autrement;

1. Apeure, effraie.
2. Sommet.

Mon cher Buquet, dont la doctrine sainte
Comme en tableaux aux forêts je vois peinte,
Forêts vraiment qui chanteront encor
Le divin siècle d'or.

SONNET [1]

Frêne hautain, forestier et champêtre,
L'arbre premier de tant d'arbres divers,
L'arbre immortel au renom de mes vers,
L'arbre aux serpents toujours odieux maître;

Le coudre rompt, mais tu te fais connaître
Propre à la guerre et jamais de travers
De toi tortu les monts ne sont couverts,
Ains haut et droit toujours as voulu naître;

Je fais mes dards, pour tous mes arcs, de toi,
Les forestiers en font de même moi,
Et Panarèthe en fait les siens encore :

Phébus aussi en patronne ses traits,
Sa chaste sœur son carquois en décore,
Ainsi au bois as tous noms satisfaits.

IDYLLIES

I

Amour, tais-toi, mais prends ton arc;
Car ma biche belle et sauvage,
Soir et matin, sortant du parc,
Passe toujours par ce passage.

Voici sa piste, ô la voilà!
Droit à son cœur dresse ta vire[2],
Et ne faux[3] point ce beau coup-là,
Afin qu'elle n'en puisse rire.

1. Tiré de la foresterie IX du livre II : *Le Bosquet de Philereine.* Elle est mêlée de prose et de vers; ce sonnet est gravé par l'un des personnages dans l'écorce d'un frêne.
2. Vire : trait d'arbalète.
3. Ne manque.

Hélas! qu'aveugle tu es bien!
Cruel tu m'as frappé pour elle.
Libre, elle fuit, elle n'a rien;
Mais, las! ma blessure est mortelle.

II

Les doctes Sœurs et les trois Grâces
Ne craignent point amour vainqueur :
Ains le suivant en toutes places
L'aiment et cherchent de bon cœur.

Que si d'un esprit non aimable,
Quelqu'un les veut accompagner,
Elles fuyant ce mal traitable,
Ne le veulent point enseigner.

Mais si quelqu'un d'une âme aimable,
Veut d'amour doucement chanter,
A lui cette bande agréable
Courtoise, vient se présenter.

Or, que ceci soit chose vraie,
Je m'en suis témoin quelquefois :
Car alors que chanter j'effraie
Ou soit les princes ou les rois,

Ma langue cesse, et je ne chante
Comme je faisais par devant :
Mais sitôt que l'amour je vante,
Que Philis je mets en avant,

Si doucement mon luth je touche,
Que tous ravis en sont les cieux :
Et lors sans peine de la bouche
Me coulent les vers gracieux.

III

Entre les fleurs, entre les lis,
Doucement dormait ma Philis,
Et tout autour de son visage
Les petits amours, comme enfants,
Jouaient, folâtraient, triomphants,
Voyant des cieux la belle image.

J'admirai toutes ses beautés,
Égales à mes loyautés,
Quand l'esprit me dit en l'oreille :
Fou, que fais-tu ? le temps perdu
Souvent est chèrement vendu;
S'on le recouvre, c'est merveille.

Alors je m'abaissai tout bas,
Sans bruit je marchai pas à pas,
Et baisai ses lèvres pourprines :
Savourant un tel bien, je dis
Que tel est dans le paradis
Le plaisir des âmes divines.

IV

Déjà, venant hérissonné,
L'hiver, de froid environné,
S'en va la plaisante verdure
De l'été, qui si peu nous dure;
Déjà les arbres tous honteux
Il dépouille de leurs cheveux,
Et dans la forêt effeuillée
Court mainte feuille éparpillée;
Et déjà zéphyre mollet,
Le mignard et doux ventelet,
Craignant la fureur de Borée,
S'en est allé : Vénus dorée
Et de nos chants la volupté
Ont avecque lui tout quitté :
Et le suivent en autres places,
Phœbus, les Muses et les Grâces,
Et les oisillons sautelants
Avecque lui s'en vont volants.
Nous aussi donc troussons bagage.
Quittons la douceur du bocage,
Attendant que le printemps doux
Ici les ramènera tous,
Avec le gracieux zéphyre,
Qui de Boré, ne craindra l'ire.
Allons, Philis, mignonne, allons,
Quittons désormais ces vallons,
Allons aux villes mieux garnies
Passer l'hiver aux compagnies.
Cependant adieu je vous dis,

Jardin, l'un de mes paradis,
Adieu, fontaine, adieu, rivages,
Adieu, de nos bois les ombrages;
Adieu, Fresnaie, ore[1] qui m'es
Plus chère que ne fut jamais
A roi sa maison sourcilleuse[2],
D'architecture merveilleuse.
Je m'en vais, mais je laisse en toi,
Mon cœur, meilleure part de moi.

V

O vent plaisant qui, d'haleine odorante,
Embaumes l'air du baume de ces fleurs;
O pré joyeux où versèrent leurs pleurs
Le bon Damète et la belle Amarante!

O bois ombreux, ô rivière courante,
Qui vis en bien échanger leurs malheurs,
Qui vis en joie échanger leurs douleurs,
Et l'une et l'autre une âme respirante!

L'âge or' leur fait quitter l'humain plaisir;
Mais bien qu'ils soient touchés d'un saint désir,
De rejeter tout ennui en arrière,

Toujours pourtant un remords gracieux,
Leur fait aimer en voyant ces beaux lieux,
Ce vent, ce pré, ce bois, cette rivière.

VI

O Galathée! ainsi toujours la Grâce,
Te fasse avoir jeunesse et belle face!
Avec ta mère, après souper, chez nous,
Viens-t'en passer cette longue serée :
Près d'un beau feu, de nos gens séparée,
Ma mère et moi veillerons comme vous.

Plus que le jour la nuit nous sera belle,
Et nos bergers, à la claire chandelle,
Des contes vieux, en taillant, conteront.
Lise tandis nous cuira des châtaignes;

1. Maintenant.
2. Orgueilleuse.

Et, si l'ébat des jeux tu ne dédaignes,
De nous dormir les jeux nous garderont.

VII

L'hiver ridé n'a point gâtée
La fleur d'été de Leucothée;
Ses rides n'ont si fort ôté
Les premiers traits de sa beauté,
Qu'entre les rides de sa face,
Amour caché ne nous menace.
De ses rides les petits plis
De feux cachés sont tous remplis :
Ainsi nous montre son visage
Le beau soleil dans un nuage;
Ainsi Daphnis cache aux rameaux
La glu pour prendre les oiseaux.

VIII

Cette musette et cet humble bourdon,
Anche et soufloir, liés d'un beau cordon,
Où j'ai chanté déjà par mainte année
Mainte chanson par les airs bourdonnée,
Comme un berger, qui, sans soin, à plaisir,
Se reposait en doux et vain loisir,
Suivant les pas et les traces antiques
Des vieux pasteurs chantant leurs bucoliques :
Muses, à vous tant seulement j'apprends
Ce beau présent, qu'à ce laurier je pends :
Premièrement cette musette basse,
Et ce bourdon, je l'eus de votre grâce,
Quand jeune encor l'esprit brûlant j'avois
D'ouïr les chants de vos plaisantes voix :
Ore un désir que la gloire environne,
A prendre un faix plus pesant m'éperonne :
Faix que tant plus en haut je lèverai,
D'un poids trop fort, Muses, je trouverai,
Si désormais vous ne m'êtes aidantes
A supporter des charges si pesantes.

ÉPIGRAMMES

I

DE MAD.

Madelon fuit, mais en fuyant
Elle désire qu'on l'atteigne.
Elle nie, mais en niant
Elle ne veut pas qu'on se feigne.
Elle débat, mais débattant
Elle veut qu'on vainque pourtant.

II

CONTRE UN BUVEUR

On dit à Jean que, par trop boire,
Il perdrait à la fin les yeux :
Buvant il dit, j'aurai mémoire
D'avoir vu la beauté des cieux :
Adieu mes yeux : assez j'ai vu :
Mais encor assez je n'ai bu.

III

DE LA VARIÉTÉ DE FORTUNE

Celui qui pauvre s'allait pendre,
Trouve un trésor dans un poteau :
Pour le trésor qu'il alla prendre,
Il laissa là son vil cordeau.

Mais celui qui riche avait mise
Sa pécune au poteau fendu,
A du pauvre la corde prise
Et s'est misérable pendu.

IV

D'HÉRODOTE

Hérodote ayant pour hôtesses
Les neuf Muses, qu'il voulut suivre :

Pour récompense, ces Déesses
Lui donnèrent chacune un livre.

SONNETS

I

Ici seul je me plains, ô Fresnaie-au-Sauvage,
A toi de mes ennuis; et ce bois m'est témoin,
Ces champs et ces beaux prés, du lamentable soin
Qui souvent m'accompagne au bord de ce rivage.

Quand je me vois, Fresnaie, en ton bois, en l'ombrage,
Racontant ma tristesse en quelque sombre coin,
Je suis comme un rocher, hors du péril au loin,
Qui bien aise raconte un évité naufrage.

Je t'ai de mes aïeux : tandis que je serai,
Comme en lieu que plus j'aime, en toi je me plairai,
Si contraire ne m'est de Dieu la destinée,

Ulysse voyageant de même en divers lieux,
De Circe et Calipso refusa l'heur des dieux,
Pour revoir de plus près fumer sa cheminée.

II

Seigneur, si de ta vigne un des rameaux je suis,
Dont toujours verdoyant est le branchu feuillage :
Ne permets que mon cep sèche en son bel ombrage,
Mais humecte l'humeur, où triste je languis.

Fais que le beau Soleil, ô Seigneur, dont tu luis,
Ravive tes drageons qu'une grêle saccage :
Et de tes beaux rayons écarte le nuage,
Qui me charge la vue et me charge d'ennuis,

Nous sommes tes provins comme toi notre vigne :
Fais que je porte un fruit qui puisse en être digne,
Ayant déjà promis qu'avec nous tu seras :

Sois doncques avec moi, ma faiblesse supporte :
Fais reverdir ma plante et la rends assez forte
Pour porter le bon fruit dont tu la chargeras.

III

Seigneur, je n'ai cessé, dès la fleur de mon âge,
D'amasser sur mon chef péchés dessus péchés;
Des dons que tu m'avais dedans l'âme cachés,
Plaisant, je m'en servais à mon désavantage.

Maintenant que la neige a couvert mon visage,
Que mes prés les plus beaux sont fanés et fauchés,
Et que déjà tant d'ans ont mes nerfs desséchés,
Me ramentai le mal de mon âme volage.

Ne m'abandonne point : en ses ans les plus vieux,
Le sage roi des Juifs adora de faux dieux,
Pour complaire au désir des femmes étrangères.

Las! fais qu'à ton honneur je puisse ménager
Le reste de mes ans, sans de toi m'étranger,
Et sans prendre plaisir aux fables mensongères.

NICOLAS RAPIN

1535 ?-1609 ?

Nicolas Rapin naquit vers 1535, à Fontenay-le-Comte. Il fit ses études de droit à Poitiers où il fut le condisciple et l'ami de Scévole de Sainte-Marthe, et, reçu avocat, remplit la charge de vice-sénéchal dans sa ville natale, puis celle de prévôt des maréchaux pour le bas Poitou. Aux grands jours de Poitiers, ses administrés se plaignirent de sa sévérité, mais Achille de Harlay approuva son intègre conduite et lui fit obtenir la charge de lieutenant de robe courte de la prévôté de Paris, puis celle de grand prévôt de la connétablie. Pendant la Ligue, il fut parmi les plus ardents partisans du roi, il fut dépossédé de sa prévôté par les Seize, mais il y fut réhabilité ensuite et se démit lui-même de cette charge vers 1599. Il était déjà âgé; il rentra à Fontenay, qu'il quitta en 1608 ou 1609 pour aller revoir Paris une fois encore. Il tomba malade pendant son voyage et mourut à Poitiers. Il était marié et avait une nombreuse famille. Dans son existence active et assez agitée, la poésie avait été son délassement et sa consolation. Il a chanté en des vers aimables les plaisirs de la vie simple et rustique. Horace était un de ses maîtres. Ses œuvres poétiques contiennent la traduction de plusieurs odes de ce poète, des traductions d'Ovide, la paraphrase des sept psaumes de la pénitence, et enfin des œuvres de son « invention ». Il collabora aussi à la partie poétique de la *Satire Ménippée.*

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS[1]

Il me souvient qu'un jour entre les autres
Comme Gaultier, qui était un des nôtres,
Louait la ville et l'heur des courtisans,
Feu Michonnet, l'honneur des paysans,
Facétieux, bien disant et affable,
Vint commencer à conter cette fable :

1. Fragment de la traduction de la satire VI du second livre d'Horace.

Un rat des champs, pauvre et bon ménager,
Reçut un jour, dans son creux, à loger
Un rat de ville, et, pour la connaissance,
De bien longtemps n'épargna la dépense
Pour le traiter; il lui donna des pois,
Des raisins cuits, du pain dur et des noix,
Qu'il réservait avec une couenne
De lard rongé; bref se mettait en peine
De contenter par la diversité
De plusieurs mets, son hôte dégoûté,
Qui, d'une dent délicate et superbe
Dédaignait tout : lui, couché dessus l'herbe,
Près du pailler, rongeottait seulement
Le menu grain d'un épi de froment,
Laissant le lard et choses plus friandes
A son ami, qui, las de ces viandes,
Lui dit ainsi : « Malotru que tu es!
Veux-tu toujours auprès de ces forêts,
Mourir de faim ? Ces montagnes stériles
Et ces prés verts sont-ils plus que les villes ?
Viens, disait-il, sors d'ici et me croi;
Laisse ces champs et t'en viens quant et moi,
Puisqu'ainsi est que toute chose née
Par une fin doit être terminée,
Et que le faible, aussi bien que le fort,
Doit succomber sous le faix de la mort,
Pour peu de jours que nous avons à vivre
Prenons notre aise et commence à me suivre. »
De tels propos, le pauvre rat tenté,
Sort de son trou, laisse sa pauvreté,
Se met aux champs, et, d'un trotter agile,
Tous deux ensemble, arrivent à la ville,
Passent les murs, et, entour les minuits,
S'en vont camper doucement et sans bruit
Dans la maison superbe et honorable
D'un grand seigneur qui tenait bonne table,
Où l'on voyait, dessus les lits tendus,
Les beaux tapis de Turquie épandus,
Les ciels couverts de soie en broderie,
Et les parois tous de tapisserie;
Dans la dépense, y avait à monceaux,
Restés du soir, force friands morceaux,
Perdrix, levreaux, faisans, canes sauvages,
Gâteaux sucrés, craquelins et fromages.
Quand le bourgeois eut ainsi tout fait voir

Au rat des champs, il va le faire seoir
Sur un loudier[1] de pluche incarnadine,
Puis, retroussé, s'en court à la cuisine,
Tourne et retourne, à toute heure apportant
Morceaux divers, dont il tâte pourtant
Tout le premier, n'oubliant rien à faire
De courtoisie, et de civile chère.
Le villageois, étant ainsi traité,
Repaît très bien, heureux d'avoir quitté
Son antre froid et ses granges désertes,
Quand tout à coup trente portes ouvertes
Vont faire un bruit qui fait en un moment
Ces pauvres rats courir hâtivement
Tout éperdus, laissant leur table grasse
Et tournoyant çà et là par la place,
Pour se sauver; ils pensent être pris,
Au bruit que font les chiens dans le pourpris.
— Vraiment, se dit le villageois, à l'heure
Je n'ai besoin de si belle demeure,
De tant de rôt ni tant de venaison.
Adieu vous dis, ville et riche maison,
Toujours de peur et d'alarmes suivie!
Je m'en retourne à ma première vie,
Dans mon pailler où les noix et le fruit
Me nourriront sûrement et sans bruit.

SONNET

Madame, quand je lis dedans l'antique histoire
Les honneurs mérités d'une Sémiramis
Ou les rares vertus d'une sage Thémis,
Ou de quelque autre encor de plus longue mémoire,

Voyant qu'on en dit tant, à peine puis-je croire
Que Dieu tant de beaux dons en une femme ait mis,
Et pense que plutôt les écrivains amis
A leur reine et maîtresse ont prêté cette gloire.

Mais quand je vois moi-même et songe en vos vertus,
Quand je vois vos conseils dextrement revêtus
De sagesse, conduite, et raisons admirables,

1. Couverture, courtepointe ou matelas.

Lors je tiens pour certain ce qu'aux livres j'ai lu
De ces femmes d'honneur, et sois qu'il a fallu,
Pour être vrai, qu'à vous elles fussent semblables.

CHANSON

Les Nymphes par les siècles vieux,
Hantant les solitaires lieux,
Ont méprisé des plus hauts dieux
La longue et importune envie;
Je veux ainsi passer ma vie.

Diane avec ses chastes sœurs,
Au bois sentait mille douceurs,
Et des satyres pourchasseurs,
Ne voulut onc être servie;
Je veux ainsi passer ma vie.

Les filles de Mémoire aussi
En un troupeau vivaient ainsi,
Et jamais d'un tyran souci
Leur liberté ne fut ravie :
Je veux ainsi passer ma vie.

Les vierges qui, d'un chaste vœu,
Nourrissaient un éternel feu,
Ne se liaient d'un triste nœud
Qui rend la franchise asservie :
Je veux ainsi passer ma vie.

Les nonnains en communauté
Gardent longuement leur beauté
Et d'une douce privauté
L'une de l'autre est asservie :
Je veux ainsi passer ma vie.

Pour néant le dieu Cupidon
M'échaufferait de son brandon
Quand un Narcis[1] ou un Adon[2]
Mille fois m'auraient poursuivie :
Je veux ainsi passer ma vie.

1. Un Narcisse.
2. Un Adonis.

O heureuses celles qui ont
La chasteté dessus le front,
Leurs beautés immortelles sont
Et leur printemps ne s'abrévie :
Je veux ainsi passer ma vie.

Amour peut bien en autre part
Décocher son furieux dard,
L'honneur nous a fait un rempart
Contre sa fière tyrannie :
Je veux ainsi passer ma vie.

Désormais les hommes moqueurs
Ne se diront plus les vainqueurs,
Du rocher de nos tristes cœurs,
Si leur vertu ne nous convie.
Je veux ainsi passer ma vie.

LES PLAISIRS DU GENTILHOMME CHAMPÊTRE

FRAGMENTS

O trois fois heureuse noblesse,
Qui méprisant les grands honneurs,
Par la vertu qui nous adresse
Avez connu quelle détresse
Se trouve à la cour des seigneurs;

Qui ne portant jamais envie
Sur une autre condition,
Libres n'avez point asservie
La franchise de votre vie
Aux griffes de l'ambition.

Heureux celui qui, loin d'affaires
Comme les gens du temps passé
Avecques ses bœufs ordinaires
Laboure le champ que ses pères
En propre lui ont délaissé;

De qui la noblesse connue
Ne vint jamais en question,

Mais de longue main est tenue,
Comme si elle était venue
D'un des enfants de Francion;

De qui la maison est bâtie
Sans grande somptuosité,
De peu de logis assortie,
Belle entrée et belle sortie
Avec toute commodité;

De qui la terre bien bornée
Se joint au clos de la maison,
De prés et garenne entournée
D'un bois et d'un étang ornée,
Et d'une fuie en la cloison;

Qui n'a point en son voisinage
Un prince ni un grand seigneur,
Mais seul commande en son village
Sans s'obliger à davantage,
Qu'à vivre selon son humeur;

Qui, n'étant embrouillé d'usure,
Ni de rentes à prix d'argent,
Sa dépense à son bien mesure,
Et, sans faire à personne injure
Ne craint notaire ni sergent,

Qui en un temps bien pacifique
Ne voit plus fort que lui chez soi,
Mais sans querelle domestique
Sur sa petite république
Commande comme un petit roi;

Qui n'oit plus sonner la diane
D'une trompette ou d'un tambour,
Mais plutôt au braire d'un âne,
Au chant d'un coq ou d'une cane,
S'éveille dès le point du jour;

Qui n'est point homme d'ordonnance,
De montre ni d'arrière-ban,
Mais en sa salle a pour défense,
L'épieu, le harnois et la lance
Et l'arquebuse de Milan.

Qui pourtant a vu de la guerre
Pour en parler en devisant,
Sans plus vouloir vendre sa terre
Pour mille inimitiés acquerre
Aux troubles civils d'à présent;

Qui n'épouse point de querelle
Si le droit n'y est apparent;
Mais ne craint de monter en selle,
Quand l'occasion l'y appelle
Pour son ami ou son parent;

Qui a trois chevaux en l'étable,
Six chiens courants et deux lévriers,
Six épagneuls et pour la table
L'autour ou le lanier[1] traitable,
Sans faucons et sans éperviers;

Qui a le furet et la poche[2]
Et les panneaux[3] tant seulement
Pour aider à fournir la broche
Quand une compagnie approche,
Sans en user journellement.

Quelquefois il va voir sa vigne
Et la fait clore de halliers,
D'aubépins plantés à la ligne,
Où se pourmenant il aguigne
Le labeur de ses journaliers.

Quelquefois le long d'un rivage
Il voit conduire son troupeau,
Voit ses vaches au pâturage.
L'une bonne pour le laitage,
L'autre meilleure à porter veau.

Maintenant tout seul il visite
Ses chants de semence couverts,
Qui ont dessus le dos écrite
Une espérance non petite,
Pareille aux fleurs des arbres verts.

1. Oiseaux de proie.
2. Filet.
3. Sorte de filets.

Et, s'il voit quelque herbe maligne
La bonne plante surmonter,
Il l'arrache dès la racine,
Ou coupe la torte houssine
Qui boit le suc sans rien porter.

Puis, curieux du jardinage,
S'il a vu de bon fruit ailleurs,
Il met d'un généreux courage
Lui-même la main à l'ouvrage
Pour enter des greffes meilleurs...

Mais quand les pluies et la glace
Ramènent la froide saison,
Pour n'être oisif en une place,
Il va s'échauffer à la chasse
Du loup ou de la venaison.

Et pour le plaisir il assemble
Ses meilleurs voisins d'alentour,
Qui amassent leur meute ensemble,
Et comme bon à chacun semble
Se vont visiter tour à tour.

Quelquefois avec l'arquebuse
Il va dessus l'eau giboyer,
Et dès le matin s'y amuse :
Où son plomb et sa poudre il use
Bien souvent sans aucun loyer;

Ou va voir ses gens en besogne,
L'un qui fend du bois pour bûcher,
Et prend plaisir à voir la trogne
De l'autre qui ses yeux renfrogne
Pour faire un chêne trébucher.

Quelquefois de tout soin délivre,
D'un plus chaud habit revêtu,
Il lit dedans quelque bon livre
Qui montre comme il faut ensuivre
Le beau chemin de la vertu...

Vivez contents, ô gentils hommes,
Avec la paix et la santé,

Estimant vos fruits et vos pommes
Plus que ne fait ses grosses sommes
L'usurier de peur tourmenté.

Vivez donc aux champs, gentilshommes
Vivez sains et joyeux cent ans,
Francs du malheur des autres hommes,
Et des factions où nous sommes
En un si misérable temps.

Puissiez-vous laisser en vieil âge
Vos enfants sans discussion,
Votre fils aîné hors de page,
Se contentant de l'avantage
Des fiefs en la succession.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE

1536-1623

Il s'appelait en réalité non pas Scévole, mais Gaucher de Sainte-Marthe. Il était né en 1536, à Loudun, et était le neveu du poète Charles de Sainte-Marthe. Il fit ses études à Paris sous la direction des maîtres les plus savants : Muret, Ramus, Turnèbe. Il devint un jurisconsulte remarquable et eut une carrière très brillante et très remplie. Il fut maire de Poitiers. En 1571, il fut contrôleur général des finances en Poitou. Henri III l'estimait beaucoup; Scévole de Sainte-Marthe fut très dévoué à ce prince dont il défendit énergiquement les droits contre les Ligueurs aux états de Blois de 1583. Après la mort d'Henri III, il servit avec le même dévouement son successeur Henri IV; l'âge venant, il se retira dans sa ville natale où il mourut le 29 mars 1623. Il avait quatre-vingt-huit ans. Le fameux Urbain Grandier prononça son oraison funèbre. Il avait, dans son active existence, composé plusieurs ouvrages, latins et français. Dans ses œuvres françaises on trouve un certain nombre de poésies : poèmes, sonnets, épigrammes. Nous donnons quelques pièces qui montrent divers aspects de son talent. S'il savait élever le ton, comme on le verra par son *Invocation* au Soleil, il savait aussi tourner agréablement et lestement l'épigramme.

INVOCATION

Soleil, dont la vitesse à nulle autre seconde
Va sans fin tournoyant autour de ce grand monde,
Le père nourricier dont la vive chaleur
Entretient ici-bas toute chose en valeur,
L'ornement des beaux cieux, dont la claire lumière
Sur tous les autres feux apparaît la première;
Qui vois tout en tout lieu, te levant tous les jours
Au rivage de Perse, et poursuivant ton cours
Jusques au dernier bout de la rive d'Espagne,
Qui lassé du chemin dans son onde te bagne[1],

1. Te mouille, te baigne.

Pour derechef après ta course commencer,
Et un même chemin sans cesse retracer :
C'est toi dont le beau jour découvre à notre vue
Ce qu'effaçait la nuit ici-bas étendue,
Qui ne peut endurer la lueur de tes rais;
Tu es du monde l'œil, qui, alors que tu fais
Ta course qui sans fin tournoie et retournoie,
Par les douze maisons des signes prends ta voie,
Et divises l'année en quatre temps divers
Changeant et rechangeant l'état de l'univers.

O le plus beau du ciel, ô divine lumière,
Je te salue ici de toutes choses père,
Nous portons révérence à ta sainte grandeur,
Nous te rendons louange en pureté de cœur.
Plaise-toi à ce jour par ta bénigne grâce
Faire joyeusement luire sur nous ta face,
Chasse le mauvais temps, serène le beau jour
Et fais que la grand'mer s'apaise à ton retour :
Si que les mariniers convoiteux de la proie
Puissent dessus les flots prendre une sûre voie.
De tourbillons venteux soient nos arbres exempts,
Et nos vignes de grêle et d'orage nos champs :
Fais que tant seulement un gracieux zéphyre
Tout le long de ce jour un doux vent nous soupire :
Et que ton dieu bénin nous venant voir ici,
La paix avecque toi nous vienne voir aussi.
Je te salue encore, ô l'appui et la garde
Des poètes sacrés que ta bonté regarde,
C'est toi qui leur poitrine animes de fureur,
Et qui d'un feu divin leur échauffes le cœur :
C'est toi qui les conduis, et qui fais que leur lyre
Un chant mélodieux doucement puisse dire,
C'est toi qui de laurier leur couronnes les fronts
Et fais après la mort ici vivre leurs noms.
Je te salue donc, ô père, et te supplie
Aider à la chanson que ma Muse a choisie :
Favorise, seigneur, à mon commencement,
Et durant tout mon cours conduis-moi tellement
Qu'ayant heureusement achevé mon voyage
Ma petite nacelle aborde le rivage.

COMPARAISON DU POÈTE ET DU FINANCIER

Mon Garraut, qui es favori
De la muse qui m'a nourri,
Folle serait la fantaisie
De celui qui penser voudrait
Que suivre ensemble on ne pourrait
La finance et la poésie.

Tel homme ne connaîtrait pas
L'union de ces deux états
Qui de tous points est si parfaite,
Qu'on peut voir assez clairement
Symboliser entièrement
Le financier et le poète.

Tous deux sont subtils et adroits,
L'un de l'esprit, l'autre des doigts;
L'un et l'autre ses plaisirs aime;
Tous deux suivent d'un soin pareil,
L'un Phébus, l'autre le soleil,
Qui n'est qu'une déité même.

Tous deux se récréent aux sons,
L'un d'écus, l'autre de chansons,
Deux choses, d'effets non contraires :
Les vers à l'amour sont duisants
Et ces beaux écus bien luisants,
En amour sont trop nécessaires.

Tous deux également ont soin
D'étendre leur renom plus loin,
Rendant la France décorée
De leurs superbes monuments,
L'un de somptueux bâtiments,
Et l'autre d'écrits de durée.

L'un est prompt à compter l'argent,
L'autre n'est pas moins diligent
A nombrer des vers la cadence :
Bref, ils ne diffèrent tous deux,
Sinon que l'un est souffreteux,
L'autre se baigne en l'abondance.

Nous donc, mon Garraut, qui suivons
L'un et l'autre, si nous pouvons
Les tempérer tous deux ensemble,
De l'une et l'autre extrémité,
Tirons la médiocrité,
A qui le vrai bonheur s'assemble.

ÉPIGRAMMES

I

Je confesse bien comme vous,
Que tous les poètes sont fous :
Mais puisque poètes vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas poètes.

II

Bien que notre ennemi, favorisé de Mars,
Ait fait rougir les champs du sang de nos soldats,
Si florira leur gloire, à peu d'autres commune,
Puisqu'au moins en mourant ils ont bien combattu.
Avoir été vaincu, cela vient de fortune.
Mais n'avoir point fui, cela vient de vertu.

III

J'ai passé mon printemps, mon été, mon automne;
Voici le triste hiver qui vient finir mes vœux;
Déjà de mille vents le cerveau me bouillonne;
J'ai la face ridée et la neige aux cheveux.

D'un pas douteux et lent, à trois pieds je chemine,
Appuyant d'un bâton mes membres languissants,
Mes reins n'en peuvent plus, et ma débile échine
Se courbe peu à peu, sous le faix de mes ans.

Une morne froideur sur mes nerfs épanchées,
Engourdit tous mes sens, désormais curieux,
D'un glaçon endurci, j'ai l'oreille bouchée,
Et porte en un étui la force de mes yeux.

Mais bien que la jeunesse en moi ne continue,
Dieu, fais que ton amour me conserve le cœur!

Autant que de mon sang la chaleur diminue,
Daigne de mon esprit augmenter la vigueur.

Que sert de prolonger une ingrate vieillesse,
Pour regarder sans fruit la lumière du jour ?
Heureux qui sans languir en si longue vieillesse,
Retourne de bonne heure au céleste séjour !

IV

Si Plutus a de toi bon soin,
Étendant loin ton héritage,
Et s'il ne me donne en partage
Que ce qu'il faut à mon besoin ;

Si tu habites les palais,
Traînant d'hommes une grand'suite,
Et moi en ma maison petite,
Obéi de peu de valets ;

Si chacun t'ôte le chapeau,
Et personne ne me salue,
Si tu t'ornes de soie élue,
Si la laine couvre ma peau ;

Ne pense pas que pour ton bien,
En mon bas état je te cède :
Car c'est ton bien qui te possède,
Mais moi je possède le mien.

JACQUES GRÉVIN

1538-1570

Jacques Grévin naquit en 1538, à Clermont-en-Beauvaisis. Il était fort jeune encore lorsqu'il perdit son père; il fut élevé par un de ses oncles et il fit ses humanités sous la direction du célèbre Muret. Il avait l'intelligence la plus ouverte et la plus active. Attiré par la poésie, il composa des vers et des pièces de théâtre. A vingt ans, il fit représenter au collège de Beauvais, à Paris, sa première comédie : *La Trésorière;* deux ans après, il donnait une nouvelle comédie, *Les Ébahis*, et une tragédie, *Jules César*, inspirée du *Julius Cæsar* de son maître Antoine Muret. Poète comique et poète tragique, Grévin fut aussi poète lyrique, et il a célébré sous le nom d'*Olympe* une jeune fille, Nicole Estienne, dont il s'était épris et qui le rebuta. Il fut d'abord l'ami de Ronsard, mais ayant embrassé la religion réformée, il publia contre ce poète, qui avait sévèrement traité les calvinistes dans son *Discours sur les misères de ce temps*, une violente satire, *Le Temple de Ronsard*, qui posa les deux amis d'autrefois en ennemis déclarés. Jacques Grévin ne donnait pas toute son activité aux muses; il composa d'autres ouvrages et il projetait d'écrire une *Histoire de Rome*. De plus il avait étudié la médecine au sortir du collège et il fut attaché en qualité de médecin à Marguerite de France, duchesse de Savoie, qu'il suivit à Turin et au service de laquelle il resta jusqu'à ce que la mort vînt brusquement interrompre sa brillante carrière. Il mourut à trente-deux ans, le 5 novembre 1570. Comme nous l'avons fait pour Robert Garnier, nous nous abstiendrons de détacher de ses œuvres dramatiques des fragments poétiques. Les pièces ci-après sont tirées du recueil de ses poésies publiées en 1570. Il contient, outre les vers en l'honneur de son Olympe, les deux livres de *La Gélodacrie*, le tout en sonnets, villanesques, chansons, baisers, épitaphes et odes. « Jacques Grévin, écrit Émile Faguet dans son ouvrage sur *La Tragédie française au* XVIe *siècle*, était un de ces jeunes lettrés aimables comme il y en a beaucoup dans l'histoire littéraire du XVIe siècle. » Il avait l'imagination poétique et ses vers élégiaques ne sont ni sans grâce ni sans mélancolie.

L'OLYMPE

SONNETS

I

A toi divin troupeau qui, sur le double front
De Parnasse et de Pimple éternises la gloire,
De ceux qui saintement aux pieds de la Mémoire
Appendent la douceur de leur style fécond;

Je viens pour t'adorer au vallon de ce mont,
Je viens, chaste troupeau, te demander à boire
Afin qu'heureusement je chante la victoire
De celle devant qui ma plus grand'force fond.

Car las! à tout le moins par cette plainte vaine,
Sanglotant mon amour j'adoucirai ma peine,
Comme celui qui a plus longtemps résisté.

Et ceux qui, après nous, liront ce mien martyre,
Ainsi comme étonnés à droit me pourront dire
Heureux d'être vaincu d'une divinité.

II

Veux-tu savoir, Beaumais, ce que fait ton Grévin,
Ce qui plus le tourmente et ce qui plus l'amuse ?
Tu le sauras, Beaumais, c'est sa dame et sa Muse,
Qui exerce son chant sur un sujet divin.

Et ne se contentant, pour avancer sa fin,
De vieillir sur un livre, encor' jeune il s'abuse
Après ce fol amour, et pense par la ruse
Forcer comme un géant les dieux et le destin.

Tant plus il marche avant, et tant moins il s'avance,
Il est toujours nourri d'une vaine espérance,
De sa dame et sa Muse incessamment gêné.

Sa dame le détient au long de la journée;
De nuit il est charmé de sa Muse obstinée :
Voilà ce que lui sert être en ce monde né.

III

L'esprit divin, dont l'immortelle essence
Premièrement vint de la main des dieux,

Se voyant prêt de s'envoler aux cieux
Pour à jamais y faire demeurance,

Avant sortir, comme ayant jouissance
De ce qu'il a désiré pour son mieux,
Prédit souvent le malheur envieux
Et nous en donne une ferme assurance.

Ainsi jadis l'amoureuse Didon
Prophétisa les flammes du brandon,
Qui alluma la gent Phénicienne;

Ainsi a fait l'honneur des Angevins :
Car en mourant, par ses vers plus divins,
Chantant sa flamme il a prédit la mienne.

IV

L'automne suit l'été, et la belle verdure
Du printemps rajeuni est ensuivant l'hiver,
Toujours sur la marine on ne voit estriver[1]
Le nord contre la nef errante à l'aventure.

Nous ne voyons la lune être toujours obscure,
Ainsi comme un croissant on la voit arriver.
Toute chose se change au gré de la nature,
Et seul ce changement je ne puis éprouver.

Un an est jà passé, et l'autre recommence,
Que je suis poursuivant la plus belle de France,
Sans avoir échangé le courage et le cœur;

Qui fait qu'oresnavant[2] je ne me veux fier
A celui qui a dit, comme assuré menteur,
Qu'on n'est pas aujourd'hui ce qu'on était hier.

VILLANESQUE

J'ai trop servi de fable au populaire
En vous aimant, trop ingrate maîtresse;
Suffise vous d'avoir eu ma jeunesse.

J'ai trop cherché les moyens de complaire
A vos beaux yeux, causes de ma détresse :
Suffise vous d'avoir eu ma jeunesse.

1. Être en querelle.
2. Dorénavant.

Il vous fallait me tromper ou m'attraire
Dedans vos lacs d'une plus fine adresse :
Suffise vous d'avoir eu ma jeunesse.

Car la raison commence à se distraire
Du fol amour, qui trop cruel l'oppresse :
Suffise vous d'avoir eu ma jeunesse.

LA GÉLODACRIE

SONNETS

I

Qu'est-ce que cette vie ? un public échafaud
Où celui qui sait mieux jouer son personnage,
Selon ses passions échangeant le visage
Est toujours bien venu et rien ne lui défaut.

Encor qui se peut bien déguiser comme il faut
Prêt à servir un roi, représentant un page,
Ou lui donner conseil s'il faut faire le sage,
Celui de jour en jour s'avancera plus haut.

Ainsi souventes fois l'on voit sur un théâtre,
Un comte, un duc, un roi à mille jeux s'ébattre,
Et puis en un instant un savetier nouveau.

Et cil qui maintenant, banni de sa province,
N'était sûr de soi-même, or' gouverner un prince,
Après avoir passé derrière le rideau.

II

C'est aujourd'hui vertu que savoir courtiser,
C'est vice que haïr la malice de l'homme,
C'est vertu que chérir cil qui son bien consomme,
C'est vice, d'Espinay, que le mal dépriser.

C'est vertu que savoir très bien dévaliser,
C'est vice que parler des courtisans de Rome,
C'est vertu de priser celui qui mieux assomme.
C'est vice que la foi et le ciel adviser.

C'est vertu d'amasser contre toute justice,
Mais de faire raison, mon d'Espinay, c'est vice,
C'est vice que n'avoir l'autrui avec le sien.

C'est vertu que le bien des pauvres empêcher,
C'est vice que de voir un homme s'en fâcher,
Et le vice plus grand c'est d'être homme de bien.

III

O ville de Clermont, mon pays tant aimé,
Hélas! je te laissai dès ma première enfance,
Pour apprendre à Paris, la source de science,
Ce qu'entre tous états on a plus estimé.

Premièrement, cinq ans j'ai été enfermé
Dans un collège, et puis, sortant de l'ignorance,
Ainsi, comme le corps, croissait mon espérance
Dont encontre l'erreur dès l'heure je m'armai.

Qu'ai-je pour tout cela ? un rompement de tête,
Un discours qui toujours pour me fâcher s'apprête,
Et est par le passé le futur prédisant.

Plus heureux l'artisan, qui, de ce soin délivre,
Ne s'amuse longtemps à feuilleter un livre
Et ne s'émeut sinon de ce qu'il voit présent.

IV

Je me ris de ce monde et n'y trouve que rire,
Je le pleure, et si rien ne doit être pleuré,
J'y espère et si rien ne doit être espéré,
Je vois tout être entier et n'est rien qui empire.

J'y reprends toute chose et n'y vois que redire,
Je me plains de ce temps et rien n'est empiré,
Je redoute un désastre et tout est assuré,
Je vois la paix partout et tout bouillonne d'ire.

Je déplore mes ris, je me ris de mes pleurs,
Je ris mon passe-temps, je pleure mes douleurs,
Tout me tire à pleurer, tout à rire m'excite.

D'où vient cela, Mouret ? C'est pourtant que je veux
Entreprendre tout seul les ouvrages de deux,
Ore de Démocrite, et ore d'Héraclite.

ANDRÉ DE RIVAUDEAU

1538 ?-1579 ?

André de Rivaudeau dont on ignore et le lieu et la date exacte de la naissance, mais qui naquit, pense-t-on, vers 1538, était le fils de Robert Ribaudeau, Poitevin, licencié ès lois, qui devint valet de chambre d'Henri II, et qui modifia alors son nom, lequel était, à la cour, le prétexte de plaisanteries, en celui de Rivaudeau. André de Rivaudeau passa à Paris les années de son enfance; il étudia ensuite à l'Université de Poitiers; c'est à cette époque qu'il écrivit sa tragédie d'*Aman*. En 1567, il publiait, à Poitiers même, un recueil de ses *Œuvres poétiques*. Elles consistent en complaintes, et en poésies de divers genres. Il lui manque l'énergie et la concision; mais toujours sa pensée est sérieuse et morale. Il fut un admirateur et un apôtre des littératures anciennes; il travailla loin du bruit, au fond d'une gentilhommière; et, s'il eut parmi les poètes de son temps quelques amitiés précieuses, il n'eut point une grande renommée. Il survécut peu de temps à son père, lequel mourut en 1579. L'épître à Belleau, que nous donnons ci-après, témoigne de son admiration et pour les Anciens et pour les poètes de la Pléiade, Ronsard en tête.

ÉPÎTRE À REMI BELLEAU

Belleau, mon naturel, dès ma plus tendre enfance,
M'a fait admirateur des poètes de France,
Et singulièrement du merveilleux Ronsard,
Le prince, sans envie, et premier de son art.
Mais la grandeur de ceux de votre docte ligue
M'a fait désestimer la téméraire brigue
De maints qui sans savoir, sans mérite et sans heur,
Cuident, présomptueux, empoigner votre honneur,
Car qui pense imiter la lyre incomparable,
Belleau, de mon Ronsard, à Marsye est semblable,
Lequel fut déchiré par des jalouses mains,
En dépitant un dieu plus grand que les humains.
Toutefois un fâcheux m'ose à la Vendômoise
Bien souvent égaler la lyre Quercinoise.
Celui-là, mon Belleau, a pareil jugement
Qu'un Mide phrygien, qui préféra le chant
Du dieu cornemuseur aux gracieuses rimes
Du plus docte Apollon : il compare les cimes

Des cyprès orgueilleux aux faibles aubépins,
Et les bas groseilliers à la hauteur des pins.
Celui-là prise plus un petit édifice,
Couvert de chaume vieil, que le grand artifice
Des superbes palais, ou la puante odeur
D'un échauffé fouin que la douce senteur
Du souëf ambregris. Mais veux-tu bien entendre,
Ami Belleau, de moi, la cause qui fait prendre
Aux hommes cet avis ? ou c'est un ignorant,
Lequel va de Ronsard le savoir mesurant
(L'aveugle des couleurs); car toujours l'ignorance
Est hardie, Belleau; la seule expérience
Rend l'homme plus modeste; et les doctes et grands
Sont sobres à juger plus que les ignorants :
Ou c'est un cuidereau qui sait bien quelque chose
Mais, pensant tout savoir, à lui comparer s'ose.
Un autre en tenaillant d'un grand homme la gloire,
Espère de son nom étendre la mémoire.
Ah! ce n'est pas ainsi qu'il faut acquérir nom,
En blessant des meilleurs le durable renom.
Non, ce n'est pas ainsi; car la dextre profane
Du méchant qui brûla le temple de Diane,
Cuidant croître son los, (sacrilège malheur),
Sa mémoire a noirci d'éternel déshonneur;
Le fouetteur d'Homère en une croix honteuse
Donne nom pour jamais à la troupe ennuyeuse.
Ces fiers brouillons des arts, ces sophistes vanteurs,
Lesquels audacieux, téméraires, menteurs,
Ont pincetté l'honneur du grand stratigirite,
De Tulle et Fabien d'une force petite.
Combien qu'en quelque temps on louât leur esprit,
Leur étude et travail, en ce qu'ils ont écrit;
Toutefois, à la fin, leur façon outrageuse
Aux savants a été grandement odieuse.
Et moi, savant Belleau, qui dès mon âge bas
Combats, vaillant soldat, aux lices de Pallas,
Et trempé de sueur, et couvert de poudrière
Fais fumer d'Apollon la pénible carrière;
Si j'ai pu acquérir quelque chose de bon,
Pour savoir discerner le son d'avec le son,
Et les rimes sans sel des riches et dorées,
Et les neuf pies sœurs des Muses honorées;
Ronsard, à mon avis, a bien suivi le train
Des meilleurs anciens et touché dans leur main.
Car, poète parfait, aux hymnes il décœuvre

Une encyclopédie, et en mainte sienne œuvre
Il fait notre langage en un style nouveau
Passer des anciens le langage plus beau.
Et toutefois, Belleau, ces rimes magnifiques,
Ces vers substantieux, ces odes pindariques,
Sont bien mises au rang de ces vieux triolets,
De ces petits rondeaux, des noëls nouvelets,
Écrits jadis sans art par quelque abécédaire,
D'un seul bon naturel sans fond et sans matière;
J'ai, bien peu, mon Belleau, de naturel et d'art;
Néanmoins je connais la vertu de Ronsard,
Et n'ai point, Dieu merci, une âme trop bélière,
Ni un cerveau ânier, le reconnaissant père
De notre poésie : et je suis bien content
N'écrire jamais rien pour l'imiter pourtant.
J'entends peut-être un peu de Pindare et d'Homère,
J'ai lu ces bruyants vers, cette Iliade entière,
Je ne veux toutefois écrire, audacieux,
En grec pour espérer atteindre l'un des deux;
Mais recueillant le fruit de Ronsard et sa Muse,
Ailleurs je l'emploierai sans qu'en vain je m'amuse
A prendre les outils en voulant l'imiter,
Et singe imitateur la besogne gâter.
De même, mon Belleau, de tes vers je veux faire,
Car je sais mes larcins finement contrefaire :
Vous n'en serez marris; que veulent mériter
Les écrivains, sinon qu'ils puissent profiter ?
Or, comme Ronsard a sur nous cet avantage
En l'art qui lui est propre et au français langage,
En ma profession je veux m'approprier
Ce qui n'est point de lui et m'est péculier[1],
Et que tant de labeurs et de nuits et de veilles
M'ont donné pour fournir les chrétiennes oreilles,
Quand je découvrirai les merveilles des Grecs,
Et des livres sacrés les plus rares secrets
Encor peu entendus, ma plume outrecuidée
Ne veut pincer pourtant la gloire de Budée,
Ni du grand Hollandais, ni de ce qu'en ce temps
Du savant Tournebœuf, ô France, tu attends :
Si c'est ce que j'espère en ma basse jeunesse
Suivre les pas heureux de leur docte vieillesse;
Et avec la faveur de la Divinité,
Donner une grand'œuvre à la postérité.

1. M'appartient; est de mon pécule.

AMADIS JAMYN

1538 ?-1592 ?

Amadis Jamyn naquit vers 1538, à Chaource, non loin de Troyes. Il reçut une bonne éducation, étudia les lettres, la philosophie, les mathématiques. Il eut des maîtres fameux, entre autres Turnèbe et Dorat. Ronsard, dit-on, le protégea; il le nourrit page, le fit instruire et lui fit obtenir la charge de secrétaire ou lecteur du roi, mais on ne sait pas si c'est de Charles IX ou d'Henri III. Il eut, en son temps, une grande réputation comme poète; il fut même considéré comme l'émule de son maître et bienfaiteur Pierre de Ronsard. Il écrit facilement, avec pureté, mais il n'a ni l'harmonie, ni l'imagination, ni la verve de Ronsard, et s'il le rappelle c'est comme un disciple et non point comme un rival. Ses œuvres poétiques contiennent de jolis vers d'amour et d'agréables pièces d'inspiration variée. Il laisse entendre dans ses vers qu'il fit de grands voyages; il parle du Comtat, du Dauphiné, de la Savoie, et affirme même qu'il a vu l'Asie. En tout cas, il passa la dernière partie de sa vie à Chaource, où, après la mort de Ronsard, il s'était retiré. Il en fut un citoyen excellent : il fit don à ses compatriotes d'une maison pour en faire un collège et il leur légua une somme d'argent pour payer les gages d'un maître d'école et pour subvenir aux frais de certains travaux édilitaires. Il mourut à Chaource à la fin de l'année 1592 ou au commencement de l'année 1593 et son corps fut inhumé dans l'église paroissiale.

SONNETS

I

A VÉNUS, POUR LA PAIX

Fille de Jupiter, mère d'Amour vainqueur,
O des hommes et dieux la volupté féconde,
Qui de tant d'animaux repeuples tout le monde,
(Monde sans ta liesse un solitaire horreur!)

Bride, si tu le peux, la terrible fureur
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde;
Et avec les rayons de ta lumière blonde
Tempère de ton Mars l'audace et la terreur.

Quand tout souillé de sang et de sueur poudreuse
Ses armes il dépouille et sa colère affreuse,
Pour boire avec ses yeux tes beautés à longs traits :

Quand il baise ton col, lors avec telle grâce
Pri'-le s'en retourner aux montagnes de Thrace,
Qu'il laisse notre France en un siècle de paix.

II

AU VENT BORÉE

Vent qui tourmentes l'air de tempêteuse haleine,
Qui troubles le coulant de Loire sablonneux,
Apaise, je te pri', ton orage venteux,
Afin que d'heureux cours Oriane il amène.

Tu as senti les maux d'une amoureuse peine,
Car tu fus autrefois d'Orythie amoureux :
Doncques à ton pareil courtois et bien heureux
Permets que ma prière à ce coup ne soit vaine.

Hé! je vois bien que c'est : Amour te va mouvant,
Et poussé de fureur tu lui viens au devant
Pour baiser son beau sein, sa bouche et son visage.

Certes je suis jaloux que je ne puis avoir
Pareille courtoisie et ce même avantage,
Plus doucement que toi je ferais mon devoir.

III

Quand je la vois si gentille et si belle
Si doucement les langues manier
Du luth aimable, et sa voix marier
Au son mignard que dit la chanterelle :

D'aise ravi tout le cœur me sautelle :
Sa voix pourrait un Ulysse lier
Et lui ferait son Ithaque oublier,
Voix de Sirène ou bien d'une immortelle.

Je pense voir Melpomène au milieu
De ses huit sœurs, et du poète dieu,
Qui tient le luth et sur les cordes chante

Du père sien les divines amours :
Hommes et dieux sa douce voix contente,
Même à son chant Loire arrête son cours.

IV

COMPARAISON DU PHÉNIX

Comme le seul phénix au terme de son âge
Amasse les rameaux du bois mieux odorant
Ès forêt de Sabée, afin qu'en se mourant
Pour le moins d'un beau feu se brûle son plumage;

Ainsi je fais amas, voyant votre visage,
De cent douces beautés que mon cœur va tirant :
Puis j'en allume un feu doucement martyrant
Qui me donne la vie en mon propre dommage.

La flamme du Phénix vient du flambeau des cieux,
Et la mienne s'embrase au soleil de vos yeux,
Où je commets larcin comme fit Prométhée :

Aussi j'en suis puni d'un mal continuel;
Car amour qui se change en un vautour cruel
Me déchire toujours d'une main indomptée.

V

Si c'est aimer avoir toujours en l'âme
Le souvenir d'une seule Déesse :
Si c'est aimer se pâlir de tristesse,
Mourir absent des beautés de sa Dame.

Si c'est aimer ne vivre qu'en la flamme,
Si c'est aimer adorer ce qui blesse,
Si c'est aimer ne repenser sans cesse
Qu'à revoir l'œil qui ma poitrine entame.

Si c'est aimer pour aimer se haïr,
Et tout plaisir se déplaisant fuir,
Chagrin farouche, ennemie de la vie :

Loin d'un seul bien s'estimer malheureux,
Ayant sans plus l'âme en ce bien ravie :
Si c'est aimer, que je suis amoureux!

VI

DIALOGUE

Où sont tant de beautés que le printemps avait,
Ornement des jardins et des molles prairies ?
Où sont toutes les fleurs des campagnes fleuries ?
Où est le temps serein qui les cœurs émouvait ?

Où est le doux plaisir qui dans l'âme pleuvait
Durant les jeunes mois ? par qui les fantaisies
Des esprits généreux célestement nourries
Admiraient les effets que nature pouvait ?

R. — Ces beautés maintenant mortes dessus la terre
Vivent en Artémis, qui les garde et les serre
Pour embellir ce tout de mille biens divers :

La face du printemps de là se renouvelle,
Le soleil y emprunte une clarté plus belle,
Et c'est le paradis de ce grand univers.

VII

QUE PERSONNE N'EST LIBRE

Nul, quiconque soit-il, ne vit en liberté.
Nul au monde n'est libre, et quelque servitude
Presse tous les humains de chaîne douce ou rude,
Selon qu'est le sujet de leur captivité.

L'un est serf de l'argent dont il est surmonté,
L'autre suit la fortune avec soin et étude,
L'un s'esclave aux Seigneurs payant d'ingratitude,
L'autre se fait captif de toute volupté.

L'un a l'ambition qui le tient en servage,
L'autre sert à un peuple et ingrat et volage,
Les lois d'autre côté nous empêchent d'user

Des mœurs et des façons qui souvent peuvent plaire :
Chacun a son lieu, mais beaucoup on peut faire
Quand au plus doux servage on se peut exposer.

ODE

L'âpre hiver se délie au gracieux retour
D'avril et des zéphyrs revolants à leur tour,
Et le rouleau glissant en haute mer retire
La poisseuse[1] navire.

Le bétail n'aime plus le paresseux repos
De l'étable endormie où soulait être enclos;
Le rude laboureur n'aime la cheminée
Au doux mois de l'année.

Sous les frimas chenus ne blanchissent les prés,
Cent diverses couleurs les rendent diaprés,
Où sous la lune claire, et Vénus et ses Grâces
De danser ne sont lasses.

Vénus la Cythérée en rond le bal conduit;
Des trois Grâces le cœur joint aux nymphes la suit,
Refrappant des deux pieds par mesure la terre
Que son émail desserre[2].

Tandis que son Vulcain rallumant ses fourneaux
Des Cyclopes nu-bras fait hâter les marteaux,
Faisant ardre l'enclume et la forge bruyante
De flamme pétillante.

Maintenant il convient d'un myrte verdoyant,
Ou de fleurs, que la terre au ciel va déployant,
Sur les champs tapissés nous bigarrer la tête,
Nous entrefaisant fête.

Ores qu'au jeune sang faire l'amour convient
Façonnons un chapeau[3] pour Lise qui revient,
Cueillons la soueve odeur de mainte violette
Que ce printemps nous jette.

1. Poisseuse : enduite de poix.
2. Étale.
3. C'est-à-dire : une couronne.

La mort au pâle teint, indomptable a pitié,
Non moins que les ouvroirs pousse d'un égal pied
Les grands palais royaux, bien souvent rencontrée
En leur superbe entrée.

La somme de nos ans qu'on voit sitôt passer,
Sainte-Marthe[1] amoureux, nous défend commencer
Un ouvrage tissu d'une longue espérance
Où n'y a d'assurance.

Quand l'éternelle nuit ton corps accablera,
Le bateau de Caron soudain t'emportera
Au rivage d'oubli, où ton idole errante
N'aura plus nulle attente.

Par sort tu ne prendras les royaumes du vin,
Tu ne priseras plus ni le regard divin,
Le front, ni la beauté de cette enchanteresse
Qui brûle ta jeunesse.

CHANSON

Je ne me plains de voir que ma franchise
En la prison d'un Dédale est surprise,
Mais je me plains que celle qui m'a pris
Ne veut penser que je suis d'elle épris.

Je ne me plains de la faible puissance
Que ma raison a eu pour sa défense :
Mais je me plains du vol de mon penser
Qui veut si haut ses ailes avancer.

Je ne me plains de ma jeunesse prompte,
Ni du combat de l'Archer qui me dompte :
Mais je me plains que je ne suis égal
A sa grandeur, cause de tout mon mal.

Je ne me plains que mon œil à toute heure
Noyé de pleurs, gémit, lamente, et pleure :
Mais je me plains de ma langue qui veut
Céler mon mal, et mon œil ne le peut.

1. Scévole de Sainte-Marthe.

Je ne me plains que mon cœur a la plaie
Et d'un bien feint qu'il sent la douleur vraie :
Mais je me plains que son mal lui plaît tant
Que ce seul mal peut le rendre content.

Je ne me plains que mon cœur las de vivre
Me veut laisser comme traître, et la suivre :
Mais je me plains que mon cœur étant sien
Je ne dirai que son cœur sera mien.

Je ne me plains d'une si douce flamme
Que ses beaux yeux attisent en mon âme :
Mais je me plains que mon mal est venu
De ses regards sans qu'il leur soit connu.

Je ne me plains qu'il faut que je soupire
Et nuit et jour en si cruel martyre :
Mais je me plains qu'Écho seule me plaint,
Et de pitié comme moi se complaint.

Je ne me plains que sa beauté si grande
Me tient captif et qu'elle me commande :
Mais je me plains, venant à l'approcher,
Qu'elle est Méduse et je suis un rocher.

Je ne me plains que la plaie est mortelle,
Et qu'en l'aimant je meurs pour l'amour d'elle :
Mais je me plains qu'elle ne saura pas
Que son amour me cause le trépas.

SUR LES MISÈRES DE LA FRANCE

La noblesse périt avec la populace,
En tous endroits s'étend la dure coutelace,
Le fer n'épargne aucun, et les temples sacrés
Sont enivrés du sang des hommes massacrés;
Rien ne sert au vieillard l'honorable vieillesse,
Qu'un trop cruel voleur de son sang ne se paisse,
Et l'avare soldat ne se repent d'avoir,
Méprisant toutes lois, oublié son devoir.
Sur le seuil de la vie on rompt les destinées
De l'enfant au berceau, du glaive assassinées.

Les petits innocents quels crimes ont-ils faits,
Qu'aussitôt qu'ils sont nés, aussitôt sont défaits ?
Mais, hélas! c'est assez de pouvoir à cette heure
Mourir, car aujourd'hui la mort est la meilleure.

STANCES DE L'IMPOSSIBLE

L'été sera l'hiver et le printemps l'automne,
L'air deviendra pesant, le plomb sera léger :
On verra les poissons dedans l'air voyager
Et de muets qu'ils sont avoir la voix fort bonne.
L'eau deviendra le feu, le feu deviendra l'eau
Plutôt que je sois pris d'un autre amour nouveau.

Le mal donnera joie, et l'aise des tristesses!
La neige sera noire, et le lièvre hardi,
Le lion deviendra du sang acouardi,
La terre n'aura point d'herbes ni de richesses;
Les rochers de soi-même auront un mouvement
Plutôt qu'en mon amour il y ait changement.

Le loup et la brebis seront en même étable
Enfermés sans soupçon d'aucune inimitié;
L'aigle avec la colombe aura de l'amitié
Et le caméléon ne sera point muable :
Nul oiseau ne fera son nid au renouveau
Plutôt que je sois pris d'un autre amour nouveau.

La lune qui parfait en un mois sa carrière
La fera en trente ans au lieu de trente jours;
Saturne qui achève avec trente ans son cours
Se verra plus léger que la lune légère :
Le jour sera la nuit, la nuit sera le jour
Plutôt que je m'enflamme au feu d'un autre amour.

Les ans ne changeront le poil ni la coutume,
Les sens et la raison demeureront en paix,
Et plus plaisants seront les malheureux succès
Que les plaisirs du monde au cœur qui s'en allume.
On haïra la vie, aimant mieux le mourir
Plutôt que l'on me voie à autre amour courir.

On ne verra loger au monde l'espérance;
Le faux d'avec le vrai ne se discernera,
La fortune en ses dons changeante ne sera,
Tous les effets de mars seront sans violence,
Le soleil sera noir, visible sera Dieu
Plutôt que je sois vu captif en autre lieu.

JACQUES DE ROMIEU

1540-1600 ?

Jacques de Romieu naquit en 1540, à Viviers, dans le Vivarais. Il était gentilhomme, et il fut honoré du titre de secrétaire de la chambre du roi. Les circonstances de sa vie sont peu connues; on sait qu'il devint chanoine de Viviers et l'on ignore la date de sa mort que l'on croit pouvoir placer vers l'an 1600. Il était poète. Il publia en 1584 un recueil de ses œuvres; on y trouve des pièces de toutes sortes : odes, élégies, épithalames, hymnes, chansons, sonnets et poésies diverses. C'est un poète aimable, qui connaissait les littératures anciennes, où il alla plus d'une fois chercher ses modèles. La chanson de lui que nous donnons, et que nous faisons suivre d'un de ses sonnets, est précisément imitée de Catulle.

CHANSON IMITÉE DE CATULLE

Vivons, ma maîtresse, vivons,
Et l'Amour jusqu'au bout suivons;
Fuyons des vieillards trop sévères
Les rumeurs; aimons passe-temps
Et cueillons de notre printemps
Le fruit, loyer de nos misères.

Le soleil toujours va et vient;
Aux saisons autant en advient;
Mais, quand notre briève lumière
A fait son cours soudainement,
Nous ne pouvons aucunement
La rappeler en la carrière.

Sus donc! mignonne, accolle-moi,
Et soulage mon long émoi
D'un baiser, qui mille en attire,
Cent et cent, mil et mil après

Qui s'entresuivent de bien près,
Cependant que vif je respire.

Puis, quand nous aurons fait amas
De tant de gracieux appâts,
Que le ciel bénin nous assemble;
Afin que l'on ne sache point
Le nombre de ce qui m'époint,
Nous confondrons le tout ensemble.

SONNET

Un mieux appris en l'art de l'aonide bande,
Qui aura vu les Sœurs et le dieu Délien,
Sur le tertre jumeau du mont Pégasien,
S'ombragera le front de la verte guirlande.

Moi, à qui seulement une dame commande,
Indigne de toucher un rameau cynthien,
Je me contenterai du myrthe Paphien,
Craintif à m'approcher d'une gloire si grande.

L'une pourrait tromper mon honnête désir;
Mais l'autre assurément me vient jeune saisir,
Pour honorer le front de ma tendre jeunesse.

N'allons donc pas chercher l'honneur des monts cornus,
Puisque sommes guidés d'une belle Vénus :
Assez est honoré qui l'est d'une déesse.

MARIE DE ROMIEU

? - ?

Marie de Romieu naquit dans le Vivarais, et vraisemblablement à Viviers, comme Jacques de Romieu son frère, qui fut aussi son précepteur. Elle apprit sous cette direction les langues anciennes et sans doute aussi l'art des vers. Elle était belle, dit-on, et de l'esprit le plus agréable; elle fut un poète très gracieux, et on lui a décerné les aimables et beaux surnoms de « la gloire du Vivarais » et de « la quatrième des Grâces ». Nous ne pouvions manquer de citer d'elle le célèbre *Hymne de la rose;* nous y avons joint deux de ses sonnets. On ne sait ni la date de la naissance ni la date de la mort de cette charmante personne. Ses œuvres, qui forment un petit volume, furent éditées par les soins de son frère.

HYMNE DE LA ROSE

A Mme Françoise de la Rose.

Je veux chanter ici la beauté de la rose,
Qui de toutes les fleurs la beauté tient enclose;
Puis la rose je veux à la rose donner,
A toi, Rose, qui peux tout un monde étonner,
Et ravir les esprits d'un singulier bien dire
Qui à ta volonté doctement les attire.
Au dedans d'un jardin s'il y a rien de beau,
C'est la rose cueillie au temps du renouveau.
L'aube a les doigts rosins, de roses est la couche
De la belle Vénus, et teinte en est sa bouche;
En Paphos sa maison est remplie toujours
De la suave odeur des roses, fleurs d'amour.

La rose est l'ornement du chef des demoiselles;
La rose est le joyau des plus simples pucelles;

De roses est semé des Charites le sein;
De son parfait parfum le ciel même en est plein.
Bacchus, ce deux fois né, ce Bassar vénérable,
Fait de roses garnir sa bien garnie table
Et verse incessamment les roses près le vin,
Versant aussi le vin près des roses sans fin.
De roses l'amoureuse embaumera son coffre,
Lorsque de son ami le linge blanc encoffre.

Quand le jour adviendra de mon dernier vouloir,
Je veux par testament expressément avoir
Mille rosiers plantés près de ma sépulture,
Afin, qu'à l'avenir, grands, soient ma couverture.
Puis l'on mettra ces vers engravés du pinceau
En grosses lettres d'or par-dessus mon tombeau :

« Celle qui gît ici sous cette froide cendre
Toute sa vie aima la rose fraîche et tendre,
Et l'aima tellement qu'après que le trépas
L'eut poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fut entouré de roses,
Comme ce qu'elle aimait par-dessus toutes choses. »

SONNETS

I

Les dieux jadis avaient pris en tutelle
L'arbre duisant à leur divinité.
Jupin voulut le chêne aime-cité;
Le myrte vert fut à Vénus la belle.

Le Délien veut la feuille immortelle
Du vert laurier; Hercule l'indompté
A le peuplier des ondes habité;
Le pin hautain appartient à Cybèle.

Quand Pallas dit : « De quoi vous sert d'avoir
Ces arbres-là, sans fruit en recevoir ? »
Lors Jupiter répond à sa demande :

« C'est pour autant que l'honneur bien conduit
Ne se vend point en l'espoir d'aucun fruit :
Le vrai honneur ne s'acquiert par offrande. »

II

Minerve alors répond en cette sorte :
« Je veux avoir, quant à moi, l'olivier;
Cet arbre m'est sur tous plus singulier
Pour le bon fruit que tous les ans me porte.

Tels ayez donc; cestuy me réconforte :
Je veux toujours les autres obvier
Infructueux; faites-vous dédier
Tant que voudrez ce que le vent emporte! »

Ainsi disait. Jupin la prend soudain,
La baise et dit : « Ha! qu'à bon droit l'humain
Croit que tu es née de ma cervelle!

Puisque tu es estimée de tous
Sage, je crois que tout l'utile doux
Doit ensuivir la louange éternelle. »

JEAN DE LA TAILLE

1540-1608

Jean de la Taille naquit en 1540, à Bondaroy dans la Beauce. Il fit ses études classiques à Paris et suivit les leçons de Muret au Collège de France. Il étudia ensuite le droit à Orléans, mais il était beaucoup plus occupé de littérature, et principalement de poésie dramatique, que de jurisprudence. Il semble d'ailleurs en avoir quitté l'étude pour prendre les armes et se mêler, dans l'Ouest, aux guerres de religion. Il fit paraître plusieurs tragédies et comédies, et il est l'un des premiers auteurs tragiques du XVIe siècle. En dehors de son œuvre théâtrale, il n'a laissé qu'un petit recueil de poésies d'où sont tirées les pièces qui suivent et qui montrent divers aspects d'un talent tout à fait distingué, et véritablement supérieur à sa renommée. Jean de la Taille avait plusieurs frères dont l'un, Jacques de la Taille, écrivit de seize à dix-huit ans plusieurs tragédies et mourut à vingt ans. Jean vécut jusqu'en 1608, mais on a peu de renseignements sur la plus grande partie de sa vie. Il se retira bientôt du monde et de la cour et passa ses jours dans la paix des champs; « courtisan retiré », il composa, sous ce titre précisément, un poème satirique dont nous reproduisons un fragment.

ANAGRAMMATISMES

AUX NOMS RETOURNÉS D'AUCUNS GRANDS SEIGNEURS ET DAMES

I

AU ROI, SUR SA DEVISE

La Justice et piété
Tu portes sur tous rois;
Si ton peuple a été
Troublé par dures lois,

Ores que tu es roi
Chasse la dure loi[1].

II

A LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS

Puisque par votre prudence
Vous avez bien mérité
D'avoir grande autorité
Vers votre fils et la France,
A bon droit votre nom dit :
Dame, ici est en crédit.

III

A LA TRÈS ILLUSTRE PRINCESSE MARGUERITE DE VALOIS

Quand or la vertu aurait
A prendre une forme d'homme,
Ta semblance elle prendrait,
Puisque tu es ainsi comme
Ton nom donne témoignage :
De vertus royal image.

ÉLÉGIE [2]

Mademoiselle, oyant à votre plainte
L'amour non feint dont vous êtes atteinte,
Qui pourrait même à grand'compassion
Fléchir le cœur d'un tigre ou d'un lion :
Moi qui toujours ai porté de nature
N'ayant un cœur fait d'une roche dure,
A toute dame honneur et amitié,
Confesse ici de vous avoir pitié.

Ha! plût à Dieu qu'amour pût si bien faire
Qu'à votre amour je pusse satisfaire!

Mais, ayant ore à une autre engagé
Mon cœur, ma foi, et mon amour rangé,

1. Charles de Valois.
2. En réponse à une élégie que lui avait adressée une demoiselle.

Il vous plaira ne trouver point étrange
Si mon amour autre part je ne range,
Si je ne puis ce qui n'est plus à moi
Vous départir, car je n'ai qu'une foi.

Non que soyez indigne ou mal habile,
Ains plutôt belle et honnête, et gentille,
Mais c'est amour merveilleux en les faits
Qui fait qu'ici je ne vous satisfais.

O que d'amour la merveille est terrible,
Qui fait que j'aime en un lieu, où possible
Ne suis aimé : qui fait qu'aimé je suis
En autre lieu, où aimer je ne puis!

Voilà pourquoi je crois le destin être
Le roi d'amour, le seigneur ou le maître,
Et comme il fait de toute chose ici,
Qu'il le conduit et le gouverne aussi,
Ou bien quelque astre a dessus ma naissance
Tourné l'aspect de sa male[1] influence.

Amour, amour traître, injuste et pervers,
Pourquoi fais-tu nos désirs si divers ?
Pourquoi fais-tu que toujours je rencontre
Ce que je fuis, et que par mal' encontre
Je n'ai jamais ce que plus je poursuis,
Et que n'aimant, souvent aimé je suis ?
Je sais qu'aucuns, riants de ma constance,
De vous aimer n'en faisant conscience,
M'allégueront que c'est ès vieux romans
Que l'on passait l'arc des loyaux amants :

Mais celle-là que je sers est si belle
Et l'amitié que je lui porte est telle
Que digne elle est d'un Roland, et vaut bien
Qu'on fît pour elle un siège Troyen.

Que si Roland, que si d'autres, en grâce
Me vont passant, en amour, je les passe,
Comme son sexe elle passe en beauté,
Comme le mien je passe en loyauté.

1. Mauvaise.

Je sais vos maux qu'on ne pourrait décrire,
Et par le mien je sais votre martyre :
Mais à cell'fin que ne fondiez au feu
Comme la cire, il vous faut peu à peu
Déraciner l'affection extrême,
Vous commander et n'aimer que vous-même,
Vous promettant qu'avec compassion
Vous aimerai d'honnête affection.

Je vous conseille autrement qu'en Ardenne
Alliez chercher l'oublieuse fontaine
Du fils d'Aymon pour vous faire oublier
L'amour, duquel il vous faut délier.

Joint que m'amour vous serait inutile :
Contraint d'aller à la guerre civile,
Ou combattant, et vous, ayant mon cœur,
Comment sans cœur pourrais-je être vainqueur ?...

LE BLASON DE LA MARGUERITE

En avril où naquit amour,
J'entrai dans son jardin un jour,
Où la beauté d'une fleurette
Me plut sur celles que je vis :
Ce ne fut pas la pâquerette,
L'œillet, la rose, ni le lis;
Ce fut la belle marguerite,
Qu'au cœur j'aurai toujours écrite.

Elle ne commençait encor
Qu'à s'éclore, ouvrant un fond d'or;
C'est des fleurs la fleur plus parfaite,
Qui plus dure, en son teint naïf,
Que le lys, ni la violette,
La rose, ni l'œillet plus vif.
J'aurai toujours au cœur écrite,
Sur toutes fleurs, la marguerite.

Les uns loueront le teint fleuri
D'autre fleur, dès le soir flétri,
Comme d'une rose tendrette
Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir;

Mais, par moi, mon humble fleurette
Fleurira toujours sans flétrir.
J'aurai toujours au cœur écrite,
Sur toutes fleurs, la marguerite.

Plût à Dieu que je pusse un jour
La baiser mon soûl et qu'amour
Cette grâce et faveur m'eût faite
Qu'en saison je pusse cueillir
Cette jeune fleur vermeillette
Qui, croissant, ne fait qu'embellir!
J'aurais toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la marguerite.

LE BLASON DE LA ROSE

A Mlle Rose de la Taille,
sa cousine.

Aux uns plaît l'azur d'une fleur
Aux autres une autre couleur :
L'un du lis, de la violette,
L'autre blasonne[1] de l'œillet
Les beautés ou d'autre fleurette
L'odeur ou le teint vermeillet :
A moi sur toute fleur déclose
Plaît l'odeur de la belle rose.

J'aime à chanter de cette fleur
Le teint vermeil et la valeur,
Dont Vénus se pare et l'aurore,
De cette fleur qui a le nom
D'une que j'aime et que j'honore,
Et dont l'honneur ne sent moins bon :
J'aime sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.

La rose est des fleurs tout l'honneur,
Qui en grâce et divine odeur
Toutes les belles fleurs surpasse,
Et qui ne doit au soir flétrir

1. Blasonner : faire la louange.

Comme une autre fleur qui se passe,
Mais en honneur toujours fleurir :
J'aime sur toute fleur déclose
À chanter l'honneur de la rose.

Elle ne défend à aucun
Ni sa vue ni son parfum,
Mais si de façon indiscrète
On la voulait prendre ou toucher,
C'est lors que sa pointure aigrette
Montre qu'on n'en doit approcher :
J'aime sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.

CHANSON

C'est trop pleuré, c'est trop suivi tristesse,
Je veux en joie ébattre ma jeunesse,
Laquelle encor comme un printemps verdoie :
Faut-il toujours qu'à l'étude on me voie ?
C'est trop pleuré.

Mais que me sert d'entendre par science
Le cours des cieux, des astres l'influence,
De mesurer le ciel, la terre et l'onde,
Et de voir même en un papier le monde ?
C'est trop pleuré.

Que sert pour faire une rime immortelle
De me ronger et l'ongle et la cervelle,
Pousser souvent une table innocente
Et de ternir ma face pâlissante ?
C'est trop pleuré.

Mais que me sert d'ensuivre en vers la gloire
Du grand Ronsard, de savoir mainte histoire,
Faire en un jour mille vers, mille et mille,
Et cependant mon cerveau se distille ?
C'est trop pleuré.

Cependant l'âge en beauté fleurissante
Chet[1] comme un lis, en terre languissante,

1. Choit, passe.

Il faut parler de chasse et non de larmes,
Parler d'oiseaux, et de chevaux et d'armes :
C'est trop pleuré.

Il faut parler d'amour et de liesse,
Ayant choisi une belle maîtresse;
J'aime et j'honore et sa race et sa grâce,
C'est mon Phœbus, ma Muse et mon Parnasse :
C'est trop pleuré.

Digne qu'un seul l'aime et soit aimé d'elle,
Lui soit époux, ami et serf fidèle,
Autant qu'elle est sage, belle et honnête,
Qui daigne bien de mes vers faire fête :
C'est trop pleuré.

Va-t'en, chanson, au sein d'elle te mettre,
A qui l'honneur (qui ne me doit permettre
Telle faveur) est plus cher que la vie.
Ha! que ma main porte à ton heur d'envie!
C'est trop pleuré.

SONNET

Puisqu'il me faut obéir à l'honneur
Et prendre encore si malheureuses armes,
Adieu vous dis avec soupirs et larmes,
Au lieu de moi, je vous laisse mon cœur.

Mais s'il vous plaît que je soie vainqueur
Et que j'acquierre, au fait de mil alarmes,
Avec valeur, honneur sur tous gendarmes,
Baillez le vôtre avec quelque faveur.

Baillez-le-moi, et, pour l'amour de vous,
Je porterai vos faveurs, devant tous,
En quelque assaut ou en quelque bataille;

Adieu encore, et que je vous embrasse;
Je vous supplie en quelque lieu que j'aille
Ne m'éloigner de votre bonne grâce.

ÉPITAPHE D'ANGÉLIQUE DE LA TAILLE

SŒUR DE L'AUTEUR

Puisqu'en France aujourd'hui n'abonde que souci,
Que vices, que langueurs, que misère éternelle,
Dieu en a retiré celle qui gît ici,
Voyant que ce faux siècle était indigne d'elle.

Et puisque les humains l'ont nommée Angélique,
Dieu et les cieux voyant qu'un tel nom méritait
Pour être belle, et sage, et constante et pudique,
L'ont fait jouir de l'heur que son nom promettait.

L'AUTEUR A LA MORT

SONNET

Puisqu'au moins j'ai parfait ce mien petit ouvrage,
Je ne dois plus, ô mort, de toi me soucier.
Viens, viens quand tu voudras, je te puis défier
Que tu puisses jamais à mon nom faire outrage!

Quoi ? me pensais-tu donc laisser sans témoignage
De n'avoir onc vécu, et de moi triompher ?
Doncques me pensais-tu, ô méchante, étouffer,
Comme mon jeune frère, au plus vert de son âge ?

Malgré toi, nous vivrons! car, publiant ses vers
Je le pourrai venger de toi, fausse Chimère,
Puisqu'au moins par ta faute ici je vis encor!

Malgré toi je dirai tel meurtre à l'univers,
Départant ce que j'ai d'immortel à mon frère
Ainsi que fit Pollux à son frère Castor.

A UN AMI

Si jamais gentilhomme ait eu part aux malheurs,
C'est moi qui n'eus jamais que misère et que larmes,
J'aime à vivre paisible, et faut suivre les armes,
J'aime à vivre gaillard, et faut vivre en douleurs.

J'aime acquérir honneur, et cèle mes valeurs,
J'aime en sûreté dormir, et n'ois toujours qu'alarmes[1],
J'aime à voir la vertu, et ne vois que gendarmes,
J'aime à faire la guerre, et ne vois que voleurs :

J'aime à voir mon pays et misérable j'erre,
Par divers temps et lieux, en une longue guerre.
Je n'aime l'ignorance, et faut l'ouïr habler.

J'ai mil maux, et voudrais plus sourde avoir l'oreille,
Je n'aime le pillage et s'il me faut piller,
Tandis, je fais des vers, dont chacun s'émerveille.

LE COURTISAN RETIRÉ

FRAGMENT

« En cour je ne vis oncque un libre, qui jouisse
De sa liberté vraie, un content, un qui puisse
Satisfaire à chacun : car s'il est gracieux,
On le nomme flatteur, : si grave, glorieux :
Si gaillard, éventé : s'il parle peu, ignare :
Si vaillant, étourdi : si ménager, avare.

« La cour est un théâtre, où nul n'est remarqué
Ce qu'il est, mais chacun s'y moque, étant moqué :
Où Fortune, jouant, de nos états se joue,
Qu'elle tourne, et renverse, et change avec sa roue.

« Tout y est inconstant, tout y est imparfait,
L'un monte, et l'autre chet, et nul n'est satisfait.
L'esprit bon s'y fait lourd, la femme s'y diffame.
La fille y perd sa honte, la veuve y acquiert blâme,
Les savants s'y font sots, les hardis éperdus,
Le jeune homme s'y perd, les vieux y sont perdus.

« Tous y sont déguisés, la fille y va sans mère,
La femme sans mari, le prêtre sans bréviaire,
Le moine sans congé, sans habit le prélat,
Sans livres le docteur, sans armes le soldat...

1. Ce vers a un pied de trop. Il faut sans doute lire : « J'aime en sûr'té. »

« Hélas que je vous plains, ô chétifs courtisans
Qui par mille soucis accourcissez vos ans,
Puis vous faites des grands, des maîtres et des braves,
Et ne regardez pas que vous êtes esclaves
De mil affections, et celui qui pourrait
Voir votre cœur à nu, certes il le verrait
Plus tourmenté que n'est la mer, quand pêle-mêle
La tourmentent les vents, la tempête, et la grêle :
Il le verrait miné d'éternelle langueur,
Rongé d'ambition, et navré de rancœur!

« O combien plus heureux, celui qui, solitaire,
Ne va point mendiant de ce sot populaire
L'appui ni la faveur; qui paisible, s'étant
Retiré de la cour et du monde inconstant,
Ne s'entre-mêlant point des affaires publiques,
Ne s'assujettissant aux plaisirs tyranniques
D'un seigneur ignorant et ne vivant qu'à soi,
Est lui-même sa cour, son seigneur et son roi;
Qui, n'étant point tenté d'avarice, d'envie,
D'orgueil, d'ambition, hameçons de la vie,
Et ne cherchant ailleurs qu'en soi-même son heur,
Est plus riche et content que le plus grand seigneur!... »

JACQUES DE LA TAILLE

1542-1562

Jacques de la Taille naquit en 1542, à Chaource. Ainsi que nous l'avons dit dans la notice sur son frère Jean, il mourut à vingt ans, laissant plusieurs tragédies qui sont des œuvres d'écolier, et quelques pièces de vers. Nous avons voulu lui faire une place à côté de son aîné. Nous transcrivons donc ci-après, de Jacques de la Taille, deux courtes épigrammes, et deux inscriptions plus courtes encore.

ÉPIGRAMMES

I

D'UN LION ET D'UN RENARD

Dedans un antre, un lion d'aventure
Trouve un renard navré mortellement,
Dont il s'approche et voyant sa blessure :
« Qui t'a, dit-il, outragé tellement ?
Mais sors de là, permets tant seulement
Que je te lèche, et lors en moins de rien
Tu seras sain : tu ne sais pas combien
Ma langue est bonne et puissante en cela. »
L'autre répondit : « Ami, je le sais bien,
Mais je crains trop pour les voisins qu'elle a ».

II

D'UN DEVIN

Quelque devin voyant son sort fatal,
Dit qu'il était à mourir destiné
L'an quarantième après son jour natal;
Mais, quand ce vint à l'an déterminé,

Il n'en mourut, dont lui tout forcené,
Pour ne mentir se mit au col la hart
Et s'étranglant, ô l'homme infortuné!
Estima moins sa vie que son art.

INSCRIPTIONS

I

POUR LA REINE CLAUDE

Dieu ne m'a point son bonheur épargné
Puisque je suis en France la première
A qui trois rois de France il ait donné
Pour mon époux, pour mon fils, pour mon frère.

II

POUR LE ROI FRANÇOIS, PREMIER DU NOM

César voyant d'Alexandre l'image,
Comme envieux se mit à soupirer;
Mais ce portrait aurait bien l'avantage
De faire même Alexandre pleurer.

MARIE STUART

1542-1587

Marie Stuart naquit le 8 décembre 1542, quelques jours seulement avant la mort de son père, et termina, sur l'échafaud, le 8 février 1587, son existence agitée. Il ne nous appartient pas de résumer ici cette existence, dont la postérité semble avoir voulu oublier les crimes pour n'en retenir que les malheurs. Élevée à la cour de France dès l'âge de six ans, mariée à l'âge de seize ans au roi François II, elle dut, à dix-huit ans, étant devenue veuve, quitter le « plaisant pays de France », où les jours coulaient pour elle si heureux et si doux, pour aller chercher dans sa rude Écosse les brumes du ciel et les agitations de la politique. Elle exprima, dit-on, en quelques vers simples et touchants sa douleur de la mort de son royal époux et ses regrets de quitter notre sol. Ce sont ces vers que nous donnons ci-après. Il est difficile d'affirmer qu'elle en est bien l'auteur. Sainte-Beuve, dans ses *Portraits littéraires* (t. III, p. 65), rappelle que « M. de Querlon assurait l'abbé de Saint-Léger que la chanson de Marie-Stuart à bord du vaisseau *(Adieu plaisant pays de France)* était de lui ».

SUR LA MORT DE FRANÇOIS II

(1560)

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un œil touchant
De perte irréparable.
Et, en soupirs cuisants,
Je passe mes beaux ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame infortunée,

Qui mon cœur et mon œil
Voit en bière et cercueil ?

Qui, en mon doux printemps,
En fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse;
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Ce qui m'était plaisant
Ores m'est peine dure,
Le jour le plus luisant
M'est nuit noire et obscure,
Et n'ai rien si exquis
Que de moi soit requis.

J'ai au cœur et à l'œil
Un portrait et image
Qui figure mon deuil
En mon pâle visage,
De violettes teint
Qui est l'amoureux teint.

Pour mon mal étranger
Je ne m'arrête en place;
Mais j'ai eu beau changer
Si ma douleur j'efface,
Car mon pis et mon mieux
Sont les plus déserts lieux.

Si, en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit à l'aube du jour
Ou soit à la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent;

Si partois vers ces lieux
Viens à dresser ma vue,
Le doux trait de ses yeux
Je vois en une nue;
Soudain je vois en l'eau
Comme dans un tombeau;

Si je suis en repos,
Sommeillant sur ma couche,
J'ois qu'il me tient propos,
Je le sens qui me touche.
En labeur, en recoy
Toujours est près de moi.

Je ne vois autre objet
Pour beau qu'il se présente
A qui que soit sujet,
Oncques mon cœur consente
Exempt de perfection
A cette affection.

Mets, chanson, ici fin
A si triste complainte
Dont sera le refrain :
Amour vraie et sans feinte.
Pour la séparation
N'aura diminution.

CHANSON

FAITE LORS DU DÉPART DE MARIE STUART POUR L'ÉCOSSE, ÉTANT ENCORE A LA VUE DES COTES DE FRANCE

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France, adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a ci de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

DU BARTAS

1544-1590?

Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, naquit en 1544, à Montfort, non loin d'Auch, en Gascogne. Il commença très jeune à composer des vers, mais il ne se consacra pas entièrement aux muses. Il fut gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de Navarre (le futur Henri IV), pour le service de qui il prit les armes et à qui il fut toujours fidèlement dévoué. Il fut un vaillant capitaine, et certainement meilleur soldat que poète, car si ses ouvrages poétiques contiennent çà et là de véritables beautés, ils sont trop souvent prolixes, emphatiques et diffus. Le principal caractère de la poésie de Du Bartas est d'être religieuse. Son premier recueil, qu'il fit paraître en 1574, portait d'ailleurs le titre de *La Muse chrétienne.* Il compose, il est vrai, des poèmes d'un caractère profane, par exemple *Les Neuf Muses pyrénéennes,* mais c'est une pensée religieuse qui s'efforce d'animer son œuvre la plus importante, la plus célèbre, et qui obtint un succès dont nous sommes, à bon droit, étonnés : *La Semaine ou création du monde,* que l'auteur, une fois en train, fit suivre d'une *Seconde Semaine* plus ennuyeuse assurément que la précédente. Non seulement la renommée de Du Bartas fut considérable, mais aussi son influence; ses œuvres furent traduites en toutes les langues. Peut-être gagnaient-elles à cette transposition. En tout cas, on sait que Gœthe les admirait. Du Bartas ne manquait pas d'imagination, mais il était confus et se payait sans doute un peu trop d'un bruit de mots; enfin il pécha trop souvent contre le goût. Son long poème contient cependant des passages qui ne manquent pas de grandeur; nous en avons extrait trois fragments; ils ont paru suffisants, avec quelques sonnets, pour donner une idée de son talent. Il mourut, en 1590 ou 1591, des suites des blessures qu'il avait reçues en combattant. Ajoutons qu'outre ses œuvres françaises il composa des poésies dans le dialecte gascon.

LA NUIT [1]

L'architecte du monde ordonna qu'à leur tour,
Le jour suivît la nuit, la nuit suivît le jour.

1. *La Semaine, Le Premier Jour.*

La nuit peut tempérer du jour la sécheresse,
Humecte notre ciel et nos guérets engraisse;
La nuit est celle-là qui charme nos travaux,
Ensevelit nos soins, donne trêve à nos maux;
La nuit est celle-là qui de ses ailes sombres
Sur le monde muet fait avecques les ombres
Dégoutter le silence, et couler dans les os
Des recrus[1] animaux au sommeilleux repos.
O douce nuit, sans toi, sans toi l'humaine vie
Ne serait qu'un enfer, où le chagrin, l'envie,
La peine, l'avarice, et cent façons de morts
Sans fin bourrelleraient et nos cœurs et nos corps.
O nuit, tu vas ôtant le masque et la feintise,
Dont sur l'humain théâtre en vain on se déguise,
Tandis que le jour luit; ô nuit calme, par toi
Sont faits du tout[2] égaux le bouvier et le roi,
Le pauvre et l'opulent, le Grec et le barbare,
Le juge et l'accusé, le savant et l'ignare,
Le maître et le valet, le difforme et le beau :
Car, nuit, tu couvres tout de ton obscur manteau.
Celui qui, condamné pour quelque énorme vice,
Recherche sous les monts l'amorce d'avarice,
Et qui dans les fourneaux, noirci, cuit et recuit
Le soufre de nos cœurs, se repose la nuit;
Celui qui tout courbé le long des rives tire
Contre le fil du fleuve un trafiquant navire,
Et, fondant tout en eau, remplit les bords de bruit,
Sur la paille étendu se repose la nuit.
Celui qui, d'une faux maintes fois émoulue,
Tond l'honneur bigarré de la plaine velue,
Se repose la nuit et dans les bras lassés
De sa compagne perd tous les travaux passés.
Seuls, seuls, les nourrissons des neuf doctes pucelles,
Cependant que la nuit de ses humides ailes
Embrasse l'univers d'un travail gracieux,
Se tracent un chemin pour s'envoler aux cieux,
Et plus haut que le ciel d'un vol docte conduisent
Sur l'aile de leurs vers les humains qui les lisent.

1. Fatigués.
2. Entièrement.

LA VIE RUSTIQUE [1]

O trois et quatre fois bienheureux qui s'éloigne
Des troubles citadins! qui, prudent ne se soigne[2]
Des emprises[3] des rois, ains, servant à Cérès
Remue de ses bœufs les paternels guérets!
La venimeuse dent de la blafarde envie,
Ni l'avare souci ne tenaille sa vie.
Des bornes de son champ son désir est borné.
Il ne boit dans l'argent le philtre forcené;
Au lieu de vin grégeois et parmi l'ambrosie
Ne prend dans un plat d'or l'arsenic ôte-vie.
Sa main est son gobeau[4], l'argenté ruisselet
Son plus doux hypocras; le fromage, le lait
Et les pommes encor, de sa main propre entées,
A toute heure lui sont sans apprêt apprestées.
Les trompeurs chicaneurs (Harpyes des parquets
Et sangsues du peuple) avecques leurs caquets
Bavardement fâcheux la tête ne lui rompent;
Ains les peints oiselets ses plus durs ennuis trompent,
Enseignant chaque jour aux doux-flairants buissons
Les plus divins couplets de leurs douces chansons.
Son vaisseau vagabond sur l'irrité Nérée
N'est or' le jouet d'Eure et tantôt de Borée;
Et dans un océan éloigné de tout bord
Misérable ne va chercher l'horrible mort;
Ains passant en repos tous les jours de son âge
De vue ne perd point tant soit peu son village,
Ne connaît autre mer, ne sait autre torrent
Que le flot cristallin du ruisseau murmurant
Qui ses verts prés arrose : et cette même terre
Qui naissant le reçut, pitoyable l'enterre.
Pour rappeler le somme il n'avale le jus
Ni du morne pavot, ni du froid jonc de Chus;
Et n'achète les tons, comme jadis Mécène,
Lorsqu'en son corps mal sain, son âme encor moins saine
N'avait ni paix ni trêve; et que sans nul repos
La jalouse fureur le rongeait jusqu'aux os;
Ains sur le vert tapis de la plus tendre mousse
Qui frange un bord ondeux, hors de ses flancs il pousse

1. *La Semaine, Le Troisième Jour.*
2. Ne se soucie.
3. Entreprises.
4. Gobelet.

Un sommeil enchanté par le gazouillis doux
Des flots entrecassés[1] des bords et des cailloux.
Le clairon, le tambour, la guerrière trompette,
L'éveillant d'un sursaut, n'arment d'armet sa tête,
Et d'un chef respecté le saint commandement
Ne le pousse aveuglé du lit au monument.
Le coq empennaché la diane lui sonne,
Limite son repos et par son cri lui donne
Un chatouilleux désir d'aller mirer les fleurs
Que la flairante aurore emperle de ses pleurs.
Un air emprisonné dans les rues puantes
Ne lui trouble le sang par ses chaleurs relantes;
Ains du ciel découvert, dessous lequel il vit,
A toute heure le tient en nouvel appétit,
Le tient sain à toute heure, et la mort redoutée
N'approche que bien tard de sa loge[2] écartée.
Il ne passe ès grand's cours ses misérables ans,
Son vouloir ne dépend du vouloir des plus grands,
Et changeant de seigneur ne change d'évangile...

Ains, vivant tout à soi, et servant Dieu sans peur,
Il chante sans respect ce qu'il a sur le cœur.
Le soupçon blêmissant nuit et jour ne le ronge,
A des aguets trompeurs nuit et jour il ne songe,
Ou, s'il songe à tromper, c'est à tendre filets
Aux animaux des champs, gluaux aux oiselets,
Et manches[3] aux poissons. Que si ses garde-robes
Ne sont toujours comblés de magnifiques robes
De velours à fond d'or, et si les faibles aix
De son coffre peu sûr ne ployent sous le faix
Des avares lingots, il se vêt de sa laine,
De vins non achetés sa cave est toute pleine,
Ses greniers de froment, ses rocs de saines eaux
Et ses granges de foin et ses parcs de troupeaux :
Car mon vers chante l'heur du bien aisé rustique,
Dont l'honnête maison semble une république,
Non l'état disetteux du rompu bûcheron,
De l'affamé pêcheur, du pauvre vigneron,
Qui quémandent leur vie et qui n'ont qu'à boutées
Du pain en leurs maisons sur quatre pieds plantées.
Puissé-je, ô Tout-Puissant, inconnu des grands rois,
Mes solitaires ans achever par les bois!

1. Brisés.
2. Sa cabane, sa maison.
3. Filets de pêche.

Mon étang soit ma mer, mon bosquet mon Ardenne,
La Gimone mon Nil, le Sarrapin ma Seine,
Mes chantres et mes luths les mignards oiselets,
Mon cher Bartas mon Louvre et ma cour mes valets,
Où sans nul destourbier[1] si bien ton los j'entonne
Que la race future à bon droit s'en étonne.
Ou bien si mon devoir et la bonté des rois
Me fait de leur grandeur approcher quelquefois,
Fais que de leur faveur jamais je ne m'enivre,
Que, commandé par eux, libre je puisse vivre,
Que l'honneur vrai je suive, et non l'honneur menteur,
Aimé comme homme rond et non comme flatteur.

LE PARADIS TERRESTRE [2]

Poètes des Païens, qui, hardis, faites gloire
D'obscurcir par vos vers l'éternelle mémoire
Des ouvrages de Dieu, n'allez plus louanger
D'un discours fabuleux d'Élysée le verger,
Que vous avez tiré sur un si beau modèle,
Pour en avoir appris quelque sourde nouvelle
Venant de père en fils : car l'ouvrier trois fois saint
A mieux fait son jardin, que vous le vôtre feint.
Si je dis que toujours, d'une face sereine,
Le Ciel embrasse-tout œilladait cette plaine;
Que de rochers cambrés le doux miel distillait;
Que le lait nourricier par les champs ruisselait;
Que les rues avaient même odeur que les roses;
Que tout terroir portait en tout temps toutes choses,
Et sous mêmes rameaux, cent et cent fruits divers
Toujours se brandillaient, ni trop mûrs, ni trop verts;
Que le plus aigre fruit et l'herbe plus amère
Égalait en douceur les sucres de Madère,
Et nourrissait les corps mieux qu'aujourd'hui les veaux,
Les chapons, les perdrix, les moutons, les chevreaux,
Sans compter tant d'appâts que notre friandise
En cent mille façons chatouilleuse déguise,
Et qui, non pour s'éteindre, ains pour plus s'allumer,
Les prend en autre ciel et sous l'ondeuse mer,
Si je dis qu'au matin, des champs la face verte
Était non de rosée, ains de manne couverte;

1. Empêchement.
2. *La Seconde Semaine. Le Premier Jour.*

Qu'un ru[1] traîne-guéret, de son cours violent,
Des fleuves ne souillait le cristal doux-coulant,
Fleuves qui surmontaient en bon goût le breuvage
Qui du Crétois Cérathe[2] honore le rivage;
Que les sombres forêts des myrtes amoureux,
Des prophètes lauriers, des palmiers généreux,
Ne s'effeuillent jamais, ains leurs branches nouvelles,
Par nature voûtaient mille fraîches tonnelles,
Où cent sortes d'oiseaux nuit et jour s'ébattaient,
S'entrefaisaient l'amour, sautelaient, voletaient,
Et, mariant leurs tons aux doux accents des Anges,
Chantaient et l'heur d'Adam, et de Dieu les louanges :
Car pour lors les corbeaux, horiots et hiboux,
Avaient des rossignols le chant doctement doux,
Et les doux rossignols avaient la voix divine
D'Orphée et d'Amphion, d'Arion et de Line[3],
Écho, voix forestière, Écho fille de l'air,
Qui ne veut ni ne peut, languarde, rien céler,
Qui ne sait s'enquérir, ains seulement répondre,
Et qui jamais en vain ne se laisse semondre[4],
Y tenait sa partie, et commençait à temps
Chanter lorsqu'ils cessaient, et cessait eux chantants,
Là régnait la musique, et toujours sur la rive
Un doux bruit secondait la voix et morte et vive.
Si je dis que Phœbus n'y faisait arriver
L'été par son retour, par sa fuite l'hiver,
Ains l'amoureux printemps tenait toujours fleuries
Des doux-fleurants vallons les riantes prairies;
Que le robuste Adam ne sentait point son corps
Aggravé des autans ni roidi par les Nords
Ains d'un doux ventelet l'haleine musquetée,
Coulant dans la forêt par l'Éternel plantée,
Donnait vigueur au corps, à la terre verdeur,
A la verdure fleurs, aux fleurs une alme[5] odeur;
Qu'au jour la nuit prêtait son humeur nourricière,
Et le jour à la nuit moitié de sa lumière;
Que la grêle jamais n'atterrait les moissons;
Que la neige plumeuse, et les luisants glaçons
N'en vieillissaient les champs; qu'un éclatant orage
N'écartelait les monts; qu'un pluvieux ravage

1. Ruisseau.
2. Fleuve de l'île de Crète, bordé de vignobles fameux.
3. Linus.
4. Interroger.
5. Douce.

N'amaigrissait la terre, ains les champs produisaient
Les fécondes vapeurs, qui leur face arrosaient,
Je ne pense mentir : plutôt honteux, j'accuse,
D'indocte pauvreté ma bégayante Muse.
Si tu veux en deux mots la louer comme il faut,
Dis que c'est le portrait du Paradis d'en haut,
Où notre aïeul avait, ô merveilles étranges!
Dieu pour entre-parleur, pour ministres les Anges.

LES NEUF MUSES PYRÉNÉENNES

PRÉSENTÉES PAR GUILLAUME DE SALLUSTE SIEUR DU BARTAS AU ROI DE NAVARRE

I

François, arrête-toi, ne passe la campagne
Que nature mura de rochers d'un côté,
Que l'Ariège entrefend d'un cours précipité :
Campagne qui n'a point en beauté de compagne.

Passant, ce que tu vois n'est point une montagne :
C'est un grand Briarée, un géant haut monté
Qui garde ce passage et défend, indompté,
De l'Espagne la France, et de France l'Espagne.

Il tend à l'une l'un, à l'autre l'autre bras;
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas;
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes.

Les épaisses forêts sont ses cheveux épais;
Les rochers sont ses os, les rivières bruyantes
L'éternelle sueur que lui cause un tel faix.

II

Coupeaux[1] toujours chenus, miracles qui touchez
Les astres de vos fronts, l'enfer de vos racines,
Épouvantaux du ciel, rochers, qui dans vos mines
Les forcenés désirs de l'avare cachez,

1. Sommets.

Tressaillez de plaisir [et] vos pointes clochez[1],
Faites jaillir partout des sources argentines,
Ouvrez vos flancs pierreux, découvrez vos poitrines,
A vos plus chers métaux le triste frein lâchez.

Invincible rempart de l'Espagne et des Gaules,
Ainsi que vous voyez blanchir sur vos épaules
Les montagnes qui font plus hautain l'univers,

O sommets escarpés, ainsi ce roi qui monte
Sur vos dos et de neige et de sapins couverts,
Par ses belles vertus tout autre roi surmonte.

A FRANÇOIS RÉMOND

Mon cher Rémond, qui fais dextrement marier
La lyre de Phœbus aux textes de Scévole,
Tu t'enquiers si depuis que j'ai quitté l'école
J'ai suivi le barreau ou bien le train guerrier.

La vente des États, le mépris coutumier
De la sainte Thémis qui de çà-bas[2] s'envole,
L'horreur du fer civil qui notre France affole,
M'ont fait tant dédaigner l'un et l'autre métier,

Que, loin d'ambition, d'avarice et d'envie,
Je passe oisivement en mon Bartas la vie,
Me contentant du bien par les miens acquêté.

Mais tel, mon cher Rémond, et nuit et jour se peine
Pour s'immortaliser, dont peut-être la peine
Ne sert tant au public que mon oisiveté.

1. Ébranlez.
2. D'ici-bas.

ROBERT GARNIER

1545-1590

Robert Garnier naquit en 1545, à La Ferté-Bernard, dans le Maine. Destiné au barreau, il alla faire son droit à Toulouse. C'est dans cette ville qu'il composa sous le titre de *Plaintes amoureuses* quelques pièces de vers : sonnets, épîtres et élégies. Il obtint une *églantine* aux concours des Jeux floraux. Mais son œuvre principale c'est l'ensemble des huit tragédies qui font de lui, au XVIe siècle, le maître de la scène tragique française. Ayant pris le parti de ne pas admettre dans ce recueil la poésie dramatique, nous ne citerons rien de ses ouvrages où l'on trouve des passages remarquables et particulièrement des chœurs formés de fort belles stances. Nous avons reproduit de Robert Garnier l'élégie harmonieuse qu'il adressa à Desportes sur la mort de Ronsard. C'est probablement sa dernière œuvre poétique. Robert Garnier qui avait abandonné le théâtre en 1580 la composa sans doute l'année même de la mort de Ronsard, survenue en 1585; lui-même mourut en 1590.

ÉLÉGIE A DESPORTES

Nature est aux humains sur tous autres cruelle;
On ne voit animaux
En la terre et au ciel, ni en l'onde infidèle,
Qui souffrent tant de maux.

Le rayon éternel de l'essence divine,
Qu'en naissant nous avons,
De mille passions nos tristes jours épine
Tandis que nous vivons.

Et non pas seulement vivans il nous torture,
Mais nous blesse au trépas;
Car pour prévoir la mort, elle nous est plus dure
Qu'elle ne serait pas.

Si tôt que notre esprit dans le cerveau raisonne,
Nous l'allons redoutant,
Et sans cette frayeur que la raison nous donne
On ne la craindrait tant.

Nous craignons de mourir, de perdre la lumière
Du soleil radieux,
Nous craignons de passer, sur les ais d'une bière,
Le fleuve Stygieux.

Nous craignons de laisser nos maisons délectables,
Nos biens et nos honneurs,
Ces belles dignités qui nous font, vénérables,
Remarquer des seigneurs.

Le peuple des forêts, de l'air et des rivières,
Qui ne voient si loin,
Tombent journellement aux mortelles pantières
Sans se gêner de soin;

Leur vie est plus heureuse et moins sujette aux peines
Et encombres divers,
Que nous souffrons, chétifs, en nos âmes humaines
De désastres couverts.

Ores nous point l'amour, tyran de la jeunesse,
Ores l'avare faim
De l'or injurieux, qui fait que chacun laisse
La vertu pour le gain.

Celui-ci se tourmente après les grandeurs vaines,
Enflé d'ambition;
De celui-là l'envie empoisonne les veines,
Cruelle passion.

La haine, le courroux, le dépit, la tristesse,
L'outrageuse rancœur
Et la tendre pitié du faible qu'on oppresse,
Nous bourrellent le cœur.

Et voilà notre vie, ô misérables hommes!
Nous semblons être nés
Pour être cependant qu'en ce monde nous sommes,
Toujours infortunés.

Et encore, où le ciel en une belle vie
Quelques vertus enclôt,

La chagrineuse mort, qui les hommes envie,
Nous la pille aussitôt.

Ainsi le vert émail d'une riante prée
Est soudain effacé;
Ainsi l'aimable teint d'une rose pourprée
Est aussitôt passé.

La jeunesse de l'an n'est de longue durée,
Mais l'hiver aux doigts gourds
Et l'été embruni de la torche éthérée
Durent presque toujours.

Mais, las! ô doux printemps, votre verdeur fanie[1]
Retourne en même point,
Mais quand notre jeunesse une fois est finie
Elle ne revient point.

La vieillesse nous prend, maladive et fâcheuse,
Hôtesse de la mort,
Qui pleins de mal nous pousse en une tombe creuse
D'où jamais on ne sort.

Desportes, que la Muse honore et favorise
Entre tous ceux qui ont
Suivi le saint Phœbus, et sa science apprise
Dessus le double mont,

Vous voyez ce Ronsard, merveille de notre âge,
L'honneur de l'univers,
Paître de sa chair morte, inévitable outrage,
Une source de vers.

De rien votre Apollon, ni les Muses pucelles
Ne lui ont profité;
Bien qu'ils eussent pour lui les deux croupes jumelles
Du Parnasse quitté,

Et qu'il les eut conduits aux accords de sa lyre
De ce Français séjour,
Pour chanter de nos rois, et leurs victoires dire,
Ou sonner de l'amour.

C'est grand cas que ce dieu, qui dès l'enfance l'aime,
Affranchit du trépas

1. Verdure fanée.

Ses divines chansons, et que le chantre même
N'en affranchisse pas.

Vous en serez ainsi; car, bien que votre gloire
Épandue en tous lieux,
Ne descende étouffée en une tombe noire
Comme un peuple ocieux,

Et que vos sacrés vers, qui de honte font taire
Les plus grands du métier,
Nous facent choir des mains, quand nous en cuidons faire,
La plume et le papier,

Si verrez-vous le fleuve où tout le monde arrive
Et pay'rez le denier
Que prend pour nous passer jusques à l'autre rive
L'avare nautonnier.

Que ne ressemblons-nous aux vagueuses rivières
Qui ne changent de cours ?
Ou au branle éternel des ondes marinières
Qui reflottent toujours ?

Hé! n'est-ce pas pitié que ces roches pointues
Qui semblent dépiter,
De vents, de flots, d'orage et de foudres battues,
L'ire de Jupiter,

Vivent incessamment, incessamment demeurent
Dans leurs membres pierreux,
Et que des hommes tels que ce grand Ronsard meurent
Par un sort rigoureux ?

O destin lamentable! Un homme qui approche
De la divinité
Est ravy de ce monde, et le front d'une roche
Dure en éternité.

Qui pourra désormais d'une haleine assez forte
Entonner comme il faut
La gloire de mon roi, puis que la Muse est morte
Qui le chantait si haut ?

Qui dira ses combats, ses batailles sanglantes,
Quand jeune, duc d'Anjou,
De sa main foudroya les troupes protestantes
Aux plaines de Poitou ?

Desportes, qui sera-ce une fois[1] ? Votre Muse,
Digne d'être en son lieu,
Fuyant l'honneur profane aujourd'hui ne s'amuse
Qu'aux louanges de Dieu!

Et qui sera-ce donc ? Quelle voix suffisante,
Pour sonner gravement
Joyeuse notre Achille, dont la gloire naissante
S'accroît journellement ?

Qui dira son courage, indomptable à la peine,
Indomptable à la peur,
Et comme il appareille avec une âme humaine
Un magnanime cœur;

Comme il est de l'honneur, du seul honneur avare,
D'autres biens libéral,
Chérissant un chacun, fors celui qui s'égare
Du service royal ?

Ne permette Clion, et Phœbus ne permette,
Que Ronsard abattu
Par l'ennuyeuse mort, ne se trouve poète
Qui chante sa vertu!

Adieu, mon cher Ronsard, l'abeille en votre tombe
Fasse toujours son miel;
Que le baume arabic à tout jamais y tombe!
Et la manne du ciel!

Le laurier y verdisse avecques le lierre,
Et le myrte amoureux;
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enserre
Le rosier odoreux;

Le thym, le basilic, la franche marguerite,
Et notre lis françois,
Et cette rouge fleur, où la plainte est écrite
Du mal content grégeois.

Les nymphes de Gâtine, et les naïades saintes,
Qui habitent le Loir,
Le venant arroser de larmettes épreintes[2],
Ne cessent de douloir.

1. Décidément.
2. Exprimées.

Las! Clothon a tranché le fil de votre vie
D'une piteuse[1] main,
La voyant de vieillesse et de gouttes suivie,
Torturage inhumain;

Voyant la pauvre France en son corps outragée
Par le sanglant effort
De ses enfants, qui l'ont tant de fois ravagée,
Soupirer à la mort!

Le Suisse aguerri, qui aux combats se loue,
L'Anglais fermé de flots
Ceux qui boivent le Pau, le Tage et la Danoue
Fondre dessus son dos,

Ainsi que le vautour, qui de griffes bourelles
Va sans fin tirassant
De Prométhée le foie, en patûres nouvelles
Coup sur coup renaissant.

Les meurtres inhumains se font entre les frères,
Spectacle plein d'horreur!
Et déjà ses enfants courent contre leurs pères
D'une aveugle fureur;

Le cœur des citoyens se remplit de furies;
Les paysans écartés
Meurent contre une haie; on ne voit que tûries
Par les champs désertés!

Et puis allez chanter l'honneur de notre France
En siècles si maudits,
Attendez-vous qu'aucun vos labeurs récompense
Comme on faisait jadis!

La triste pauvreté nos chansons accompaigne;
La Muse, les yeux bas,
Se retire de nous, voyant que l'on dédaigne
Ses antiques ébats.

Vous êtes donc heureux, et votre mort heureuse,
O cygne des François!
Ne lamentez que nous, dont la vie ennuyeuse
Meurt le jour mille fois.

1. Pitoyable, compatissante.

Vous errez maintenant aux campagnes d'Élyse,
A l'ombre des vergers,
Où chargent en tous temps, assurez de la bise,
Les jaunes orangers;

Où les prés sont toujours tapissés de verdure,
Les vignes de raisins,
Et les petits oiseaux, gazouillants au murmure
Des ruisseaux cristallins.

Là le cèdre gomeux odoreusement sue,
Et l'arbre du Liban,
Et l'ambre, et myrrhe, au lit de son père reçue
Pleure le long de l'an.

En grand'foule accourus autour de vous se pressent
Les héros anciens,
Qui boivent le nectar, d'ambroisie se paissent,
Aux bords Élysiens :

Sur tous le grand Eumolpe, et le divin Orphée,
Et Line, et Amphion,
Et Musée, et celui dont la plume échauffée
Mit en cendre Ilion,

Le louangeur thébain, le chantre de Mantoue,
Le lyrique latin,
Et avecques Sénèque, honneur grand de Cordoue,
L'amoureux Florentin!

Tous vont battant des mains, sautelant de liesse,
S'entre-disant entre eux :
« Voilà celui qui dompte et l'Itale et la Grèce,
En poèmes nombreux! »

L'un vous donne sa lyre, et l'autre sa trompette;
L'autre vous veut donner
Son myrte, son lierre, ou son laurier prophète,
Pour vous en couronner.

Ainsi vivez heureuse, âme toute divine,
Tandis que le destin
Nous réserve aux malheurs de la France, voisine
De sa dernière fin!

PHILIPPE DESPORTES

1546-1606

Philippe Desportes naquit en 1546, à Chartres. Il était de famille bourgeoise et vint de bonne heure chercher fortune à Paris. Tallemant des Réaux, au tome Ier de ses *Historiettes*, a raconté quelques anecdotes de la jeunesse du poète. Il fut placé chez un procureur qui, à tort ou à raison, trouva que son jeune clerc était trop assidu auprès de madame son épouse, et qui le congédia; Desportes se rendit à Avignon où il eut la bonne fortune de s'engager comme secrétaire au service de Mgr l'évêque du Puy; il voyagea en Italie, accompagnant son maître, puis en 1570 on le trouve à la cour de France où Claude de Laubépine, secrétaire des commandements de Charles IX, le protégea. Il avait déjà composé ses premiers vers; Baïf et Ronsard le louèrent; Ronsard même crut reconnaître en Desportes un rival destiné à le surpasser. Il se trompait. L'heureux Desportes, à qui la fortune et la faveur ne cessèrent pas de sourire, a écrit des poésies charmantes, tantôt par l'esprit, tantôt par la mélancolie, souvent par un sens très sûr de l'harmonie, mais il n'a jamais pu ni s'élever aussi haut, ni s'émouvoir aussi profondément que Ronsard. Ses vers d'amour, et il en a écrit quatre livres, composés pour la plus grande partie de sonnets, sont parfois alambiqués, tachés de concetti; c'est plutôt dans quelques chansons qu'il a réussi à exprimer des émotions sincères avec la plus touchante simplicité. Nous avons reproduit un certain nombre de pièces de ce poète. Quelques-unes sont très célèbres et méritent de l'être. Nous espérons avoir réussi à montrer sous ses différents aspects ce talent agréable et fin. Malherbe ne faisait pas beaucoup de cas des vers de Desportes, il est naturel qu'il n'en ait pas aimé la fluidité souvent un peu molle. Desportes n'en demeura pas moins avec son ami Bertaut un des meilleurs poètes du XVIe siècle, qui, avec eux, se termine fort dignement en prolongeant sa poétique durant les premières années du siècle suivant. Desportes fut fort bien traité par Charles IX et par Henri III; il fut doté de plusieurs bénéfices; il était du reste généreux, et très accueillant aux jeunes écrivains. La vie lui avait été si clémente qu'il regrettait de la quitter. Étant malade et sentant la mort toute proche, il s'écria, dit-on : « J'ai trente mille livres de rente et je meurs! » Il mourut, en effet, le jour même. C'était le 5 octobre 1606.

CHANSON

Un doux trait de vos yeux, ô ma fière déesse!
Beaux yeux, mon seul confort,
Peut me remettre en vie et m'ôter la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs soleils et par leurs vives flammes
Retardez mon trépas :
Un regard me suffit : le voulez-vous, madame?
Non, vous ne voulez pas!

Un mot de votre bouche à mon dam trop aimable
Mais qu'il soit sans courroux,
Pour changer le destin d'un amant misérable
Qui n'adore que vous.
Il ne faut qu'un oui, mêlé d'un doux sourire,
Plein d'amours et d'appâts;
Mon Dieu! que de longueurs! le voulez-vous point dire?
Non, vous ne voulez pas!

Roche sourde à mes cris, de glaçons toute pleine,
Ame sans amitié,
Quand j'étais moins brûlant, tu m'étais plus humaine
Et plus prompte à pitié.
Cessons donc de l'aimer, et pour nous en distraire
Tournons ailleurs nos pas.
Mais peut-il être vrai que je le veuille faire?
Non, je ne le veux pas.

SONNETS

I

Icare chut ici, le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage;
Ici tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa chute envieux.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand bien d'un si petit dommage!
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!

Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non pas la hardiesse;
Il eut pour le brûler des astres le plus beau;

Il mourut poursuivant une haute aventure;
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture :
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau?

II

A pas lents et tardifs tout seul je me promène,
Et mesure en rêvant les plus sauvages lieux;
Et, pour n'être aperçu, je choisis de mes yeux
Les endroits non frayés d'aucune trace humaine.

Je n'ai que ce rempart pour défendre ma peine,
Et cacher mon désir aux esprits curieux,
Qui, voyant par dehors mes soupirs furieux,
Jugent combien dedans ma flamme est inhumaine.

Il n'y a désormais ni rivière ni bois,
Plaine, mont ou rocher, qui n'ait su par ma voix,
La trempe de ma vie à toute autre célée.

Mais j'ai beau me cacher, je ne puis me sauver
En désert si sauvage ou si basse vallée
Qu'amour ne me découvre et me vienne trouver.

III

Pauvre cœur désolé, qui sans aucune offense
Vois ta plus chère part de toi se séparer,
N'en gémis point si fort, cesse d'en murmurer,
Et parmi ces tourments montre ta patience.

Songe au cours de ce monde et à son inconstance,
Qui fait qu'un même état ne se peut assurer.
Peut-être après les maux qu'on te fait endurer,
Le sort te livrera quelque meilleure chance.

Ainsi comme le ciel se tourne la fortune,
Le chaud chasse l'hiver, le soleil la nuit brune,
Après l'orage épais le clair temps fait retour.

L'amant, content naguère, ore est plein de furie,
Et le désespéré s'éjouit à son tour;
Ainsi dessous le ciel toute chose varie.

IV

Non, non, je veux mourir plutôt que d'endurer
Qu'un autre aille cueillant la moisson de ma peine;
Si parfaite beauté n'est pas une fontaine
Où chacun puisse aller pour se désaltérer.

Si le plus grand des dieux voulait vous adorer,
Contre lui de fureur mon âme serait pleine;
Comment donc souffrirais-je une personne humaine?
Les rois et les amants veulent seuls demeurer.

Décrivez à nos yeux quel est votre courage,
Gardant celui des deux qui vous plaît davantage.
Sans ainsi feintement l'un et l'autre abuser.

J'aime mieux n'avoir rien que si j'étais le maître
De la moitié d'un bien qui tout à moi doit être :
Une si belle fleur ne se peut diviser.

CONTRE UNE NUIT TROP CLAIRE

O Nuit! jalouse Nuit, contre moi conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clarté,
T'ai-je donc aujourd'hui tant de fois désirée
Pour être si contraire à ma félicité ?

Pauvre moi! je pensais qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'un noir bandeau dussent être voilés
Mais, comme un jour d'été, claire tu fais ta montre,
Semant parmi le ciel mille feux étoilés.

Et toi, sœur d'Apollon, vagabonde courrière,
Qui pour me découvrir flambes si clairement,
Allumes-tu la nuit d'aussi grande lumière,
Quand sans bruit tu descends pour baiser ton amant ?

Hélas! s'il t'en souvient, amoureuse déesse,
Et si quelque douceur se cueille en le baisant,

Maintenant que je sors pour baiser ma maîtresse,
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.

Ah! la fable a menti, les amoureuses flammes
N'échauffèrent jamais ta froide humidité;
Mais Pan, qui te connut du naturel des femmes,
T'offrant une toison, vainquit ta chasteté.

Si tu avais aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'un berger, de long sommeil touchés,
Durant tes chauds désirs tu aurais pu apprendre
Que les larcins d'amour veulent être cachés.

Mais flamboie à ton gré, que ta corne argentée
Fasse de plus en plus ses rais étinceler :
Tu as beau découvrir, ta lumière empruntée
Mes amoureux secrets ne pourra déceler.

Que de fâcheuses gens, mon Dieu! quelle coutume
De demeurer si tard dans la rue à causer!
Otez-vous du serein, craignez-vous point le rhume ?
La nuit s'en va passée, allez vous reposer.

Je vais, je viens, je fuis, j'écoute et me promène,
Tournant toujours mes yeux vers le lieu désiré;
Mais je n'avance rien, toute la rue est pleine
De jaloux importuns, dont je suis éclairé.

Je voudrais être roi pour faire une ordonnance
Que chacun dût la nuit au logis se tenir,
Sans plus les amoureux auraient toute licence;
Si quelque autre faillait, je le ferais punir.

O somme! ô doux repos des travaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les pensers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus, qui me sont si contraires
Et retardent mon bien, faute d'être endormis.

Mais je perds, malheureux, le temps et la parole,
Le somme est assommé d'un dormir ocieux[1]
Puis durant mes regrets, la nuit prompte s'envole,
Et l'aurore déjà veut défermer les cieux.

Je m'en vais pour entrer, que rien ne me retarde,
Je veux de mon manteau mon visage boucher;

1. Oisif.

Mais las! je m'aperçois que chacun me regarde,
Sans être découvert, je ne puis approcher.

Je ne crains pas pour moi; j'ouvrirais une armée,
Pour entrer au séjour qui récèle mon bien;
Mais je crains que ma dame en pût être blâmée,
Son repos, mille fois m'est plus cher que le mien.

Quoi ? m'en irai-je donc ? mais que voudrais-je faire ?
Aussi bien peu à peu le jour s'en va levant,
O trompeuse espérance! Heureux cil qui n'espère
Autre loyer d'amour que mal en bien servant!

CHANSON

Ah! Dieu que la flamme est cruelle
Dont amour me fait consumer!
Je sers une dame infidèle
Et ne puis cesser de l'aimer.

La marine est plus arrêtée,
Et du ciel les hauts mouvements;
Bref tout ce qu'on dit de Protée
Ne s'égale à ses changements.

Ores, je suis seul en sa grâce :
Ce n'est qu'amour, ce n'est que feu;
Un autre aussitôt prend ma place
Et feint de m'avoir jamais veu[1].

Ce nouveau, fier de mon dommage,
Qui se forge un destin constant,
Aussitôt se trouve en naufrage,
Et me voit au port tout content.

J'ai fait par art et par nature
Tout ce qu'un amant peut penser
Afin d'arrêter ce Mercure
Sans jamais y rien avancer.

Las! ce qui plus me désespère,
C'est qu'avec tout ce que j'en voi,

1. Vu.

Mon esprit ne s'en peut distraire
Et l'adore en dépit de moi.

Si, jaloux, je franchis sa porte,
Jurant de n'y plus retourner,
Mon pied malgré moi m'y rapporte,
Et ne saurait l'en détourner.

C'est toujours accord ou querelle,
(O misérable que je suis!)
Je ne saurais vivre sans elle
Et sans elle aussi je ne puis.

ADIEU A LA POLOGNE

Adieu, Pologne, adieu, plaines désertes,
Toujours de neige et de glaces couvertes,
Adieu, pays, d'un éternel adieu!
Ton air, tes mœurs m'ont si fort su déplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire,
Si jamais plus je retourne en ce lieu.

Adieu, maisons d'admirable structure,
Poêles, adieu, qui, dans votre clôture,
Mille animaux pêle-mêle entassez,
Filles, garçons, bœufs et veaux tout ensemble!
Un tel ménage à l'âge d'or ressemble,
Tant regretté par les siècles passés.

Quoi qu'on me dit de vos mœurs inciviles,
De vos habits, de vos méchantes villes,
De vos esprits pleins de légèreté,
Sarmates fiers je n'en voulais rien croire,
Ni ne pensais que vous puissiez tant boire;
L'eussé-je cru sans y avoir été ?

Barbare peuple, arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage,
Qui, jour et nuit, dans un poêle enfermé,
Pour tout plaisir se joue avec un verre,
Ronfle à la table ou s'endort sur la terre,
Puis comme un Mars veut être renommé.

Ce ne sont pas vos grand' lances creusées[1]
Vos peaux de loup, vos armes déguisées,
Où maint plumage et mainte aile s'étend,
Vos bras charnus ni vos traits redoutables,
Lourds Polonais qui vous font indomptables;
La pauvreté seulement vous défend.

Si votre terre était mieux cultivée,
Que l'air fût doux, qu'elle fût abreuvée
De clairs ruisseaux, riche en bonnes cités,
En marchandise, en profondes rivières,
Qu'elle eût des vins, des ports et des minières,
Vous ne seriez si longtemps indomptés.

Les Ottomans, dont l'âme est si hardie,
Aiment mieux Chypre ou la belle Candie
Que vos déserts presque toujours glacés,
Et l'Allemand qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre flamande,
Où ses labeurs sont mieux récompensés.

Neuf mois entiers pour complaire à mon maître
Le roi Henri que le ciel a fait naître,
Comme un bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce désert j'ai la France laissée,
Y consumant ma pauvre âme blessée,
Sans nul confort sinon qu'en le voyant.

Fasse le ciel que ce valeureux prince
Soit bientôt roi de quelque autre province,
Riche de gens, de cités et d'avoir;
Que quelque jour à l'empire il parvienne,
Et que jamais ici je ne revienne,
Bien que mon cœur soit brûlant de le voir.

CHANSON

O bien heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,

1. Striées, cannelées.

Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

Il n'a souci d'une chose incertaine;
Il ne se plaît d'une espérance vaine;
Nulle faveur ne le va décevant,
De cent fureurs il n'a l'âme embrasée
Et ne maudit sa jeunesse abusée
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit quand la mer courroucée
Entre ses flots contrairement poussée
Des vents émus soufflant, horriblement,
Et quand la nuit à son aise il sommeille
Un trompette en sursaut ne l'éveille
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition son courage n'attise;
D'un fard trompeur son âme ne déguise;
Il ne se plaît à violer sa foi;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune;
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi.

Je vous rends grâce, ô déités sacrées
Des monts, des eaux, des forêts et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin ma misérable attente
Et les désirs des cœurs ambitieux.

Dedans mes champs ma pensée est enclose;
Si mon corps dort, mon esprit se repose,
Un soin cruel ne le va dévorant.
Au plus matin la fraîcheur me soulage;
S'il fait trop chaud je me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid je m'échauffe en courant.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se plaît des trésors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine
Et du beau teint des printanières fleurs.

Dans les palais enflés de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucis logent communément;
Dedans nos champs se retirent les fées,
Reines des bois à tresses décoiffées,
Les jeux, l'amour et le contentement.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée :
J'ois des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour,
Puis, tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour!

Que de plaisir de voir sous la nuit brune,
Quand le soleil a fait place à la lune,
Au fond des bois les nymphes s'assembler,
Montrer au vent leur gorge découverte,
Danser, sauter, se donner cotte-verte,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler!

Le bal fini je dresse en haut la vue,
Pour voir le teint de la lune cornue,
Claire, argentée, et me mets à penser
Au sort heureux du pasteur de Latmie;
Lors je souhaite une aussi belle amie,
Mais je voudrais en veillant l'embrasser.

Ainsi la nuit je contente mon âme,
Puis quand Phébus de ses rais nous enflamme
J'essaye encor mille autres jeux nouveaux;
Diversement mes plaisirs j'entrelace,
Ores je pêche, or' je vais à la chasse,
Et or' je dresse embuscade aux oiseaux.

Je fais l'amour mais c'est de telle sorte
Que seulement du plaisir j'en rapporte,
N'engageant point ma chère liberté;

Et quelques lacs que ce dieu puisse faire
Pour m'attraper, quand je m'en veux distraire,
J'ai le pouvoir comme la liberté.

Douces brebis, mes fidèles compagnes,
Haies, buissons, forêts, prés et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement!
Et vous, ô dieux, faites, je vous supplie,
Que cependant que durera ma vie
Je ne connaisse un autre changement.

D'UNE FONTAINE

Cette fontaine est froide, et son eau doux coulante,
A la couleur d'argent, semble parler d'amour :
Un herbage mollet reverdit tout autour,
Et les aunes font ombre à la chaleur brûlante.

Le feuillage obéit à Zéphir qui l'évente,
Soupirant, amoureux, en ce plaisant séjour.
Le soleil clair de flamme est au milieu du jour,
Et la terre se fend de l'ardeur violente.

Passant, par le travail du long chemin lassé,
Brûlé de la chaleur, et de la soif pressé,
Arrête en cette place où ton bonheur te mène.

L'agréable repos ton corps délassera,
L'ombrage et le vent frais ton ardeur chassera,
Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

ÉPIGRAMME

Je t'apporte, ô sommeil, du vin de quatre années
Du lait, des pavots noirs aux têtes couronnées;
Veuille tes ailerons en ce lieu déployer,
Tant qu'Alison, la vieille accroupie au foyer,
Qui d'un pouce retors et d'une dent mouillée,
Sa quenouille chargée a quasi dépouillée,
Laisse choir le fuseau, cesse de babiller,
Et de toute la nuit ne se puisse éveiller;

Afin qu'à mon plaisir j'embrasse ma rebelle,
L'amoureuse Isabeau qui soupire auprès d'elle.

VILLANELLE

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé,
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien, autre part, j'ai rangé;
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui, premier, s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous, qui n'aimez que par coutume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si tôt ne se vira;
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui, premier, s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux, que vous êtes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage bergère,
Qui, premier, s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place,
Ne peut vous aimer tant que moi;
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera,
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui, premier, s'en repentira.

ODE

Arrière, ô fureur insensée!
Jadis si forte en ma pensée,
Quand d'amour j'étais allumé :
Rempli d'une flamme plus sainte,
Je sens maintenant toute éteinte
L'ardeur qui m'a tant consumé.

C'est trop, c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours et d'armes,
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop plein de jeunesse folle,
Perdre temps, labeurs et parole,
Pour le corps l'ombrage suivant.

Seigneur, change et monte ma lyre,
Afin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paît des cœurs ocieux,
Elle ravisse les oreilles,
Résonnant tes hautes merveilles,
Quand de rien tu formas les cieux.

O Père! à toi seul je m'adresse,
Pécheur qui prends la hardiesse
D'élever le regard si haut;
En te découvrant mon offense,
J'invoque, en pleurant, ta clémence,
Pour me purger de tout défaut.

Si je suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta justice,
Comme j'en ai parfaite foi;
Si je ne suis que pourriture,
Pourtant je suis ta créature,
Qui ne veux m'adresser qu'à toi.

Fais-moi voir ton œil pitoyable,
Et, bien que je sois misérable,
Montre-toi gracieux et doux;
Ne me châtie en ta colère;
Car, hélas! si tu le veux faire,
Qui pourra porter ton courroux ?

Le ciel qui toute chose embrasse,
Fuirait tremblant devant ta face,
S'il te connaissait irrité;
Et des anges la troupe sainte
N'oserait paraître, en la crainte
De ta juste sévérité.

C'est toi, qui d'une main puissante
Dardes la foudre punissante,
Et qui d'un clin d'œil seulement
Fais tourner cette masse ronde;
La flamme, l'air, la terre et l'onde
Sont serfs de ton commandement.

C'est toi qui n'as pas de naissance,
Triple personne en une essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier;
Ton doigt ce grand univers range,
Et, bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule assurée,
Et quand plus n'aura de durée
Du ciel l'assidu mouvement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ni fin, ni terme,
Non plus que de commencement.

Seigneur, c'est sur cette parole
Que je m'assure et me console
Quand mon cœur se pâme d'effroi;
C'est elle qui me fortifie
Et qui fait qu'ainsi je me fie
En Christ, mon sauveur et mon roi.

Fondé sur chose si certaine,
Aurai-je une espérance vaine ?
N'aurai-je ce qu'ai désiré ?
Mon attente est en ta clémence,
Ta parole est mon assurance :
Saurai-je mieux être assuré ?

C'est pourquoi déjà j'ose dire
Que rien n'a pouvoir de me nuire,
Le péché, l'enfer ni la mort.

Ta bonté me donne courage;
Qui peut m'assurer davantage
Qu'un Dieu si puissant et si fort ?

Continue, ô Dieu, continue,
Afin que ta force connue
Soit toujours mon seul argument,
Délaissant les fausses louanges
De mille et mille dieux étranges
Que j'ai chantés trop follement.

Qu'en mes vers désormais j'efface
Tant de traits, d'ardeurs et de glace;
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'une beauté mortelle,
Qui, par quelque douce cautelle,
Auraient su mes sens enchanter.

Je m'en repens, rouge de honte,
Quand je mets quelquefois en compte
Tant de propos que j'ai perdus,
Tant de nuits vainement passées,
Tant et tant d'errantes pensées,
Et de cris si mal entendus.

Ores troublé de jalousie,
Ore ayant dans la fantaisie
Quelque autre élancement nouveau,
Selon que les vagues soudaines
De mille tempêtes mondaines
Agitaient mon faible cerveau.

La mer qui gronde et se courrouce,
Quand maint vent la pousse et repousse,
N'écume point en tant de flots,
Comme je portais dans la tête,
Durant l'amoureuse tempête.
D'orageux tourbillons enclos.

Soit qu'on vît la belle lumière,
Ou soit que la nuit coutumière
A son tour se vînt présenter,
Jamais cette rage inhumaine
Ne donnait relâche à ma peine,
Obstinée à me tourmenter.

Mais quoi ? veux-je faire revivre
Tant de morts dont tu me délivres ?
Veux-je me plaindre une autre fois ?
Et par mes accents lamentables
Tâcher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers et les bois ?

Las! non; mais, plein de repentance,
J'en veux perdre la souvenance,
Et l'avoir toujours en horreur.
O Seigneur! à qui je m'adresse
Ne souffre, hélas! que ma jeunesse
Retombe plus en cette erreur.

Un cœur net en moi renouvelle,
Afin que plus je ne chancelle,
Suivant mon instinct vicieux;
Et quelque chose que je fasse,
Baille-moi pour guide ta grâce,
Qui m'adresse au chemin des cieux.

Fais que mon luth toujours te sonne,
Fais que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuvres grands et parfaits;
Que ma bouche se tienne close,
Si je veux parler d'autre chose
Que de ta gloire et de tes faits.

ÉTIENNE TABOUROT

1547-1590

Étienne Tabourot naquit en 1547, à Dijon; son père était avocat au Parlement de Bourgogne. Lui-même, il étudia le droit, devint avocat à son tour, et fut ensuite procureur du roi près le bailliage de sa ville natale. Il fut, paraît-il, un très bon magistrat. C'était en même temps un bon vivant, un conteur et un poète facétieux et fort gaillard. Les armes des Tabourot étaient un tambour (que l'on appelait autrefois *tabour* ou *tabourain*); Étienne y ajouta les mots « *à tous accords* », et ainsi se trouva composé le nom de seigneur des Accords, dont il signa ses écrits. Les titres en sont assez curieux : le premier de ses recueils s'appelle *Les Bigarrures*, un autre *Les Touches;* ils contiennent des pièces de genres divers, la plupart fort courtes, dont certaines sont très bizarres, dont d'autres sont très risquées, mais qui sont en général plaisantes et spirituelles. Il a publié sous le titre de *Escraignes dijonnaises* un recueil de contes gais mais d'un ton plus décent. On jugera de la vivacité et de la tournure de son esprit par les quelques pièces qui suivent et dont la plupart sont des épigrammes; certaines, tirées du livre des *Touches*, sont suivies d'une repartie critique ou morale sous le titre de *Contretouche*. On trouvera, précédant ses pièces amusantes, les belles *Stances*, d'un ton si différent et si souvent citées, dans lesquelles il compare l'amour et la mort. Étienne Tabourot mourut en 1590.

STANCES

Il n'est rien si puissant que l'Amour et la Mort,
La Mort détruit les corps, l'Amour détruit les âmes,
Mais encore l'Amour me semble le plus fort :
Car la Vie et la Mort reposent sous ses flammes.

Amour, comme il lui plaît, nous fait vivre et mourir,
Ses rigueurs font mourir, ses douceurs font revivre;
La Mort, ayant blessé, ne nous peut plus guérir,
Et l'Amour, pour mourir, d'Amour ne se délivre.

Jusques dans les enfers, Amour va nous suivant,
La Mort, tout seulement, nous suit jusqu'à la tombe,
Au pouvoir de l'Amour, l'on retombe souvent
Au pouvoir de la Mort jamais on ne retombe.

La Mort, dont le pouvoir s'amortit dans les cieux,
Contre des cœurs de terre exerce sa puissance :
L'Amour va triomphant des hommes et des dieux.
Et prend force du ciel dont il prend sa naissance.

Le malheur de la Mort, fin de tous nos malheurs,
Noie au fleuve d'oubli nos pénibles pensées :
L'Amour, commencement de toutes nos douleurs,
Nourrit le souvenir de nos peines passées.

Si la Mort, nous ayant au tombeau renfermés,
D'un bandeau ténébreux nous sille[1] les paupières,
L'Amour, aveugle enfant, nous tient si bien charmés,
Qu'il prive la raison de toutes ses lumières.

Amour, fils de Vénus, Mort, fille du Destin,
Seules divinités que mon âme révère,
Hélas! je vous invoque et réclame sans fin;
Mais l'une m'est trop douce et l'autre trop amère.

A M. DE CHANLECY

CAPITAINE DES GARDES DE Mgr LE DUC D'ELBEUF

Sais-tu, mon Chanlecy, comme j'aurais envie
De vivre pour passer heureusement la vie ?
Suffisamment de biens, amassés sans labeur
Par libéralité de quelque donateur;
Voir mes champs non ingrats, fertiles chaque année;
Avoir toujours bon feu dedans ma cheminée;
Haranguer rarement, n'avoir aucun procès,
L'esprit bien en repos; ne faire point d'excès;
Être en bonne santé, le corps net et agile;
Sage simplicité; tenir table facile,
Sans art de cuisin'er, et encor je voudrois
Des amis ni plus grands ni plus petits que moi;

1. Ferme.

Une joyeuse nuit, n'étant toutefois ivre;
Un lit chaste et gaillard, de tous soucis délivre;
Le sommeil gracieux rendant courtes les nuits;
Vouloir tant seulement être ce que je suis;
Ne souhaiter la mort et moins encor la craindre;
Je ne te saurais mieux tous mes souhaits dépeindre;
Que si jouir de tout n'est pas en mon pouvoir,
J'en prends ce que je puis, ne pouvant tout avoir.

SUR LE COQ D'UNE ÉGLISE

Les vents battent incessamment
Ce coq avec grand'violence,
Et toutefois n'ont la puissance
De l'ébranler aucunement.
Notre Église semblablement
Au huguenot fait résistance,
Et, par son soin et vigilance
Demeure toujours fermement.

CONTRETOUCHE DE L'HÉRÉTIQUE

Comment, de l'Église vous faites,
Comparaison aux girouettes ?
Il n'y a rien plus inconstant.

RÉPONSE

Non, mais je prends ferme assurance
Sur sa très constante inconstance
Qui ne bouge pour votre vent.

LE SERVITEUR

Monsieur, vous plaît-il satisfaire
Le temps que je vous ai servi ?
Mon ami, tu ne peux me plaire.
Déloge; voilà ton *solvi* :
Dont le serviteur tout ravi,
Ne sachant sur cela que faire,
« Adieu, dit-il, si j'ai servi,
Je prends liberté pour salaire ».

CONTRETOUCHE

Je trouve qu'il avait raison
Ayant vu la plainte ordinaire,
D'un qui, demandant son salaire
Eut pour salaire la prison.

LA RESSEMBLANCE

« Tais-toi, ton chant me rompt la tête,
Caquetereau rossignolet;
Faut-il qu'une petite bête
Jargonne d'un si haut caquet ? »
Lequel dit : « Je vois bien que c'est,
Mon ami, tu parles d'envie;
Écoute ce corbeau qui crie :
C'est le langage qui te plaît. »

CONTRETOUCHE

Mettez un plat délicieux
Devant un âne d'Arcadie;
Il dira, quoi que l'on lui die,
Que les chardons lui plaisent mieux.

LE MAGNIFIQUE

Porter de braves vêtements,
Faire bien une révérence
Et tenir bonne contenance,
Parler en dédain des savants,
Voilà que font ces ignorants,
Qu'on surnomme Protonotaires,
Ce sont boîtes d'apothicaires :
Belles dehors et rien dedans.

CONTRETOUCHE

Ils feraient mieux s'ils ressemblaient
Aux Sirènes de l'ancien temps,
Qui, comme Socrates, étaient
Laides dehors, belles dedans.

L'ENVIEUX

Le riche usurier qui amasse
Me fait d'un mâtin souvenir,
Qui veut sous sa patte tenir
Devant ses yeux tout ce qui passe.
Et, s'il voit près de lui venir
Un petit chien qui en désire,
A belles dents il le déchire
Et garde bien d'y revenir.

CONTRETOUCHE

Deux coqs dedans un village,
Deux mâtins en un ménage,
Deux nids sur un arbrisseau,
Deux seigneurs en un château,
Deux coquins à une aumône,
Deux rois à une couronne,
Sont aussi prodigieux
Que deux soleils dans les cieux.

LES DEUX SERVITEURS

Il y avait deux serviteurs
En un logis; l'un plein de bave,
Ivrogne, paresseux et brave;
Un autre de fort bonnes mœurs.
Le premier avait les faveurs;
L'autre, pâle, défait et hâve,
Était traité comme un esclave,
Et n'avait rien que des rigueurs.

CONTRETOUCHE

Je compare le travailleur
Au jour ouvrier de la semaine;
Au dimanche le serviteur
Qui vit joyeux sans prendre peine.

A MAUMISERT SON VALET

Maumisert, je t'ai entendu
Pleurer la fortune; qu'as-tu

A te fâcher de mon service ?
Reçois-tu pas autant d'office,
De bienfaits et plaisir de moi,
Que j'en saurais tirer de toi ?
Viens çà : pendant que tu reposes,
Sans t'esmayer[1] d'aucunes choses,
Ronflant, libre toutes les nuits,
N'ai-je pas mille et mille ennuis ?
Et ne faut-il pas que je pense
A notre ordinaire dépense,
Et comme il faut, le lendemain,
Travailler pour chasser la faim ?
Vois-tu pas comme je courtise
Un âne masqué de feintise,
Pendant qu'à grand'peine en un mois
Tu me salueras une fois ?
Puis tôt après, chargé d'affaire,
Allant, selon mon ordinaire,
Ou à la ville ou au palais,
Je vais devant, tu viens après ;
Ainsi, sur l'élément liquide,
A ton tour tu me sers de guide :
Et lorsque je suis au barreau,
Tu vas jouer sur le carreau,
A la darde[2], mes esguillettes
Ou bien souvent tu cabarettes :
Et lorsque du travail, je prends,
Tu passes sans souci le temps.
Tu n'as pas peut-être agréable
De me venir servir à table :
Mais quand tu as bien déjeuné,
Ne peux-tu attendre un dîné ?
Sans manger point tu ne demeures,
Comme je fais, jusqu'à dix heures.
Ainsi, me voyant un petit[3]
Manger, tu reprends appétit,
Et aiguises ta dent pour paître
Ce qui reste devant ton maître;
Ainsi, je t'ôte le soupçon
Que la viande est sans poison;
Et afin qu'elle ne t'offense,
Moi-même j'en fais la créance.

1. T'émouvoir.
2. Jeu pour lequel on se sert de couteaux qu'on fiche en terre.
3. Un peu.

Au reste, tout le long du jour,
Je travaille, sans nul séjour[1],
Et renfermé dans mon étude,
Avec grande sollicitude,
Mi-courbé sur mon estomac,
Je feuillette quelque gros sac;
Et toi, cependant, tu te ris,
Ou de quelques joyeux devis
Tu t'entretiens, ou bien tu chantes,
Oisif auprès de mes servantes.
Bref, tu ne prends aucun souci
Du présent, ni futur aussi,
Et tu n'as pas peur que la vigne
Reçoive quelque mal insigne,
Moins encor, que les autres fruits
Soient par un orage détruits;
Car tu n'en veux laisser de faire
Tes quatre repas d'ordinaire.
O heureux, trois et quatre fois,
Si ton bonheur tu connaissois!
Car, pour vrai, tu nous verrais être,
Moi, de nom, toi, par effet, maître,
Et que je ne suis rien, sinon
Le dépensier de la maison;
Et encore, au bout de l'année,
Ta fortune est si fortunée,
Que, me servant de peu ou rien,
Il faut, du plus clair de mon bien,
Te donner salaire et bon gage :
Es-tu pas plus heureux que sage ?

DU BEAU TOMBEAU D'UN MÉCHANT

Jacques, pleurant près un tombeau
Sous lequel gît un méchant homme,
Composé d'un marbre aussi beau
Qu'on en saurait trouver à Rome;
« Je pleure, dit-il, seulement,
Ce marbre mis indignement ».

1. Sans loisir.

PIERRE DE BRACH

1547- ?

Pierre de Brach, sieur de la Motte-Montussan, naquit le 22 septembre 1547, à Bordeaux. Il fit ses études au collège de Guyenne, dans sa ville natale, puis il alla étudier le droit à Toulouse où il eut pour maître Cujas. Il écrivit alors ses premiers vers et obtint une *églantine* aux Jeux floraux. Il se lia d'amitié avec Salluste du Bartas qui était poète aussi; ils firent ensemble, à cheval, un voyage en Gascogne dont Pierre de Brach a fait le récit dans un de ses meilleurs poèmes. (Nous en donnons deux fragments.) Il s'éprit à Toulouse d'une jeune fille; on a supposé que c'est en songeant à elle qu'il a écrit le dernier des sonnets que nous ayons cités :

Ni voir à mon retour mes parents contentés,

et où il exprime d'une manière heureuse quelle mélancolie assombrit sa joie lorsque, ayant dû quitter Toulouse, il se retrouva, loin de sa bien-aimée, à Bordeaux. Il exerça dans cette ville la profession d'avocat; il y trouva aussi de nouvelles amours et, reprenant sa lyre, il chanta, en de nombreux sonnets, Mlle Anne de Perrat à qui il donna dans ses vers le nom d'*Aymée;* sa famille ne consentait pas à le laisser épouser cette jeune personne qui était, paraît-il, sans fortune, mais il fallut céder à la passion du poète. Son amour ne se démentit pas et quand son Aymée fut morte (elle mourut le 8 juillet 1587) il écrivit à sa mémoire ses funèbres regrets. Pierre de Brach remplit à Bordeaux des fonctions importantes, et fut chargé par cette ville de diverses missions. Les troubles qui éclatèrent dans sa province lui inspirèrent des vers fermes et éloquents où se montre l'énergie de son caractère et la loyauté foncière de son âme. Il finit par passer la plus grande partie de son temps dans sa terre de la Motte-Montussan. On ne sait rien de lui après 1604. On ignore la date de sa mort.

SONNETS A AYMÉE

I

Amour, adieu, je prends congé de toi;
Amour, adieu, je m'en vais, je te laisse,
Je ne veux plus aimer cette maîtresse
Qui m'a tenu si longtemps en émoi.

Je ne veux plus la voir rire de moi,
S'éjouissant de me voir en tristesse.
Ni son bel œil, qui m'œillade sans cesse,
Ni de sa bouche une parjure foi,

Ni sa beauté, de moi tant admirée,
Ni de ses yeux une flèche tirée,
Ne me vaincront pour me rendre encor sien.

Adieu donc, l'œil, adieu doncques, la bouche,
Adieu, beauté, adieu, flèche sans touche,
Cruelle, adieu, car je ne suis plus tien.

II

Non, non, je m'en dédis, je suis tien, ma maîtresse,
Je suis tien, je le suis et le serai toujours.
Jusqu'à ce que la mort aura borné mes jours,
Et même après la mort, si l'amour ne nous laisse.

J'ai mille fois juré, fâché de ta rudesse,
De couper le chemin à mes longues amours :
Mais toujours mon désir ressort tout au rebours,
Et tant que je te fuis, tant plus l'amour m'oppresse.

O serments d'amoureux! O que vous êtes vains!
Et vous petits courroux et vous petits dédains
Vous semblez aux soufflets dont un feu se rallume

Ayant sa flamme éteint : car ainsi peu à peu
Vous tuez d'un soufflet la flamme à notre feu,
Afin que dans nos cœurs plus ardent il s'allume.

ODE

Quiconque voit ma couleur fade,
Mon front pensif, mon œil pleureux,
Me dit : « Brach, vous êtes malade
Ou bien vous êtes amoureux.

« Si c'est qu'amour ainsi vous rende,
On sait bien pour quelle beauté;
Mais sa beauté n'est pas si grande
Qu'on doive en être transporté. »

Je leur dis : « Ma maîtresse est belle,
Vous en parlez comme envieux,
Vous-même la jugeriez telle,
Si vous la voyiez par mes yeux.

« Pour être entre noirette et brune
Vous cuidez blâmer sa beauté,
Mais de quoi flambe au ciel la lune,
Si non de sa brune clarté ?

« D'un œil noir Vénus prend sa gloire;
Ne dit-on pas communément
Qu'il faut semer en terre noire,
Pour moissonner de beau froment ?

« Pour sa noirceur, c'est peu de chose
Les charbons sont noirs, enfumés,
Mais leur vermeil semble une rose
Quand ils sont d'un feu rallumés.

« Ma maîtresse ainsi noirelette,
Brûlant au feu de mon amour,
Bien que l'ardeur en soit secrète,
Éclaire belle comme un jour.

« Et ce feu qui brûle ma dame
M'enflamme aussi d'un feu pareil :
Puisse en nous vivre cette flamme
Jusqu'au jour du dernier sommeil! »

LES REGRETTS ET LARMES FUNÈBRES SUR LA MORT D'AYMÉE

Sombre allée, en lauriers épaissement ombreuse,
Qui me sers de carrière où je vais si souvent
Éperonné du deuil, cherchant et ne trouvant
Ce que m'a dérobé la tombe ténébreuse,

Ta belle promenade un temps me fut heureuse,
Quand nos devis allaient tes feuilles émouvant;
Mais ores que mes pleurs vont la terre abreuvant,
Autant que tu m'as plu, je te trouve ennuyeuse.

Beaux lauriers, je pensais, sans ce triste méchef,
Un jour de vos rameaux voir couronner mon chef;
Je n'ai plus ce désir et meshuy[1] je proteste

Que mon chef ne sera de vert environné;
Ou, s'il faut que mon front soit un jour couronné
Ce sera d'un cyprès à la branche funeste.

SONNETS

I

Misérables Français, hé! que voulez-vous faire ?
Hé! pourquoi voulez-vous, enivrés de courroux,
Enfélonant vos cœurs, vous occire entre vous
Et, de vos propres mains, vous-mêmes vous défaire ?

Misérables Français, hé! qu'aviez-vous à faire,
En vous remutinant, de vous élever tous ?
Mais encor, qui pis est, hé! pourquoi, pauvres fous,
Armez-vous l'étranger, pour vider votre affaire ?

Las! c'est le plus beau jeu qui lui pourrait venir,
Sous couleur de vouloir un parti soutenir,
De pouvoir envahir la France désolée.

1. Aujourd'hui, maintenant.

Un jouet plus plaisant il ne pourrait avoir,
Que de voir cette guerre entre vous s'émouvoir,
Pour pêcher, comme on dit, quand la mer est troublée.

II

J'estime plus qu'un roi l'homme heureux qui n'a rien,
Sinon ce que sa main journellement lui baille,
N'ayant de revenu la valeur d'une maille,
Pourvu qu'au demeurant il soit homme de bien.

Il est sans pensement, n'ayant rien qui soit sien;
Il n'a point de souci qui la nuit le travaille,
En songeant quel parti gagnera la bataille,
Par la perte de l'un craignant perdre son bien;

Il ne craint point de voir que sa bourse on lui vide
Par tribut, par emprunt, ou par quelque subside,
Ni qu'un soldat mutin lui pille sa maison ;

Bref en sa pauvreté meilleure est la fortune,
Que du riche, duquel la richesse est commune,
Depuis que le pouvoir commande à la raison.

III

Ni voir à mon retour mes parents contentés,
Ni voir de mes amis une troupe chérie;
Ni voir les champs fertils de ma chère patrie,
D'où je m'étais banni déjà par trois étés;

Ni voir en notre port mille nouvelletés,
Qu'apporte l'océan alors qu'il se marie
A nos fleuves gascons, desquels le cours varie
Par le regorgement de ses flots irrités;

Ni me voir contenté d'une large abondance,
Me voyant être exempt de l'étroite indigence
Que le pauvre écolier a toujours près de soi :

Je n'ai de tout cela reçu tant de liesse
Que du seul souvenir de ma belle maîtresse,
Qui peut-être a perdu le souvenir de moi!

SON VOYAGE EN GASCOGNE

FRAGMENTS

Le Soleil cependant vers l'Orient décline
Plongeant son chef branlant au sein de la marine,
Et nos chevaux suants, du travail harassés,
En allongeant le col marchaient à pas forcés;
Tellement que l'obscur de la nuit retournée,
Au château de Bartas borna notre journée,
Bartas où la nature et l'art industrieux
Semblent pour l'embellir avoir mis tout leur mieux.

Car de haute fûtaie un bois ici s'élève,
Dont l'ombre s'allongeant dans les douves s'abrève[1],
Où mille rossignols, branchés en mille lieux,
Dégoisent à l'envi leur chant mélodieux,
Deçà, le grand vivier, ainsi qu'une rivière,
Lèche le pied des murs de son eau poissonnière,
Où le brochet, la carpe et mille autres poissons
Se pendent quand on veut aux croches hameçons.

Laissant là le vivier, un chemin vous amène
Sous l'ombrage feuillu d'une épaisse garenne,
Où les clapiers voûtés cachent dedans leurs creux,
Serpentés en canaux, mille connins peureux.

Là, le clos du jardin est joint avec la vigne,
La vigne aux ceps pamprés, qui, plantés à la ligne,
Étendent çà et là l'un sur l'autre les bras,
Que la grappe déjà fait recourber en bas;
Et vigne que l'on tient, au goût du bon ivrogne,
Porter le meilleur vin de toute la Gascogne.

Mais que j'ai tort d'avoir, d'un vers mal ordonné,
Parlé premièrement de l'enfant cuisse-né[2]
Que de l'eau qui sortant d'une claire fontaine
Embrasse en gargouillant le giron de la plaine;
Car d'elle je devais parler premièrement,
Pource que je ne bois que de son élément.

1. S'abreuve.
2. Bacchus.

Pour vous doncques, fontaine, en m'excusant, je prie
Que jamais en été votre eau ne soit tarie;
Que jamais le pasteur n'amène son troupeau
Pour l'abreuver chez vous, souillant votre belle eau;
Que des arbres voisins la feuille ne se sèche,
Ains qu'à jamais votre eau par leur ombre soit fraîche;
Que le bord qui vous ceint se maintienne couvert,
Soit l'hiver, soit l'été, d'un tapis toujours vert;
Que Salluste[1], approchant de votre bord humide,
Éprouve en vous l'effet de l'onde Aganippide!...

Ici, près d'un ruisseau, le faucheur s'évertue
A plein tour de son bras avec sa faux tortue,
De retondre d'un pré les cheveux verdissants;
Un autre vient après qui les va ramassant;
Qui deçà, qui delà, le pré tondu ratelle;
Un autre avec la fourche en pile l'amoncelle
En rond dedans le pré en pointe l'élevant,
Pour être le jouet d'un tourbillon de vent;
Là, d'un autre côté une troupe arrangée,
Découvre les sillons de la terre chargée,
Sciant à dos courbé les épis porte-grain,
Tenant à poing serré la faucille en la main;
D'autres le vont suivant qui, de javelle ou d'herbe,
Tortillent des liens pour en ceindre la gerbe,
Et puis d'autres encor qui, se courbant en bas,
Apportent, diligents, les herbes à pleins bras
Au bouvier attendant qui puis après ramène
Sa charrette et d'épis et de grain toute pleine.
Là les femmes soudain aident à décharger,
Dedans l'aire elles vont les gerbes arranger,
L'une çà, l'autre là, chacune s'évertue
De tapisser le plein d'une terre battue
Pour ne faire chômer les bras laborieux
Des maris attendant qui sont lors otieux[2]
Et qui tous altérés de la chaleur passée,
Boivent dans le baril à tête renversée,
Pour tromper en buvant la chaleur de l'été,
Et revenir plus frais au travail apprêté.
Aussitôt qu'ils ont bu, armés de même sorte,
Chacun son fleau noueux sur son épaule porte,
L'un, encor remâchant en sa bouche du pain,

1. Du Bartas.
2. Otieux ou ocieux : oisif.

En porte, non soûlé, un quignon en sa main;
L'autre, bon biberon, d'une langue altérée,
Lèche les bords vineux de sa bouche empourprée;
L'autre, à force toussant, crache dedans sa main,
Pour mieux tenir le fleau qui doit battre le grain;
Puis s'en vont demander en entrant dedans l'aire
L'usure de leurs grains à Cérès la blétière,
La contraignant payer à denier tout comptant,
Coup sur coup redoublé battant et rebattant
Sur les épis barbus qui leurs têtes hérissent
Ainsi que sous le fleau leurs jambières fléchissent;
Après qu'ils ont battu, c'est un plaisir de voir
Comment, embesogné, chacun fait son devoir;
L'un d'un râteau denté soigneusement travaille
De découvrir le grain en séparant la paille;
L'autre à force de corps, suant à gouttes d'eau,
Pousse le blé pesant d'un autre gros râteau;
Un autre, à chef baissé, baliant, désenterre
Les grains demi-cachés aux fentes de la terre;
L'autre, d'un sac coiffé, ses bras haut élevant,
Les jette en ahanant vers la gorge du vent;
L'un aide à mesurer, l'autre à dos courbé, charge
Le sac déjà rempli sur son épaule large.
Le Maître cependant, avec son métayer,
Compte les sacs de blé qu'on serre en son grenier,
L'un va, l'autre revient; l'un donne, l'autre emporte
Le blé, charge pesante à celui qui la porte.
Nul ne demeure oisif, tous au travail sont mis,
Sages, contre-imitant les troupeaux de fourmis,
Qui, d'un soin ménager prévoyant la froidure,
Aussi prudents que nous cherchent leur nourriture...

Ainsi, mon Dampartin, j'aimerais cent fois mieux
Vivre aux champs en travail qu'en la ville otieux,
Regrettant que le ciel ne m'a voulu permettre
De suivre en travaillant cette vie champêtre,
Pour m'être réjoui aux passe-temps divers
Qu'ici je t'ai portraits du pinceau de mes vers.

JEAN DE LA JESSÉE

1550-?

Il naquit en 1550, à Mauvaison, dans l'Armagnac. Attaché à la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, il accompagna cette princesse à Blois, puis à Paris, où elle mourut. Il devint ensuite secrétaire de la chambre du duc d'Anjou, fils d'Henri II. On ignore la date de la mort de ce poète; il vivait encore en 1595. Il écrivit beaucoup de vers; il en parut quatre tomes en 1583; et l'imprimeur en annonçait encore deux fois autant, mais ce projet ne fut pas réalisé. Les trois courtes pièces que nous donnons montreront l'aisance et la correction du talent de ce poète.

CHANSON

Ce temps, comblé d'un vert honneur,
Couvre la terre de son heur,
    Les bois de chevelure :
On voit rives, plaines et prés,
De gaie couleur diaprés :
    Las! tout rit, moi je pleure.

L'artisan dedans les cités,
Les pasteurs aux champs habités,
    Chantant, ses soins enchante :
Même on oit jaser les oiseaux,
Bruire l'air, et courir les eaux;
    Je me plains, et tout chante.

L'allégeance suit le travail;
Le genre humain et le bétail
    Parfois dort et sommeille :
La nuit, et le silence, ami,
Tient le monde lors endormi :
    Tout repose et je veille.

Rien n'est perdurable ici-bas;
Toujours le ciel ne gronde pas,
Ni la liquide plaine;
Les jours viennent après les nuits;
Moi, sans fin malheureux, je suis;
Las! tout change, hors ma peine.

SONNET

J'estime le soldat qui peut suivre la guerre,
Sans se voir au combat pris, ou mort, ou blessé;
J'aime l'aventurier qui sans peur a laissé,
Pour illustrer son nom, les bornes de sa terre.

L'homme riche me plaît qui son trésor n'enterre,
Et qui de tous ses biens subvient à l'oppressé :
J'admire un courtisan qui jamais n'a pensé
A faire aux gens de bien une secrète guerre.

J'honore un magistrat de sagesse pourvu;
J'écoute l'étranger qui maints peuples a vu;
Je vante ès gens de lettre une gloire immortelle.

J'approuve en son désastre un grand cœur affermi;
Je loue ès vrais parents une foi mutuelle :
Mais plus que tout ceux-là, je prise un bon ami.

D'UN LIBRAIRE

Je me fâchais contre un libraire,
Qui toujours débite à Paris
De sots livres, faits pour attraire
Les plus simples et fols esprits;
Quand plein d'audace il me va dire :
« Vous m'en voulez conter, beau sire!
Tenant ma boutique au Palais,
En moins de neuf ou dix journées,
J'ai vendu plus de Rabelais
Que de Bibles en vingt années. »

CHARLES IX

1550-1574

Il fut le protecteur de Ronsard à qui il adressa des vers fort bien tournés; on les trouvera ci-après suivis d'une courte chanson. Ces vers remarquables sont-ils vraiment de lui ? Sainte-Beuve en doutait. Qu'ils soient de lui entièrement, qu'un poète y ait collaboré, ou même qu'ils soient tout à fait apocryphes, ils sont intéressants et nous avons tenu à les donner ici en les plaçant sous le nom du souverain à qui on en fait honneur.

A RONSARD

Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien :
Par ainsi je conclus qu'en savoir tu me passes,
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais roi, je la reçus : poète, tu la donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux, je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire;
Elle amollit les cœurs, et soumet la beauté.
Je puis donner la mort, toi l'immortalité.

AUTRES VERS ADRESSÉS A RONSARD
POUR LE FAIRE VENIR A AMBOISE

Ronsard, tu connais bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand roi la voix;
Mais pour t'en souvenir, pense que je n'oublie
Continuer toujours d'apprendre en poésie :
Et pour ce j'ai voulu t'envoyer cet écrit.
Pour enthousiasmer ton fantastique esprit,
Donc ne t'amuse plus à faire ton ménage,
Maintenant n'est plus temps de faire jardinage;
Il faut suivre ton roi qui t'aime par sus tout,
Pour les vers qui de toi coulent braves et doux;
Et crois, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise.

CHANSON

A Marie Touchet.

Toucher, aimer, c'est ma devise;
De celle-là que plus je prise,
Bien qu'un regard d'elle à mon cœur
Darde plus de traits et de flamme,
Que de tous l'archerot vainqueur
N'en ferait oncq appointer dans mon âme.

GILLES DURANT

1550-1605

Gilles Durant, sieur de la Bergerie, naquit en 1550, à Clermont. Il fit ses études de droit à Bourges où il eut Cujas pour maître, et fut ensuite avocat à Paris où il plaida avec beaucoup de succès. Il était très savant en jurisprudence, mais il mêla à ses travaux juridiques de poétiques récréations. Il célébra, le plus souvent en sonnets, les dames de ses amours : une Charlotte d'abord, puis une Camille; le livre des amours consacré à Charlotte porte le titre singulier de *L'Isle du chaste roc;* est-ce par allusion à la vertu et aux dédains de cette dame, à qui il donna, dit-on, en pure perte dix années des plus belles de sa vie ? ou ce titre est-il l'anagramme (approximatif) d'une personne qui se serait appelée Charlotte de Soulci, comme l'a ingénieusement supposé M. Prosper Blanchemain ? La première hypothèse nous paraît plus vraisemblable. Il est vrai que Gilles Durant avait adopté comme fleur de prédilection, et peut-être pour emblème, la *fleur de souci* qu'il chanta dans deux odes, dont on trouvera ci-après la deuxième qui est la mieux réussie.

Outre ses deux livres d'amour qui ne contiennent pas seulement des sonnets mais encore des chansons, des stances, des élégies, des complaintes, des bergeries, outre aussi quelques livres d'odes (nous en donnons deux dont celle qu'il adressa à son ami Claude Binet et qui est d'une si savoureuse et si fière bonhomie), Gilles Durant composa encore sous le titre *Les Mélancholies poétiques*, un recueil de pièces diverses, où il y a entre autres morceaux des épitaphes, et des imitations des psaumes de David; il fit aussi une imitation en vers français de *La Pancharis*, œuvre latine de son ami Jean Bonnefons. Enfin il prit une part à la *Satire Ménippée* à laquelle il collabora par la jolie et malicieuse épître *A mademoiselle ma commère sur le trépas de son âne...* Gilles Durant, dont rien n'indique qu'il se soit marié, vécut à Paris. Il mourut en 1605.

AMOURS

SONNETS

I

Un soir, le long de l'eau, elle marchait pensive,
Ayant les bras croisés et le voile baissé :
Le pré dessous ses pas était tout tapissé
De mille belles fleurs qui peinturaient la rive.

La voyant ainsi seule à soi-même attentive,
D'une soudaine peur mon sang devint glacé :
En terre, au ciel, sur l'eau la vue je dressai,
Et de tous les côtés mon âme était craintive.

Tout me faisait soupçon : les zéphyrs m'étonnaient,
Le Cygne et le Taureau toujours me revenaient,
Mais le pauvre Narcis m'effraya davantage,

Qui la voyant passer lui dit en soupirant :
« Belle, garde le bord; si tu te vas mirant
Tu pourras comme nous embellir ce rivage. »

II

Je cheminais longtemps qu'il faisait nuit encore
Sous la brune lueur de l'astre décroissant,
Mais au sortir du bois l'air devint blanchissant,
Et me tournant tout court je vis le beau Phosphore.

Puis soudain devant moi vers le rivage More,
J'aperçus la beauté qui me rend languissant,
Du haut de sa fenêtre à l'envi paraissant,
Qui luisait pas à pas vis-à-vis de l'aurore.

Je demeurai confus voyant des deux côtés
Reluire également deux égales clartés,
Deux aubes, ce semblait, qui se faisaient la guerre.

Ce duel incertain fit douter à mes yeux
Si ma Charlotte était l'aurore de la terre,
Ou si l'aurore était la Charlotte des cieux.

III

Je n'écris point pour avoir de la gloire,
Je n'eus jamais l'esprit ambitieux,
De l'honneur vain je ne suis soucieux,
Mon Richelet, je te pri' de le croire.

Mais tout mon but est d'avoir la victoire
D'un jeune cœur fier et audacieux,
D'une beauté le chef-d'œuvre des cieux,
Qu'amour me grave au fond de la mémoire.

Je ne prétends, lorsque j'écris ces vers,
D'en voir mon nom bruire par l'univers,
Ce n'est pas là le fruit que j'en souhaite.

Je ne désire, en écrivant, sinon
Vaincre ma belle et m'acquérir le nom
D'un amoureux, non celui d'un poète.

ODE

Amour tout las de voler,
L'autre jour du haut de l'air,
Cala sa double ailerotte
Dedans le sein de Charlotte.

Trouvant l'endroit à propos
Pour y prendre son repos;
Il agence ses deux ailes
Et s'endort sur ses mamelles.

Aussitôt qu'elle le vit,
Toute joyeuse elle en rit;
Lors, accorte, elle s'avise
D'une gentille entreprise.

D'un petit lacs rondelet,
Gris, orangé, violet,
Elle l'arrête, cruelle,
Par les bras dans sa cordelle.

Amour s'éveille étonné
Se trouvant emprisonné :
Il soupire, il pleure, il crie :
« Hé! lâchez-moi, je vous prie!

— Voudriez-vous, dit-elle, ainsi
Le beau fils, coucher ici
Et vous en aller si vite
Sans avoir payé le gîte! »

Le pauvre enfant retenu
Regarde et se voit tout nu;
Lors pleurant à chaudes larmes,
Il s'avise de ses armes.

« Prenez, dit-il, mon carquois
Et mon arc, une autre fois
J'aime mieux emmy la plaine
Coucher qu'être en cette peine. »

Elle les prend, et, soudain
D'une diligente main,
Elle desserre et délie
Le beau mignon d'Idalie.

Depuis ses traits redoutés
Ne sont plus par lui portés;
C'est Charlotte qui les garde.
C'est Charlotte qui les darde.

A CLAUDE BINET

LIEUTENANT-GÉNÉRAL À RIOM

Sans chagrin et sans rancune,
Binet, te suit la fortune
Où mon sort m'a convié;
Je vis doucement ma vie,
A nul je ne porte envie
Et ne suis point ennuyé.

Je n'ai états ni offices,
Je n'ai point de bénéfices,

Ni de biens plus qu'il me faut;
De mes désirs je suis maître
Et tel que Dieu m'a fait être
Je n'aspire point plus haut.

Aussi j'ai l'âme contente
Sans me repaître d'attente;
L'espoir ne me nourrit point,
L'ambition misérable
Ni l'avarice exécrable
Dedans le cœur ne me point.

Le courroux ne m'époinçonne,
Je ne veux mal à personne,
Nul ne me veut mal aussi,
(Au moins, Binet, que je pense)
Pourvu que Dieu je n'offense,
Je n'ai point d'autre souci.

Et cependant je m'amuse
Aux doux métiers de la Muse
Qui me font passer le temps;
A ces gentils exercices
J'ai mis toutes mes délices
Depuis mes plus jeunes ans.

Pourtant je ne suis poète
Si beau nom je ne souhaite;
Aussi jamais je n'eus soin
D'aller dormir sur Parnasse;
Tant de vers que je brouillasse
Ne viennent pas de si loin.

Près des rivages de Seine,
Sur la colline prochaine
Du bois de Madrid nommé,
J'ai ma demeure choisie
Pour passer ma fantaisie
Et là je me suis aimé.

Soit qu'ébranlant sa crinière,
Le Soleil porte-lumière,
Au matin monte à cheval;
Soit que, soufflant des narines,
Dans les campagnes marines,
Il descende en contre-val.

Toujours de souci délivre,
Accompagné de mon livre,
Parmi les champs je me perds,
Sans suivre chemin ni sente
Et, si l'humour se présente,
Là je façonne mes vers.

En ces vers nul je ne pince,
Je ne parle pas du Prince,
C'est un sujet dangereux;
Mais sous un nom de Charlotte,
Je me flatte et me dorlote,
Et me feins d'être amoureux.

C'est un beau métier de feindre,
C'est un plaisir de se plaindre
Et ne point sentir de mal;
Si tous mes feux et mes plaies
Étaient des passions vraies,
Je serais un animal.

L'amour ne me passionne,
L'amour ne m'affectionne,
Je ne me fâche de rien;
A rien je ne porte envie;
Voilà, mon Binet, ma vie;
Par ta foi, fais-je pas bien ?

A UNE FLEUR DE SOUCI

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi;
J'aime la rose vermeillette
Mais j'aime surtout le souci.

Belle fleur, jadis amoureuse
Du Dieu qui nous donne le jour,
Te dois-je nommer malheureuse
Ou trop constante en ton amour ?

Ce Dieu qui en fleur t'a changée,
N'a point changé ta volonté :
Encor, belle fleur orangée,
Sens-tu l'effet de sa beauté.

Toujours ta face languissante
Aux rais de ton œil s'épanit,
Et quand sa lumière s'absente,
Soudain la tienne se ternit.

Je t'aime, souci misérable,
Je t'aime, malheureuse fleur,
D'autant plus que tu m'es semblable
Et en constance et en malheur.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi;
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le souci.

A MADEMOISELLE MA COMMÈRE SUR LE TRÉPAS DE SON ANE[1]

REGRET FUNÈBRE

Depuis que la guerre enragée
Tient notre muraille assiégée
Par le dehors, et qu'au dedans
On nous fait allonger les dents
Par la fin qui sera suivie
D'une autre fin de notre vie,
Je jure que je n'ai point eu
Douleur qui m'ait tant abattu,
Et qui m'ait semblé plus amère;
Que pour votre âne, ma commère;
Votre âne, hélas, ô quel ennui!
Je meurs quand je repense à lui,
Votre âne qui, par aventure,
Fut un chef-d'œuvre de nature,
Plus que l'âne Apuléien[2].
Mais quoi ? la mort n'épargne rien!
Il n'y a chose si parfaite
Qui ne soit par elle défaite.
Aussi son destin n'était pas
Qu'il dût vivre exempt du trépas.

1. Dans la *Satire Ménippée*.
2. L'âne qui joue un rôle dans la *Métamorphose* d'Apulée.

Il est mort, et la Parque noire
A l'eau du Styx l'a mené boire,
Styx des morts l'éternel séjour
Qui n'est plus passable au retour.
Je perds le sens et le courage
Quand je repense à ce dommage,
Et toujours depuis, en secret,
Mon cœur en gémit de regret;
Toujours, en quelque part que j'aille,
En l'esprit me revient la taille,
Le maintien et le poil poli
De cet animal tant joli;
J'ai toujours eu la souvenance,
Sa façon et sa contenance;
Car il semblait, le regardant,
Un vrai mulet de Président,
Lorsque, d'une gravité douce,
Couvert de sa petite housse
Qui jusqu'au bas lui dévalait,
A Poulangis il s'en allait,
Parmi les sablons et les fanges,
Portant sa maîtresse à vendanges,
Sans jamais broncher d'un seul pas;
Car Martin souffert ne l'eût pas,
Martin qui, toujours par derrière,
Avait la main sur sa croupière.

Au surplus, un âne bien fait,
Bien membré, bien gras, bien refait,
Un âne doux et débonnaire,
Qui n'avait rien de l'ordinaire,
Mais qui sentait avec raison
Son âne de bonne maison :
Un âne sans tâche et sans vice,
Né pour faire aux dames service,
Et non point pour être sommier
Comme ces porteurs de fumier,
Ces pauvres baudets de village,
Lourdauds, sans cœur et sans courage,
Qui jamais ne prennent leur ton
Qu'à la mesure d'un bâton.

Votre âne fut d'autre nature
Et courait plus belle aventure;
Car, à ce que j'en ai appris,

Il était bourgeois de Paris,
Et de fait, par un long usage,
Il retenait du badaudage,
Et faisait un peu le mutin
Quand on le sanglait trop matin.
Toutefois je n'ai connaissance
S'il y avait eu sa naissance :
Quoi qu'il en soit, certainement,
Il y demeura longuement,
Et soutint la guerre civile
Pendant les sièges de la ville
Sans en être jamais sorti;
Car, il était du bon parti,
Da! et si le fit bien paraître
Quand le pauvret aima mieux être
Pour l'Union en pièces mis,
Que vif se rendre aux ennemis.
Tel Sèze, qui de foi se vante,
Ne voudrait ainsi mettre en vente
Son corps par pièces étalé
Et veut qu'on l'estime zélé.

Or bien, il est mort sans envie,
La Ligue lui coûta la vie,
Pour le moins eut-il ce bonheur
Que de mourir au lit d'honneur
Et de verser son sang à terre,
Parmi les efforts de la guerre,
Non point de vieillesse accablé,
Rogneux, galeux, au coin d'un blé.
Plus belle fin lui était due;
Sa mort fut assez cher vendue,
Car au boucher qui l'acheta
Trente écus d'or il en coûta;
La chair, par membres dépécée,
Tout soudain en fut dispersée
Au Légat, et le vendit-on
Pour veau peut-être, ou pour mouton.

Par cette façon magnifique,
En la nécessité publique,
O rigueur étrange du sort!
Votre âne, ma commère, est mort;
Votre âne, qui, par aventure,
Fut un chef-d'œuvre de nature.

Depuis ce malheur advenu,
Martin malade est devenu,
Tant il portait une amour forte
A cette pauvre bête morte!
Hélas! qui peut voir sans pitié
Un si grand effet d'amitié ?
De moi, je le dis sans reproche,
Quoique je ne fusse si proche
Du défunt, comme était Martin,
J'ai tel ennui de son destin
Que depuis quatre nuits entières,
Je n'ai su clore les paupières;
Car, lorsque je cuide dormir,
Je me sens forcé de gémir,
De soupirer et de me plaindre;
Mille regrets viennent atteindre
Sans cesse mon cœur, et l'émoi
Ne déloge point de chez moi.
Depuis cette cruelle perte
Mon âme aux douleurs est ouverte,
Si que pour n'avoir plus d'ennui,
Il faut que je meure après lui.

On le fit mourir en la fleur de son âge
le mardi XXVIII[e] d'août 1590.

PIERRE LE LOYER

1550-1634

Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse, naquit le 24 novembre 1550, à Huillé, village sur le Loir. Ses premières études terminées, il étudia le droit à Toulouse, se rendit ensuite à Paris pour pratiquer, puis se retira dans sa province, à Angers, où il occupa la charge de conseiller au présidial. Il s'y maria, eut deux fils, et y mourut le 29 janvier 1634. C'était un savant homme, très versé dans l'étude des langues anciennes et dont l'érudition tourna à la manie. Il prétendait trouver dans les langues orientales l'étymologie des noms des villes de France, et mieux encore celle des noms des villages, hameaux, et même des maisons de son Anjou. C'est en 1570, dans le temps de son séjour à Paris, qu'il fit paraître le recueil de ses œuvres poétiques. On y trouve notamment : *Les Amours de Flore*, des *Sonnets* dont nous citons un sur son village natal, les *Folasteries et Ébats de jeunesse*, des *Épigrammes*, et le *Bocage de l'art d'aimer*, imité d'Ovide, dont nous donnons des stances.

PREMIER BOCAGE DE L'ART D'AIMER

STANCES

Quiconque soit des Français qui ignore
Quel est d'aimer et l'art et le savoir,
Lise mes vers et fasse son devoir
D'effectuer ce qu'il va lire encore.

Par art, la nef parmi les flots se glisse,
Et d'avirons la barque on fait tourner;
Par art on doit les charrettes mener,
Par art il faut que l'amour se régisse.

Or, ce bel art, bien qu'il soit difficile,
Apre et fâcheux en ses premiers progrès,

S'il est suivi, l'on s'aperçoit après
Qu'il est plus doux, plus joyeux et facile.

L'amour commence au choix qu'on fait des belles,
Après le choix survient le deviser,
Puis la prière et le simple baiser,
Et la merci que l'on désire d'elles.

Et pour choisir les belles à ta guise,
Il faut hanter la cour où elles sont,
Et les festins et les bals qui se font,
Et les beaux lieux, et la plus grande église.

Sois bien vêtu, et surtout prends-toi garde
D'être bien net, bien propre et bien gentil :
Plus qu'un esprit admirable et subtil,
Ce qui se voit, une femme regarde.

Ce grand Socrate, ornement de la Grèce,
Fut-il jamais des femmes estimé ?
Et toutefois il tenait enfermé
Dans son esprit le trésor de sagesse.

Et, si tu peux, apprends la poésie
Et le beau ton de mille chants divers :
Ne vois-tu pas la musique et les vers
Gagner les sens, l'âme et la fantaisie ?

Être à cheval et lui donner carrière,
Virevolter en maint estourbillon[1],
Darder la barre et pousser le ballon,
Cela sert bien d'une amorce première.

Mêle souvent du sel en tes paroles;
N'hésite point, parle sans trop parler;
Ne sois point long, cela ne peut aller
Qu'à ces pédants qui tonnent aux écoles.

Va entre deux et ne sois point farouche,
Ni trop joyeux, si tu veux parler bien;
Car la vertu consiste en son moyen :
Au trop et peu toujours le vice touche.

1. Tourbillon.

Vers les amours, quand le désir t'appelle,
Ne songe pas à fonder ton appui
Dessus la veuve et la femme d'autrui,
Ainsi plutôt sur la tendre pucelle.

L'œillet vermeil est au sein de la fille :
Quand il flétrit on le jette au fumier;
La rose est plus prisée en son verger,
Que quand la main et l'arrache et la pille.

Dedans le bal va t'asseoir auprès d'elle,
L'entretenir, l'appuyer de tes bras;
Et si tu vois qu'elle est sise bien bas,
Fais-lui servir tes genoux d'escabelle.

Dessus sa robe ôte-lui la poussière,
Ou fais semblant de l'ôter pour le moins;
Danse avec elle et lui serre les mains,
Montrant l'effort de sa grâce meurtrière.

Si trop longtemps la danse te retarde
Pour la conduire où elle veut aller,
Tends-lui la main et d'un humble parler
En t'inclinant prie que Dieu la garde.

Pour la servir, sois prompt, hardi et vite;
Même voyant qu'elle entre en un couvent,
N'hésite point, songe à marcher devant,
Et, l'approchant, présente l'eau bénite.

Il faut souvent faire tes promenades
Près du logis où tu penses la voir;
Et quelquefois tu dois venir au soir
La réveiller de tes douces aubades.

Pour la fléchir pleure un peu par contrainte;
Si tu ne peux retiens bien mon conseil :
Mouille tes doigts et en frottant ton œil,
Elle croira que tu pleures sans feinte.

Que si la belle accueille ta requête,
D'un long parler trop doux ou trop hautain,
Assure-toi de l'avoir en ta main,
Et compte-la dès lors pour ta conquête.

Quand elle dit : « Jamais entre vous, hommes,
N'oublierez-vous d'attirer par vos pleurs,
Et d'ébranler par vos feintes douleurs
Le simple cœur des femmes que nous sommes ? »

Tu dois jurer pour mieux te faire croire,
Protestant Dieu, comme le courtisan,
Qui de mensonge et de fraude artisan,
Par le jurer emporte la victoire.

Dis et redis que ton cœur s'évertue
De s'affranchir de l'amour, mais en vain;
Que si tu meurs, tu veux bien que sa main
Soit celle-là, non autre qui te tue.

LE VŒU DE LAÏS

La fameuse Laïs, de Corinthe la fleur,
Voyant les ans flétrir sa vermeille couleur,
Append, alme Venus, son miroir dans ton temple :
« Or, dit-elle, en pleurant, qu'en vieillesse je suis,
Il ne faut plus, miroir, qu'en toi je me contemple,
Car telle que j'étais, plus être je ne puis. »

SONNET

O le séjour de ma muse angevine,
Et de mes vers le fidèle témoin,
Petit Huillé, mon Huillé, le doux soin
Que volontaire en mon cœur je confine.

Dans toi le ciel d'une faveur bénine
A répandu, soit auprès, soit au loin,
Tout ce que peut avoir l'homme besoin
Pour se pourvoir encontre la famine.

Bacchus remplit tes coteaux de bon vin,
Qui est l'honneur du terroir angevin,
Et dans tes champs est Cérès la dorée;

Dedans les prés mille troupeaux on voit
Qui vont repus, portant dedans leur trait
Leurs pis enflés sous la tarde serée.

CLAUDE MERMET

1550 ?- ?

Claude Mermet naquit à Saint-Rambert, en Savoie, vers 1550; il fut principal au collège de sa ville natale, puis fut pourvu, par son souverain, d'une charge de notaire. Selon du Verdier, il était notaire ducal et échevin à Lyon; il s'y trouvait notamment en 1585; c'est là, sans doute, qu'il composa ses ouvrages dont il surveilla l'impression. Le principal est un recueil poétique, *Le Temps passé...* dans lequel il se fait le champion des femmes dont il plaide le bon droit et dont il demande qu'on pardonne les faiblesses. Nous donnons, de lui, une chanson lestement rythmée et quelques épigrammes qui ne sont pas mal tournées, parmi lesquelles celle sur *Les Amis de l'heure présente*, assez souvent citée et qui a été attribuée à d'autres poètes, et, par exemple, à Pibrac. Il est aussi l'auteur d'une mauvaise traduction en vers de la *Sophonisbe* de Trissin. On ignore la date de sa mort.

L'AVIS DU MARIAGE

CHANSON

Toi qui veux femme choisir,
A plaisir,
Si ta belle te demeure,
Des amis de ses beaux yeux
Curieux,
Te viendront voir à toute heure.

Si tu mets en ta maison,
Sans raison,
La laide et mal gracieuse,
Elle qui réchignera,
Te sera
Toute sa vie ennuyeuse.

Si de force dépourvu,
Tu as eu
La femme jeune et féconde,
C'est un cheval, pour soudain,
Comme un daim,
Te porter en l'autre monde.

Si tu veux par fol désir
Te saisir
De la vieille jà chenue,
Tu regretteras toujours
Les beaux jours
De ta jeunesse perdue.

Si tu veux la riche avoir,
Son avoir
La rendra bien si rebelle,
Qu'elle te méprisera
Et dira
Que tu ne vivrais sans elle.

Si la pauvre tu attends,
Le bon temps,
Chez toi, n'arrêtera guère;
Pauvreté par désarroi,
Tire à soi
Toute sorte de misère.

Si d'avarice surpris,
Tu as pris
Une femme fausse et fière
Tu t'es mis la corde au col,
Comme un fol,
Qui se noie en la rivière.

Mais toi qui par ton savoir,
Dis avoir
Femme belle et bonne ensemble;
O beau Phénix devenu,
Cher tenu,
Heureux est qui te ressemble!

ÉPIGRAMMES

I

SUR LE RICHE

Le pauvre est en plus haut servage;
Car devenir riche il ne peut;

Mais le riche a cet avantage,
De devenir pauvre s'il veut.

II

A UN GENTIL COMPAGNON, QUI SENT TOUJOURS SON PAYSAN

Tu dis que tu es gentilhomme
Par la faveur du parchemin;
Si un rat le trouve en chemin,
Que seras-tu ? Comme un autre homme.

III

LES AMIS DE L'HEURE PRÉSENTE...

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon;
Il en faut essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

ÉPITAPHES

I

SUR UN QUI PLEURAIT LA MORT DU BANQUIER

Ne pleure plus, tu te fais tort;
Ce n'est qu'une personne morte.

RÉPONSE

Ah! je ne pleure pas le mort.
Je pleure l'argent qu'il m'emporte.

II

ÉPITAPHE D'UN RICHE DÉCÉDÉ

L'héritier va pleurant le mort,
Pour la vieille coutume ensuivre;
Mais si le mort retournait vivre,
L'héritier pleurerait plus fort.

SOFFREY DE CALIGNON

1550 ?-1606

Soffrey ou Sofroi de Calignon naquit vers 1550, à Saint-Jean-de-Moirans, en Dauphiné, de parents catholiques. Il étudia à l'Université de Padoue, y rencontra Victor Palma Gayet, jeune huguenot qui le persuada d'embrasser la religion réformée. Calignon devint par la suite chancelier de Navarre, et fut avec Duplessis-Mornay et Sully l'un des principaux conseillers du Béarnais. Il fut chargé de diverses négociations et concourut avec de Thou à la rédaction de l'Édit de Nantes. Il a composé un certain nombre de poésies : des sonnets d'amour, qui ressemblent à beaucoup de sonnets d'amour de ce temps-là, et diverses autres pièces, parmi lesquelles une *Louange de l'Écriture* presque entièrement écrite en rimes féminines et que l'on trouvera ci-après, et une satire : *Le Mépris des dames*, qui est, en poésie, son œuvre capitale et dont nous donnons deux fragments.

SONNET

Telle qu'on voit la vermeillette rose
Épanouir ses feuilles au matin
Quand la fureur d'un orage mutin
La vient flétrir avant que d'être éclose :

Telle l'ardeur en mes veines enclose
Désirerait se découvrir enfin,
Mais l'obstiné d'un cœur diamantin[1]
Glace ma flamme et à mes vœux s'oppose.

Le diamant, qui dessus notre face
Secrètement peint une belle audace,
N'a le pouvoir de me rendre animé.

Seule une Achate a ce pouvoir, maîtresse,
Si la pitié émeut votre rudesse,
A voir le feu dans mon cœur allumé,

1. L'obstination d'un cœur dur comme le diamant.

LOUANGE DE L'ÉCRITURE

Notre esprit, portion de la divine essence,
Des secrets de nature a fouillé la science :
Dans le plus haut des cieux agilement il erre;
Il s'abîme au plus creux du centre de la terre;
Il sait les noms et l'ordre, et la course certaine,
Des feux qui vont ballant[1] dans la céleste plaine;
Puis, gros de ce beau fruit, d'une bouche savante,
Ces mystères sacrés aux hommes il enfante.

Or, pour ce que l'esprit, après un certain âge,
Au ciel est retiré de ce pèlerinage,
Le fil de l'oraison, qui, d'une course ailée,
Sans espoir de retour va prenant sa volée,
Ne serait suffisant pour garder la doctrine,
Que l'esprit a conçu, d'une cure divine :
Mais les grand dieux, qui sont de bénigne nature,
Aux hommes ont donné le don de l'écriture,
Rare présent du ciel, fidèle gardienne
Des actes les plus beaux de l'histoire ancienne,
Et qui, contre le temps et sa faux imployable[2],
Entreprend de garder la science honorable,
Faisant ce qu'a l'esprit doctement inventé,
D'âge en âge couler à la postérité.

LE MÉPRIS DES DAMES

SATIRE

FRAGMENTS

Les Charites d'Homère, en nommant Cythérée,
L'appellent seulement Cyprine la dorée,
Car dorés sont ses traits, et doré son flambeau,
Doré son Cupidon, et doré son bandeau,
Pour montrer que l'or seul peut, en la fantaisie
De la femme, engraver l'amoureuse furie,

1. Baller : danser.
2. Qu'on ne peut ployer, fléchir.

Qui dit, pour s'excuser, que le père des dieux
Jadis en pluie d'or s'est rendu précieux,
Que le prix d'un présent, d'une offrande sacrée,
Plus que l'affection, aux célestes agrée,
Et que si l'or fléchit sa libre volonté,
Qu'elle approche en cela de la divinité.

Dans les champs amoureux où la vague féconde
Du Nil égyptien fait déborder son onde,
L'image de Memnon, ouvrage industrieux,
Ravit d'étonnement les plus ingénieux.
Cette idole est muette et de lourde matière;
Mais sitôt que Phœbus, retraçant sa carrière,
Monté sur l'horizon, la touche de ses rais,
L'image dans le ciel fait pénétrer sa voix.
A cette idole-là j'accompare la femme.
Découvrez-lui cent fois le tourment de votre âme,
Versez dix mille pleurs, faites mille soupirs,
Accusez sa beauté, mère de vos désirs,
Priez, idolâtrez, elle sera muette,
Dédaigneuse et farouche à votre humble requête.
Mais si quelque joyau, dépouille du Levant,
Quelque perle Erithrée, ou quelque diamant,
Brille devant les yeux de ces belles cruelles,
Vous les verrez brûler de vives étincelles,
Aux œuvres de Cypris facilement ployer,
Et faire en un besoin office de prier.
Les poètes sacrés, dont la gloire éternelle
S'est frayé dans le ciel une sente nouvelle,
Dont l'esprit agité d'une divine ardeur
De ce sexe trompeur ont célébré l'honneur,
Divins, rares cerveaux, trésoriers de mémoire,
Qui abrègent leurs jours pour allonger leur gloire,
Qui, pour un peu d'honneur, leurs biens ont méprisés,
Ne se virent jamais d'amour favorisés.
Témoin m'en soit celui qui sacra[1] sur la rive
De son Loire angevin la pâlissante Olive,
Et celui qui si doux soupira ses ardeurs
Que la Sorgue naquit du cristal de ses pleurs.
Témoin le Vendômois, et mille âmes gentilles,
Qui, déployant les traits de leurs plumes subtiles,

1. Consacra.

De ces vaines beautés ont paré leurs écrits,
Et n'en ont à la fin remporté que mépris...

Si toutefois, Trior[1], la dame que tu sers,
Pour qui dernièrement tu m'envoyas des vers,
Est honnête, et gentille, et belle, et bien apprise,
Et d'un pareil amour ton amour favorise,
Adore-la, sers-la; garde soigneusement
Ce trésor que le ciel nous donne rarement;
Mais lorsque tu verras son amour éventée,
Se glacer peu à peu, quitte-moi ce Protée,
Laisse-moi cette ingrate et sa mobilité,
Et que ta voile cingle au port de liberté!

Si tu ne peux sitôt voir libre et dépétrée
Du licol amoureux ton âme enchevêtrée,
Implore le secours des neuf divines sœurs,
Et trompe sur le luth l'ennui de tes ardeurs;
Compose-moi des vers qui te feront reluire
A la postérité. Ne sais-tu que la lyre
A pouvoir d'adoucir la douleur que tu sens,
Et charmer le souci qui t'égare le sens ?
Ho! n'as-tu jamais vu la guérison étrange
Du faucheur Tarentin piqué de la Phalange,
Que le venin agite, et seulement le son
De la chevrie[2] peut dissiper ce poison ?
Telles sont les chansons des savantes pucelles,
Qui étouffent d'amour les vives étincelles.

Doncques toi, mon Trior, qui as eu cet honneur
D'être aimé d'Apollon et d'être bon sonneur,
D'avoir vu plusieurs fois, sous les tardes serées[3]
Les Muses qui ballaient à cottes agrafées[4],
D'avoir guidé leur bal, et, de mille façons,
Entonné les accents de leurs belles chansons,
Si Vénus envers toi est farouche et cruelle,
Chasse-moi par les vers l'humeur qui te martelle.

Malheureux est l'ouvrier qui n'a ni le pouvoir
Ni le moyen d'user de son propre savoir.

1. Claude Odet de Trior qui, comme Calignon, aimait la poésie et appartenait à la religion réformée.
2. Chevrie : instrument de musique, peut-être la cornemuse.
3. Les tardives soirées.
4. Relevées au moyen d'agrafes.

ANTOINE DE COTEL

1550-1610

Antoine de Cotel naquit à Paris, vers 1550. Il fut à la fois, ce qui n'est pas rare au XVIe siècle, poète et magistrat. Il était conseiller au Parlement de Paris. Il fit paraître un seul recueil de poésies, en 1578, dans lequel on trouve des pièces de tous les genres : des sonnets, qui sont les plus nombreux, des rondeaux, des chansons, des élégies, des épîtres, des épigrammes, des bergeries, des tombeaux, et un poème : *La Cigale.* Il a imité les Anciens, Ovide et Théocrite notamment. Les sonnets et les stances ci-après donneront une idée de son talent sans grand éclat, peut-être, non sans variété.

SONNETS

I

Belle, l'amour que je vous porte,
Que, dédaignant vous rejetez,
Mise dans la balance emporte
La haine que vous me portez.

Au hasard, où vous me mettez,
Cela seul, aussi, me conforte
Que, vainqueur de vos cruautés,
Ma constance sera plus forte.

O bel espoir! ô beau dessein!
Bien que le succès en fût vain,
Louange, pourtant, il mérite.

C'est beaucoup d'avoir entrepris;
L'homme doit-il être à mépris,
Si l'heur ne dit à sa poursuite ?

II

Tulène et son état sont éteints d'un coup, Sire.
Toutefois, s'il vous plaît encore est-il en vous
De les faire revivre; il est assez de fous
Et trop de demandeurs, pour vous faire encor rire.

Entre un poète et un fou il y a peu à dire;
Chacun d'eux est moqué et se moque de tout.
L'un est souvent dépit, l'autre est prompt à courroux;
Chacun d'eux dit et va où son plaisir le tire.

L'un porte un gai chapeau, l'autre des bonnets verts.
Chacun aime son chant. L'un jaloux de ses vers,
L'autre de sa marotte on ne saurait défaire.

Ils diffèrent pourtant d'un seul point en vivant :
Car l'on dit que fortune aide aux fous bien souvent,
Et qu'aux poètes elle est toujours quasi contraire.

III

De même quand je vois le temps où nous vivons
(Si rouler ce malheur se peut appeler vivre)
Quand il me ressouvient des maux que nous avons
Et qui n'ont, puis douze ans, cessé de nous poursuivre,

Je ne me laisse vaincre aux persuasions
De Cicéron si fort que je le veuille suivre.
Ah! qu'heureux est celui, qui, or' sans passions
D'un souvenir fâcheux a son esprit délivre!

Puisque le souvenir de tant et tant de maux
Ne fait que tourmenter sans profit nos cerveaux,
Avecque Thémistocle à présent je veux croire,

Qu'il vaudrait mieux trouver un art pour oublier
Les maux que nous voyons, que de remercier
Simonide, inventeur de celui de mémoire.

TOMBEAU

Nous sommes moins que rien, et de la vie humaine
Le cours est moins certain qu'une ombre qui s'enfuit,
Que les flots de la mer, qu'un fantôme de nuit,
Ou que le vain portrait que rend une fontaine;

Sujets au froid, au chaud, souci, travail et peine,
Toujours désir nouveau dedans le cœur nous cuit,
L'heur nous enfle soudain, espoir de près le suit,
Aussitôt terrassé par la crainte incertaine.

Ores l'ambition nous tient en ses liens;
Ores l'avare soif d'amonceler des biens
Pour quelque ingrat suivant nous sert d'une furie.

Bref, de quelque côté que l'homme puisse aller,
Misère au pas la suit. Faut-il donc l'égaler
A l'espoir très certain d'une meilleure vie ?

JEAN LE HOUX

? -1616

Olivier Basselin, de Vire, qui exerçait la profession de foulon et qui vivait au XV[e] siècle, a longtemps passé pour l'auteur des *Vaux de Vire*, que M. Armand Gasté a démontré être l'œuvre de Jean Le Houx, avocat, qui naquit à Vire vers le milieu du XVI[e] siècle et qui y mourut en 1616. Jean Le Houx appartenait à une famille bourgeoise de la province; il étudia le droit, probablement à Caen, mais on dit qu'il ne plaida guère; s'étant marié avec une femme acariâtre il chercha des distractions dans la compagnie de joyeux compères et c'est parmi eux qu'il composa ses joyeuses chansons. Il en fit paraître un recueil en 1570; la notoriété qu'il lui valut lui fut tout à fait désavantageuse. C'était l'époque des guerres de religion; la lutte était très vive en Normandie; Vire, très disputée entre catholiques et protestants, fut plusieurs fois prise et pillée. Les catholiques en étant demeurés les maîtres, Jean Le Houx, bien qu'il n'eût guère chanté que le plaisir de boire, fut inquiété; l'absolution lui fut refusée; il dut aller jusqu'à Rome pour demander son pardon. Il revint pardonné en effet, mais il lui fallut promettre de détruire ses chansons. Cela ne l'empêcha pas d'en composer de nouvelles, mais il eut la prudence de ne pas les répandre en dehors du cercle de ses amis. Il y célébrait encore le bon vin clairet, et le cidre de son terroir. Vers la fin de sa vie cependant, sentant sans doute la mort prochaine, il chercha des sujets plus édifiants et rima des Noëls. Il mourut en 1616, dans des dispositions pieuses. Bien que peu fortuné, il fit des legs à des confréries afin que des messes fussent dites pour le repos de l'âme de ses parents et de celle des pauvres gens à qui leur famille ne pouvait faire dire des prières. Nous donnons ci-après huit de ces *Vaux de Vire* d'une allure si franche, si alerte et si gaie.

VAUX DE VIRE

I

Ayant le dos au feu et le ventre à la table,
Étant parmi les pots pleins de vin délectable,

Ainsi comme un poulet
Je ne me laisserai mourir de la pépie
Quand en devrais avoir la face cramoisie
Et le nez violet.

Quand mon nez deviendra de couleur rouge ou perse,
Porterai les couleurs que chérit ma maîtresse :
Le vin rend le teint beau!
Vaut-il pas mieux avoir la couleur rouge et vive,
Riche de beaux rubis, que si pâle et chétive,
Ainsi qu'un buveur d'eau ?

On m'a défendu l'eau, du moins en beuverie,
De peur que je ne tombe en une hydropisie;
Je me perds, si j'en bois.
En l'eau n'y a saveur; prendrai-je pour breuvage
Ce qui n'a point de goût ? mon voisin, qui est sage,
Ne le fait, que je crois.

Qui aime bien le vin est de bonne nature.
Les morts ne boivent plus dedans la sépulture.
Hé! qui sait s'il vivra
Peut-être encor demain ? chassons mélancolie.
Je vais boire d'autant à cette compagnie :
Suive, qui m'aimera!

II

Beau nez, dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet;

Gros nez! qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encor plus beau :
Tu ne ressembles point au nez de quelque hère
Qui ne boit que de l'eau.

Un coq d'Inde, sa gorge à toi semblable porte,
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez! Pour te peindre en la sorte,
Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine;
Le vin est la couleur

Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guisne[1],
En buvant du meilleur.

On dit qu'il nuit aux yeux : mais seront-ils les maîtres ?
Le vin est guérison
De mes maux : j'aime mieux perdre les deux fenêtres
Que toute la maison.

III

Bon vin, fais-moi raison d'une soif violente,
Dont je suis au gosier très ardemment épris.
D'avoir recours à toi lorsqu'elle me tourmente,
Je tiens de mes amis lesquels me l'ont appris.

Je te chéris toujours comme ma propre vie;
Sans toi, bonne liqueur, que serait-ce de moi ?
Aussi, sachant que l'eau est ta grande ennemie,
Je ne la puis aimer tout pour l'amour de toi.

L'eau montre, à son effet, qu'à boire elle n'est bonne :
Elle rend l'homme étique, et pâle, et morfondu,
Mais toi, tu rends gaillarde et saine la personne.
L'argent qu'on met pour toi n'est point argent perdu.

Puisque je t'aime tant il faut que je te baise;
Il faut, vin amoureux, que tu me baises aussi,
Je ne m'en irai point, tant je suis à mon aise,
Pendant que je saurai que tu seras ici.

IV

La bouteille, c'est ma cuirasse;
Mon casque, c'est le gobelet;
Et le jambon mon pistolet.
Qu'on me remplisse cette tasse :
J'en veux (le cœur point ne me fault)
Combattre la soif qui m'assaut.

Bien mieux qu'à Saint-Denis, en France,
Ou qu'à la bataille de Dreux,
Parmi les pots combattrai mieux,
Et avecques plus d'assurance.

1. Une guigne.

Rien je ne tuerai de ce coup
Que la soif que je hais beaucoup.

Je hasarderais bien ma vie
Près de la bouche des canons,
Si, au lieu de poudre et de plombs,
Ils sont chargés de malvoisie :
Autrement ne me parlez point
De perdre le moule au pourpoint.

Il n'est que ménager sa vie,
Et chanter, vivant bien contents,
Les Vaux de Vire du vieux temps,
Et faire toujours chère lie.
Quand le bon compagnon mourra,
Paye ses dettes qui voudra!

La soif me tenait à la gorge :
Je lui ai bien livré l'assaut;
Je lui ai fait faire un beau saut!
Toutefois, s'elle me déloge,
A verre rempli, ne pourrois
L'ôter peut-être, à l'autre fois.

V

O gentil joli mois de mai,
Qui est le plus beau de l'année!
Ta dix et neuvième journée[1]
Dis-moi quand je la reverrai
Celle qui est tant à mon gré ?

La fête qui fait oublier
Les procès aux gens de pratique,
Pour vider un verre authentique
Nettoyant leur plaideur gosier
Tout rauque à force de crier.

Que les avares avocats
Gagnent à se rompre la tête;
Pourvu que je sois de leur fête,
Certes, ne me soucierai pas
De leurs procès ni de leurs sacs.

1. Le 19 mai on célébrait la fête de saint Yves, patron des avocats.

Mieux vaut vider et assaillir
Un pot qu'un procès difficile.
Au moins, cela m'est plus utile;
Car les procès me font vieillir;
Le bon vin me fait rajeunir.

A un bon biberon, jamais
Calotte en tête ne fut vue.
A vous, messieurs de la cohue!
Faites ainsi et me pleigez[1]
Et plus ne vous entre-mangez.

VI

On plante des pommiers ès bords
Des cimetières, près des morts
Pour vous remettre en la mémoire
Que ceux dont là gisent les corps
Ont aimé comme nous à boire.

Si donc, de nos prédécesseurs
Il nous faut ensuivre les mœurs
Ne souffrons que la soif nous tue :
Buvons des pommiers les liqueurs
Ou bien de la plante tortue[2].

Pommiers croissant ès environs
Des tombeaux des bons biberons
Qui ont aimé votre breuvage,
Puissions-nous, tant que nous vivrons,
Vous voir chargés de bon fruitage!

Ne songeons plus aux trépassés;
Soyons gens de bien, c'est assez.
Au surplus il faut vivre en joie.
Que servent les biens amassés,
Au besoin qui ne les emploie ?

VII

Tout à l'entour de nos remparts
Nos ennemis sont en furie[3];
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!

1. Faites-moi raison, tenez-moi tête en buvant.
2. La vigne.
3. Il s'agit du siège de Vire.

Prenez plutôt de nous, soudards,
Tout ce dont vous aurez envie :
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!

Nous pourrons après, en buvant,
Chasser notre mélancolie;
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!

L'ennemi qui est ci-devant,
Ne nous veut faire courtoisie,
Vidons nos tonneaux, je vous prie!

Au moins s'il prend notre cité,
Qu'il n'y trouve plus que la lie :
Vidons nos tonneaux, je vous prie!

Dussions-nous marcher de côté,
Ce bon cidre n'épargnons mie;
Vidons nos tonneaux, je vous prie!

VIII

Rossignolet musicien
Au printemps tu chantes fort bien,
Quand tu vas saluer l'aurore;
Mais, si j'étais rossignolet,
Buvant de ce bon vin clairet,
Je chanterais bien mieux encore.

Vrai est que moi, qui suis enclin
A dormir à l'aise, au matin,
Ne chanterais de si bonne heure;
Mais, ayant un peu sommeillé
Puis de vin ma fale[1] mouillé,
Ma chanson serait bien meilleure.

D'aussi bon matin toutefois
Que toi, lever je ne pourrois,
Selon le vin qu'il faudrait boire :
Car, pour bien me désendormir,
De bon vin qu'on me vienne offrir,
J'ouvrirai bientôt la paupière.

1. Fale : jabot des oiseaux; pris ici dans le sens d'estomac, ou, mieux encore, de gosier; expression usitée encore, en Normandie, dans le peuple.

CLAUDE GAUCHET

? - ?

Claude Gauchet naquit à Dammartin, on ne sait pas à quelle date. D'après Guillaume Colletet, une de ses tantes ayant été choisie pour être la nourrice de Marguerite, duchesse de Valois, fille d'Henri II, cette circonstance valut à Claude Gauchet, encore fort jeune, mais agréable et brillant, l'entrée au Louvre et la protection de Charles IX qui le fit étudier et lui donna une charge d'aumônier ordinaire de Sa Majesté; sous Henri III il fut nommé archidiacre de Bayeux, puis il reçut une prébende à Senlis et il s'installa dans cette ville. Il y mena une existence heureuse et tranquille, ne s'arrachant à sa retraite que lorsque les devoirs de sa charge d'aumônier du roi l'appelaient à Paris. C'était un homme bon vivant et très actif. Il aimait la bonne chère, et les exercices du corps; il était marcheur, écuyer, pêcheur, chasseur. Il aimait aussi les lettres et les arts; il faisait de la musique et s'adonnait à la poésie. Il était né pour vivre hors de la contrainte des grandes villes. Ses vers, qui sont souvent entachés de trivialités, de vulgarités et de prolixité, célèbrent en tout cas d'une façon parfois très heureuse *le plaisir des champs*, selon le titre qu'il a donné à son principal recueil. Dans les morceaux que nous citons ci-après on trouvera un tableau de la vie qu'il menait : *L'Hiver*, et une agréable description de la nature : *Description d'un parc*. Il déplorait fort le trouble et les misères que les guerres civiles répandaient dans les campagnes; il en a tracé une vive peinture dans le passage que nous reproduisons d'une de ses *églogues*. Claude Gauchet vécut fort vieux. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1620.

DESCRIPTION D'UN PARC

Dans le parc nous voyons six fort grandes allées
Larges de quinze pieds, que les hautes feuillées
D'un beau couldre[1] branchu couvrent épaissement,
Et où le chant du jour ne donne aucunement.

1. Coudrier.

Uniment élagué chaque côté se taille,
Tant qu'il semble qu'on voit une verte muraille.
Le haut, en demi-voûte, à l'égal s'unissant,
A l'œil de bout en bout se montre étrécissant,
Trois cents pas pour le moins les plus courtes s'étendent,
Deux aux deux coins du parc d'une longueur se rendent,
Et celle du milieu sépare également
En deux parts tout le parc, deux autres justement
Les coins et le milieu. Au bout de chaque allée
Est un beau cabinet, où mainte herbe mêlée
Rend odorant le lieu; tout le haut est couvert
D'un rare jossemin[1] et d'un lierre vert,
D'un genièvre piquant et d'une épine blanche.
Au bas, parmi cela, fleurit la rose franche,
Et les beaux romarins épaissement plantés,
La hauteur de six pieds, croissent des deux côtés;
Si que le plant divers qui le rond environne,
Des plaisants cabinets, plus de beautés leur donne.
Quatre allées on voit du parc tout alentour
Qui ferment tout l'enclos d'un grand et large tour;
Un plant de couldres hauts vingt et deux pieds de large
Leur servant plaisamment d'ornement et d'ombrage,
Le ceint tout alentour, et dedans les beaux prés
De bleu, de blanc, de vert, de jaune diaprés
Regaillardissant l'œil, désaigrissent la peine
Qu'un ennuyeux penser de malheurs nous amène.
Un beau rang de tillets[2] environne le tour
Bordant une autre allée, où tout le long du jour
Phœbus luit clair et beau; dedans chaque prairie,
Un beau petit bosquet, de façon arrondie,
Riche et plaisant se voit, où double rang qui suit
Des poiriers plus exquis, bien plantés vous conduit.

Devant qu'entrer au fond de ce gentil bocage,
Par obliques chemins il faut trouver passage;
Car qui faut adresser en celle, où celle part,
S'il en sort ce jour-là, ce sera sur le tard.
Et possible devant que d'en trouver l'issue,
A son dam verra-t-il la nuit toute venue.

D'un genièvre odorant le bosquet est planté,
Verdissant aussi bien en hiver qu'en été,

1. Jasmin.
2. Tilleuls.

Et tout au plus profond de ce plaisant dédale,
Une fontaine sourd qui dans Marne dévale
Par conduits souterrains. Maints cyprès alentour,
En rondeur dru plantés, environnent le tour
D'éternelles verdeurs; parmi la forte haie
Qu'on ne peut traverser, se voit une futaie
De rares griottiers, bigarreaux, merisiers,
Dattiers, perdrigonniers, goguiers et cerisiers,
De leurs fleurs tout couverts, au milieu de la place
Qui entreprend d'aller, entre deux haies passe,
Et foule aux pieds le thym, ores le serpolet,
Ores la camomille, ore il foule l'œillet,
Ores la marjolaine, ores la violette,
Et cent mille autres fleurs d'une odeur doucelette.

Or tournants çà et là ce beau lieu, nous voyons
Ce qui est riche et beau, sans que nous ennuyons;
Mais ayant aperçu que le soleil décline
Pour baigner sa perruque au creux de la marine,
Nous sortons hors du parc, et enfin plutôt las
Qu'ennuyés, vers Beaujour montons le petit pas.
Sept ou huit jours durant chacun de nous s'égaie
Dedans l'enclos des murs, où d'accord on s'essaie
De vivre plaisamment, et à tromper le temps
Par honnêtes ébats et loués passe-temps.

ÉGLOGUE

FRAGMENT

PHLIPPOT

D'autre part nous voyons, même devant nos yeux,
Le soldat arragé, ravageant, furieux,
Tout ce qu'à la sueur de sa pauvre famille
Le pauvre paysan gagne avec sa faucille.

MICHAUT

Je puis bien le savoir. A ces Pâques, j'avais
Six beaux jeunes agneaux que soigneux je gardais
Pour vendre et faire argent, duquel je pourrais vivre
Attendant les moissons; mais j'en suis bien délivre.

Encores n'est-ce tout ; à la maudite gent
Au partir, malgré nous, il faut bailler argent.
S'en allant l'autre jour ils prirent ma jaquette
Et le beau cotillon de ma pauvre Paquette ;
Ils me ravirent tout et vides de raison,
Me menaçaient encor de brûler ma maison.

PHLIPPOT

Je te dirai, Michaut, encore davantage.
Ils étaient bien trois cents l'autr' hier en mon village,
Dont y en avait sept pis que loups enragés,
Qui étaient chez Martin, notre maître, logés.
Ils y furent huit jours. Pas un d'eux ne demande
Que perdrix, que levrauts, que faisans pour viande ;
A la prochaine ville ils envoient au vin
Et de dire : j'en ai ! c'était chanter en vain.
Des agneaux, des cabris, de toute la volaille
Ne laissa rien qui soit, cette fausse canaille.
Encores n'est-ce tout, (O quelle cruauté !)
Et les pieds et les mains ils lui ont garotté,
Et à force de coups au bonhomme ont fait dire
Où était son trésor, puis après ce martyre,
(O mon Dieu quelle horreur !) mes cheveux hérissés
Pour l'exécrable fait à mon chef sont dressés !
Sa fille qu'il avait à Perrin fiancée
Tour à tour les méchants devant lui l'ont forcée.
O les braves soldats ! ils disent toutefois
Défenseurs du public combattre pour les lois,
Combattre pour garder le droit de la patrie !
Autant à l'ennemi comme à eux je me fie.
Ils mourront pour leur Roi ; mais ce sera bien tard,
Car ils vont pour le gain et non pour le hasard.
Tel haut en bas armé, en guerre vrai novice,
Doit faire tant au Roi comme au peuple service.
S'il trousse une Sang-Dieu, s'il fait le sourcilleux,
Si d'un grave propos il renie les cieux,
D'un parler contrefait s'il tempête et s'il tance,
Il n'a point son pareil, ce lui semble, en la France.

Terre, hélas ! crève-toi, et nous montre nos rois
Défenseurs du public et des dieux et des lois,
Qui d'un si doux repos bienheurant leur patrie
L'ont vu fleurir en paix tout le temps de leur vie !
Rends-les-nous maintenant, afin que derechef

Du malheur éminent déchargent notre chef.
Ho! c'est chanter en vain, car la grandeur divine
Par un juste courroux a juré ta ruine,
O France misérable! Et de son puissant bras
Veut fouler ton audace et ton nom mettre bas.

Las! maintenant tu vois sur les rives de Loire
Ton propre nourrisson triompher de ta gloire;
Tu vois le Languedoc encontre toi armé
Et résolu, des tiens à la perte animé;
Et le reïtre[1] noir semé par la campagne
Lequel de ta dépouille enrichit l'Allemagne.
Tu vois par le pays mille et mille étendards
A ta perte acharnés voler de toutes parts;
Tu vois, qui est le pis (ô quelle dure guerre!)
Mille temples tant beaux bouleversés par terre,
Que tes bons rois défunts mus de dévotion,
Et d'un zèle tant saint, tant bonne affection
Avaient à grands dépens fait bâtir à l'antique
Pour recevoir dedans le peuple catholique;
Mais hélas! maintenant les ministres nouveaux,
Méprisant le lieu saint, y logent leurs chevaux.

Sans larmes, je ne puis, ô France misérable,
Raconter ton méchef qui n'a point de semblable!
Voyant de jour en jour ta ruine augmenter,
D'autant comme autrefois on t'a vu surmonter,
En prouesse, en grandeur et en toute excellence,
Toute autre nation; quand ce seul nom de France
Faisait à l'étranger (tant était merveilleux!)
Le visage pâlir et dresser les cheveux;
Gagnant, toujours heureux, avecq' une grand' gloire
Contre tes ennemis quelque brave victoire!

Mais hélas! maintenant au plus fort du danger
Trop faible te sentant, tu cours à l'étranger;
Secours à celui-là, chétive, tu demandes,
Qui de tes bras nerveux a vu les forces grandes.

MICHAUT

Aussi tu ne vois plus en ce pauvre quartier
Tu ne vois plus d'autels à ce Dieu forestier,

1. Reïtre écrit avec un ï était compté pour trois syllabes.

Ce Dieu aux pieds de bouc; aussi par les prairies
Plus souvent sans pasteur tu vois les bergeries.
Où est Belin, Phlippot, et Bicheon, que les bois
Ont entendu chanter et flûter tant de fois ?

L'HIVER

FRAGMENT

Lorsque de toutes parts le froid hiver amasse
La neige par les champs et par les eaux la glace,
(Sans que le vent piquant de ce triste grison
Me puisse emprisonné tenir à la maison)
Au dedans bien muni de vin et de viande
En dehors revêtu d'une chaude houppelande,
Qui du froid me gardant, puisse aussi quelquefois
Des ronces me garder; tracassant par le bois
Le long des froides eaux, gaillard, je me transporte,
Sans crainte cheminant dessus la glace forte,
Pour, traînant, m'approcher des timides oiseaux
Qui cherchent sur le dur les non gelantes eaux;
Pour, à couvert des joncs qui çà et là se dressent,
Tirer sans être vu ceux qui plus dru se pressent.

Or, un jour que le froid, augmentant de plus beau,
Avait partout glacé de Beaujour le ruisseau,
Si non que là d'où sourd sa cristalline source,
Qui porte serpentant, aux champs, aux bois, sa course;
Les oiseaux, ébahis de voir de tous côtés
Les étangs qui devant par eux étaient hantés
Ne leur pouvoir prêter leurs faveurs coutumières,
Tournaient de çà de là sur leurs ailes légères
Pour chercher à s'asseoir où le froid importun
N'a pu geler les lieux réservés par Neptun.
Dessus les moites bords de la rive voisine,
A grands vols on y voit baisser la bécassine
Que le froid mate tant que sans trop se cacher
A l'aise l'on pourrait sûrement l'approcher.

Cependant à Beaujour notre troupe serrée
N'abandonnant le feu, jusques à la soirée
Passe le jour au flux[1], quelquefois au damier;
Les autres le tarot aiment à manier.

1. Sorte de jeu de cartes.

Si quelqu'un sort dehors, le vent rasant le chasse
Et pour chercher le feu lui fait quitter la place.

Tandis le ciel se couvre et d'un obscur manteau
Semble nous menacer ou de frimas ou d'eau;
Et Phœbus, se cachant dans un sombre nuage,
Un changement de temps ou neige nous présage.
Les uns en sont joyeux, autres aimant le feu,
Du temps, soit laid ou beau, se soucient bien peu.

A la table rangés, d'une gaillarde haleine,
Nous vidons tour à tour la grande tasse pleine.
Nous chassons l'appétit et pleins de gaie humeur,
Le dos au feu rions avecques tout honneur.

FLAMINIO DE BIRAGUE

? - ?

Flaminio de Birague, neveu du cardinal René de Birague, vivait dans la deuxième moitié du XVIe siècle. Sa vie est peu connue et on ne sait ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Il fut gentilhomme de la chambre du roi et poète; il a laissé un recueil qui, comme la plupart des recueils de ce temps, contient des *Amours*, à la suite desquels on trouve des *Élégies*, des *Bergeries*, des *Mélanges poétiques*, etc. Il y a deux livres d'*Amours;* nous avons emprunté au livre premier le premier des sonnets ci-après, et l'autre au livre second.

SONNETS

I

Désirs ambitieux, tromperesse espérance,
Pensers fallacieux, aveugle volonté,
Soupirs, pleurs et regrets, qui m'avez maltraité,
Donnez désormais trêve à ma longue souffrance.

Mais s'il est destiné que je n'aie allégeance
Des ennuis rigoureux dont je suis tourmenté,
Aux rives de l'oubli mon esprit soit porté,
Pour noyer de mes maux la triste souvenance.

Que tout Astre malin se bande contre moi,
Cela me sera jeu, au prix du grand émoi
Qui de jour et de nuit afflige ma triste âme,

Qu'amour tant qu'il voudra me trouble le cerveau,
Je ne crains plus ses droits ni sa cuisante flamme,
Je n'ai plus aucun lieu à quelque coup nouveau.

II

Aux vallons, aux déserts, aux montagnes, aux bois,
Je réclame toujours le beau nom de Marie :
Écho qui a pitié de ma dolente vie
Répond soir et matin à mes plaintives voix.

Les rivages moussus et les antres plus cois
Redisent à qui mieux le beau nom de ma mie.
Les ruisseaux gazouillants parmi l'herbe fleurie
Avecques les oiseaux s'accordent à mes lois.

Dedans les grands ormeaux et par dessus l'arène
J'écris en mille endroits le nom de ma sirène,
Ayant pour compagnons les esprits amoureux,

Je ne fais d'autres sons retentir les campagnes,
Les taillis, les forêts, les antres, les montagnes;
Et tout va répondant à mes chants langoureux.

CLAUDE DE TRELLON

?-1625 ?

D'après Goujet, il serait né à Angoulême; et d'après G. Colletet, à Toulouse. On ignore à quelle date. Il quitta fort jeune la maison paternelle et se rendit à la cour. Il prit les armes pendant les guerres de religion, fut un des partisans de la Ligue, et combattit sous d'Épernon, de Nemours et de Guise. Il fut poète et s'exprima dans ses vers avec la franchise un peu brutale qui faisait de ce guerrier un peu habile courtisan. Il ne réussit pas à faire sa fortune, et dans ses poésies il se plaignit de la cour, de la guerre et de l'amour. Il ne manque pas de verve, mais il y a dans ses œuvres des traits grossiers, et bien des trivialités, que rachètent cependant des pensées fortement exprimées. Il finit dans la dévotion et composa des poésies religieuses. Nous donnons de lui quelques pièces différentes de ton. Claude de Trellon mourut, dit-on, vers 1625, étant conseiller au parlement de Dombes.

LE PORTRAIT DE LA COUR

La cour est un théâtre où l'on voit à toute heure,
Tantôt quelqu'un qui rit, tantôt quelqu'un qui pleure.
La cour est un théâtre où l'on voit tous les ans
Diversement jouer les pauvres courtisans.
La cour est un théâtre où l'homme peut connaître
Que celui qui n'a rien n'y peut longtemps paraître.
La cour est un théâtre où l'on voit à la fin
Le pauvre venir riche et le riche coquin.
La cour est un théâtre où l'on voit le plus sage,
Pour vivre en courtisan, jouer ce personnage;
Se trouver au lever de ceux dont la faveur
Bâtit et débâtit des hommes la grandeur;
Faire la mine à l'un et montrer bon visage
A tel que l'on voudrait voir mort de grand courage;
Ne parler qu'à demi, courtiser un vilain,
A cause qu'il aura les finances en main;

Pour porter un clinquant engager une terre;
Se battre en estocade à celle fin[1] d'acquerre
Entre ses compagnons le renom de vaillant;
Dépendre en vanité tout ce qu'on a vaillant;
Faire du rodomont, porter haute l'épée;
Penser être un César, penser être un Pompée,
Et n'avoir jamais vu batailles ni combats
Que ceux-là qui se font aux amoureux ébats;
Faire le dédaigneux, contrefaire le louche;
Avoir toujours ce mot : « Dieu te gard' » dans la bouche;
Faire le compagnon avecques les plus grands;
Ne se mesurer point, faire en tout les savants,
Et, au partir de là, n'avoir autre science
Que de savoir un peu discourir d'une danse,
Et bien souvent encore on ignore comment
Un homme doit danser pour danser galamment;
Porter sur chaque épaule une rappe pendante;
Penser valoir tout seul plus que ne font cinquante;
Réciter de beaux vers, en discourir toujours,
Et ne savoir que c'est ode, stance, discours...
Voilà tout le bonheur de ceux qui, tous les jours,
S'engagent follement à la suite des cours.

SONNETS

I

Je ne puis supporter un sot présomptueux
Qui discourt d'un combat sans nulle expérience;
Je suis marri de voir un homme vertueux
Consommer son printemps pour un peu d'espérance.

Basoche, je me plais à me moquer de ceux
Qui pensent tout savoir et n'ont point de science;
Connaissant leur défaut lorsque je parle à eux,
Pour leur faire plaisir je vante l'ignorance.

On voit beaucoup de gens bien parés, bien vêtus,
Mais on en voit bien peu qui aiment les vertus;
C'est pourquoi bien souvent les cheveux je m'arrache.

1. A seule fin.

Les princes et les rois n'aiment que le changeant;
Cela me fâche fort; mais ce qui plus me fâche,
C'est que je suis malade et je n'ai point d'argent.

II

Mon cœur passe les monts et court dans l'Italie:
Ore il est dedans Rome, et contemple ravi
Ce séjour qui avait à soi tout asservi,
Qui fut jadis du monde et la gloire et l'envie.

Ore il est à Venise, où l'on voit à l'envi
Mille chemins ouverts pour la méchante vie,
Où l'âme, aux voluptés salement asservie,
Voit, aussitôt qu'il veut, son désir assouvi.

Ore il est à Florence, et tout environné
De temples, de palais, à demi étonné,
D'une si belle ville admire la richesse.

Ore il est à Ferrare, à Padoue, à Milan :
Mais tout cela ne peut divertir la tristesse
Que je porte dans l'âme il y a plus d'un an.

ODE

Ainsi que la tourterelle
A part elle
Veuve, pleure ses ennuis,
Et sous le triste feuillage,
Son veuvage
Va soupirant jours et nuits.

Je me plains, je me tourmente,
Je lamente,
Plein de peines et douleurs,
Et avec larmes amères
En prières
Je passe mes nuits en pleurs.

La douleur qui me commande
Est si grande,
Que je perds quasi l'espoir :

Et mourrai sans que ma vie,
Soit suivie
D'un doux désir de te voir.

Change doncque ma misère,
O bon Père,
Et pardonne mon forfait :
Car, las, si devant ta face
Je n'ai grâce,
Je serai soudain défait.

Puis quand tu marqueras l'heure
Que je meure,
Veuilles-moi tendre les bras,
Me donnant par ta clémence
L'espérance
Que tu me retireras.

GUY DE TOURS

?-?

Michel Guy, qui prit le nom de Guy de Tours, naquit dans cette ville. On ignore à quelle date. On sait qu'il y exerça la profession d'avocat, et on suppose qu'il en partit après la mort de son père pour aller se fixer à Paris. On ne connaît pas non plus la date exacte de sa mort; il vivait encore en 1611 car il publia cette année-là *Les Amours de Pâris et de la nymphe Œnone*. La poésie fut pour lui, déclare-t-il, un passe-temps et un délassement de plus grands travaux. Il chanta ses amours, longuement et un peu gaillardement, mais non sans tendresse ni sans harmonie. Il a célébré cinq beautés différentes; de tous les sonnets qu'il leur a consacrés, nous ne citons qu'un seul, mais nous donnons une chanson, d'un tour agréable, et une pièce qu'il adresse à son livre et dans laquelle il se dépeint.

SONNET

Croîs vitement, ô mon petit bocage,
Sans avoir peur que la foudre des cieux,
Ni que des vents le souffle audacieux,
Te puisse nuire ou te faire dommage.

Croîs vitement, afin que ton ombrage,
Tous les étés, nous soit délicieux,
Garantissant du chaud malicieux
De l'avant-chien, notre tendre visage.

Non, pour cela, bocage ne croîs point;
Mais pour l'amour de celle qui me point
Si doucement de sa grâce estimée.

Elle m'a dit et promis dès longtemps,
Qu'elle viendrait au retour du printemps;
Prendre le frais sous ta verte ramée.

CHANSON

Bienheureuse, tu chantes,
Cigale, en ces rameaux,
Et, chétif, je lamente
Mon deuil sous ces ormeaux.

Tu te pais de rosée;
Je me pais de ces pleurs,
Dont ma face arrosée
Témoigne mes douleurs.

La chaleur estivale
Ne t'endommage point;
Et la flamme fatale
D'amour toujours me point.

Où il te plaît tu voles
Et je suis en prison;
Gaies sont tes paroles,
Et triste est ma chanson.

Ta chaleur se consume
Au flair des doux zéphyrs;
Et la mienne s'allume
Au feu de mes soupirs.

Trop tu te glorifies,
Et je m'abaisse trop,
Sous ce Dieu de Paphie
Qui m'emmène au galop.

Mignonne, je t'égale
En un point seulement;
C'est qu'en chantant, Cigale,
Tu meurs, et moi chantant.

L'AUTEUR A SON LIVRE

Mon livre, si d'aventure
Quelqu'un de bonne nature

Te demande quel je suis,
Dis-lui que je suis un homme
Qui le temps point ne consomme
En tristesse et en ennuis.

Dis-lui que je pris naissance
Dedans Tours, jardin de France,
Et ville de haut renom,
Où encores on voit l'urne
De ce vaillant prince Turne
Dont elle tire le nom.

Dis-lui que je suis de race
Ni trop haute, ni trop basse,
Et que mon père suivait
Le palais, où la richesse
Lui fit assez de largesse
Pour l'honneur qu'il y avait.

Dis-lui qu'en suivant sa voie,
Le plus souvent je m'emploie
A soutenir au parquet
La défense d'un pauvre homme
Que quelque avare consomme
Pour moins d'un petit bouquet.

Dis-lui que j'ai le visage
Voilé d'un pâle nuage
Et entourné d'un poil noir;
Et que l'aspect de Saturne
Me rend un peu taciturne,
Comme il est facile à voir.

Dis-lui que le fin Mercure
A ma naissance prit cure
De me rendre prompt et vif,
Et que la douce Cythère
M'enchargea son doux mystère
Où je suis assez actif.

Dis-lui que, dès mon enfance,
J'aime la belle science
D'Apollon et des neuf sœurs,
Et que ma bouche fertile
En abondance distille
Sans contrainte leurs douceurs.

Dis-lui que je mourrais d'ire
Si j'avais entendu dire
Que quelqu'un eut plus de foi,
Plus d'honneur et plus de crainte
D'avoir l'âme double et feinte
Et plus d'amitié que moi.

Au surplus, dis-lui, mon livre,
Que je veux mourir et vivre
En la crainte du grand Dieu
Et de sa romaine Église,
Que je suivrai sans feintise :
Et puis lui donne un adieu.

JEAN BERTAUT

1552-1611

Jean Bertaut naquit à Caen, en 1552, quelques années, avant Malherbe, mais, malgré cette communauté d'origine et cette quasi-communauté d'âge, ils appartiennent à deux époques différentes; tandis qu'avec Malherbe s'ouvre la littérature poétique du XVIIe siècle, Bertaut est, avec Desportes, un de ceux qui prolongèrent jusqu'au commencement du règne de Louis XIII l'école poétique du siècle précédent. Le père de Jean Bertaut était professeur; il enseignait les sciences; c'est lui qui fut le précepteur de son fils qu'il instruisit dans les littératures grecque et latine. Mais Jean Bertaut ne chercha pas si loin ses modèles et ses maîtres. Ronsard et Desportes le séduisirent et c'est à eux qu'il s'efforça de ressembler. Il les connut personnellement; c'est Desportes, qui n'avait que six ans de plus que Bertaut, qui introduisit celui-ci chez Ronsard; il est probable qu'il contribua à le faire nommer précepteur du duc d'Angoulême; Bertaut devint ensuite secrétaire du cabinet du roi. Il était à Saint-Cloud quand Henri III fut frappé par Jacques Clément; il assista aux derniers moments du roi. Il se rallia à Henri IV dont l'abjuration, à laquelle il contribua, lui fut une grande joie; il célébra en vers et cet événement, et le rétablissement de la paix qui en fut la conséquence. Henri IV lui donna, en 1594, l'abbaye d'Aulnay, et, en 1606, l'évêché de Séez. Bertaut fut très affecté de la mort de ce prince, dont il prononça l'oraison funèbre. Il lui survécut d'ailleurs peu de temps. Il mourut en effet en 1611. Il avait commencé dès sa jeunesse à composer des vers; mais il ne les publiait pas; ce n'est qu'en 1601 et 1602 qu'il les fit paraître en deux recueils. On y trouve des élégies amoureuses qui manquent un peu de passion, mais dont l'une (la seule que nous ayons citée) contient un passage :

Mais, las! pourquoi faut-il que les arbres sauvages, etc.

que Sainte-Beuve considérait comme la plus belle page que Bertaut ait écrite; on y trouve aussi la paraphrase de quelques psaumes (nous en donnons un aussi), des chansons; celle que l'on lira plus loin :

Les cieux inexorables, etc.

a eu un grand succès et est encore souvent citée; nous avons reproduit enfin une petite pièce de celles qu'il a intitulées *Fantaisies*, et qui n'est point sans préciosité.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLVII

Heureux hôtes du ciel, saintes légions d'Anges,
Guerriers qui triomphez du vice surmonté,
Célébrez à jamais du Seigneur les louanges.
Et d'un hymne éternel honorez sa bonté.

Soleil, dont la chaleur rend la terre féconde,
Lune, qui de ses rais emprunte ta splendeur,
Lumière, l'ornement et la beauté du monde,
Louez, bien que muets, sa gloire et sa grandeur.

Témoigne sa puissance, ô toi voûte azurée,
Qui de mille yeux ardents as le front éclairci,
Et vous, grands arrosoirs de la terre altérée,
Vapeurs dont le corps rare est en pluie épaissi.

Car d'un si saint ouvrier le dire étant le faire,
Sa parole d'un rien ce grand monde forma :
Et tout ce qui s'enferme en l'une et l'autre sphère
Est l'œuvre d'un seul mot que sa bouche anima.

Il a prescrit des lois à la nature même,
Qu'en tremblant elle observe et craint d'outrepasser :
Le ciel ne voit grandeur, sceptre ni diadème,
Immortel, ni mortel, qui s'en peut dispenser.

Chantez-le donc aussi, vous, enfants de la terre,
Qui composés de cendre en cendre retournez,
Soit vous que l'Océan dans ses vagues enserre,
Soit vous qui librement par l'air vous promenez.

Bénis son saint pouvoir en tes caves profondes,
Monstre de qui le sein peut cent flots abîmer :
Et faites retentir son nom parmi vos ondes,
Gouffres qui vomissez mille mers en la mer.

Foudroyants traits de feu que son ire décoche,
Quand faisant ici-bas mille flammes pleuvoir
Elle tranche en fureur la tête à quelque roche,
D'une tonnante voix, haut louez son pouvoir.

Fais-le bruire aux torrents des vallons que tu laves,
Neige qui vêts les monts d'un blanc et froid manteau,
Et toi, grêle polie, et toi, glace, qui paves
Au pesant chariot les sentiers du bateau.

Orageux tourbillons, qui portez les naufrages
Aux vagabonds vaisseaux des tremblants matelots,
Témoignez son pouvoir à ses moindres ouvrages,
Semant par l'univers la grandeur de son los.

Faites-la dire aux bois dont vos fronts se couronnent,
Grands monts, qui comme roi, les plaines maîtrisez :
Et vous, humbles coteaux, où les pampres foisonnent,
Et vous, ombreux vallons, de sources arrosés.

Féconds arbres fruitiers, l'ornement des collines,
Cèdres qu'on peut nommer géants entre les bois,
Sapins dont le sommet fuit loin de ses racines,
Chantez-le sur les vents qui vous servent de voix.

Animaux, qui paissez la plaine verdoyante,
Et vous que l'air supporte, et vous qui serpentant
Vous traînez après vous d'une échine ondoyante,
Naissez, vivez, mourez, sa louange exaltant.

Chantez-la d'une voix que nul soin n'interrompe,
Grands Rois parmi son peuple assis comme en son lieu :
Et vous, fiers potentats, qui pleins de vaine pompe
Êtes Dieux sur la terre, et terre devant Dieu.

Peuples nés entre nous, peuples de terre étrange,
Faites ouïr son nom aux rochers les plus sourds :
Hommes, femmes, enfants, donnez à sa louange
Le matin, le midi, le soir de vos beaux jours.

Vous que la fleur de l'âge aux voluptés convie,
Vous qui chassés du monde, et jà prêts d'en sortir
Touchez d'un pied tremblant les bornes de la vie,
Faites son nom sans cesse en vos chants retentir.

Bref, que tout genre d'être, et tout sexe, et tout âge,
Bénisse le Seigneur, ses bienfaits racontant,
D'un parler si conforme aux pensers du courage
Que, se taisant la voix, le cœur l'aille chantant.

Car il est l'esprit seul en qui vit et respire
Tout être ou non visible, ou visible à nos yeux,
Et le seul Roi qui tient, d'un éternel empire
Le trône de sa gloire élevé sur les cieux.

Alors que tout flambant d'une lumière sainte
Il s'y sied en triomphe et pompe et majesté,
L'univers se prosterne en révérence et crainte,
Et nul ange n'en peut supporter la clarté.

De là sont envoyés devers sa troupe élue
Ces merveilleux secours qui la sauvent des fers :
De là partent ces lois de puissance absolue,
Qui font trembler le ciel, la terre et les enfers.

Soit à jamais sa gloire en notre âme adorée,
Soit à jamais son nom par nos chants célébré :
Soit l'honneur de son los d'éternelle durée,
Même après l'univers en pièces démembré.

Que le sceptre éternel dont si saint et si juste
Il régit tout le monde, et le range à ses lois,
Voie au sacré pouvoir de sa grandeur auguste
Rendre hommage éternel les peuples et les Rois.

Et lui qui tout-puissant au sort même commande
Veuille de nos destins combattre la rigueur,
Délivrant de tourment l'humble et fidèle bande,
Qu'un souci paternel loge près de son cœur.

CHANSON

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux
Que les plus misérables
Se comparant à moi se trouveraient heureux.

Je ne fais à cette heure
Que souhaiter la mort,
Dont la longue demeure
Prolonge dessus moi l'insolence du sort.

Mon lit est de mes larmes.
Trempé toutes les nuits

Et ne peuvent ses charmes,
Lors même que je dors, endormir mes ennuis.

Si je fais quelque songe
J'en suis épouvanté,
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

Vérité non croyable
Qu'à l'esprit de celui,
Qui d'un art pitoyable
Apprend en ses malheurs à plaindre ceux d'autrui.

Toute paix, toute joie
A pris de moi congé,
Laissant mon âme en proie
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

La pitié, la justice,
La constance et la foi
Cédant à l'artifice
Dedans les cœurs humains sont éteintes pour moi.

L'ingratitude paie
Ma fidèle amitié,
La calomnie essaie
A rendre mes tourments indignes de pitié.

En un cruel orage
On me laisse périr,
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre et nul me secourir.

Bref, il n'est sur la terre
Espèce de malheur,
Qui me faisant la guerre
N'expérimente en moi ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus dure
Le misère où je vis,
C'est, ès maux que j'endure,
La mémoire de l'heur que le ciel m'a ravi.

Félicité passée
Qui ne peux revenir,

Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Hélas! Il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice,
Je serais plus heureux si j'avais plus perdu.

ÉLÉGIE

Comme alors que le jour s'est caché sous la terre
Le souffler plus amer se referme et resserre
Ne daignant laisser voir à son petit orgueil
D'autres flammes ès cieux que celles du soleil,
Ainsi quand les malheurs qui traversent ma vie
M'ont de votre bel œil la présence ravie,
Le mien se fermerait; dolent de ne voir rien
Qui ne semble exprimer la perte de son bien,
Et dédaigneux de suivre, en l'ombre où je chemine,
Une lumière hautaine après une divine,
Fuirait en quelque lieu de clarté dépourvu,
Cherchant de ne rien voir et de n'être point vu,
Si le poignant regret que me cause ma perte
Ne tenait ma paupière incessamment ouverte
Aux pleurs, dont le ruisseau coule sans s'étancher
De mon cœur misérable ainsi que d'un rocher.

De vous dépeindre au vif les peines que j'endure
Errant en une nuit si tristement obscure,
L'ingénieux pinceau des plus rares esprits
L'essay'rait vainement s'il l'avait entrepris,
Vous, imaginez-les, qui pouvez de vous-même,
Par vos perfections, par mon amour extrême,
Par l'aise que je sens voyant votre beauté,
Juger quel mal je souffre en étant absenté.
Le mal n'est guère grand qui se peut bien dépeindre :
Et je sais mieux souffrir que je ne sais me plaindre,
Ayant l'âme plus ferme à porter les malheurs
Que la langue éloquente à conter mes douleurs.

Le crayon tous les jours montre en votre peinture,
Que tant plus sont parfaits les traits dont la nature
A voulu pour sa gloire un visage animer,
Tant moins facilement l'art les peut exprimer.
Une parfaite amour en effet est semblable,
Tant plus ardente elle est, moins elle est exprimable :
Et le mal que l'absence aux amants fait goûter,
S'il se fait bien sentir, se voit mal raconter.

Hélas! si cette ardeur qui m'a mis tout en flamme
Embrasait seulement la moitié de votre âme,
Je n'aurais nul besoin de cette plainte ici
Pour faire à votre esprit juger qu'il est ainsi.
Vous-même, en mon absence, atteinte de tristesse,
Vous plaindriez le tourment dont la vôtre me blesse :
Connaîtriez quel mal c'est qu'être loin de son bien;
Et sentant vos ennuis, vous jugeriez du mien.
Mais le Ciel votre auteur, ô ma douce inhumaine,
Ne vous forma jamais pour souffrir tant de peine.
Sa main vous a voulu ses grâces départir
Pour donner du tourment, non pour en ressentir.
Aussi suffirait-il au désir qui m'allume,
Si lorsque loin de vous le regret me consume,
Pour rendre aucunement mes ennuis apaisés,
Vous plaigniez pour le moins le mal que vous causez,
Je ne me plaindrais point si vous daigniez me plaindre;
Car malgré les malheurs qu'en absence on doit craindre,
Heureux est le destin du serviteur absent
De qui l'on sent l'absence autant qu'il la ressent.

Mais las! pourquoi faut-il que les arbres sauvages
Qui vêtent les coteaux ou bordent les rivages,
Qui n'ont veine ni sang qu'amour puisse allumer,
Observent mieux que nous les lois de bien aimer!

Ont dit qu'en Idumée, ès confins de Syrie,
Où bien souvent la vigne au palmier se marie,
Il semble à regarder ces arbres bienheureux,
Qu'ils vivent animés d'un esprit amoureux;
Car le mâle, courbé vers sa chère femelle,
Montre de ressentir le bien d'être auprès d'elle :
Elle fait le semblable, et, pour s'entr'embrasser,
Ou les voit leurs rameaux l'un vers l'autre avancer;
De ces embrassements leurs branches reverdissent,
Le ciel y prend plaisir, les astres les bénissent,

Et l'haleine des vents, soupirant à l'entour,
Loue en son doux murmure une si sainte amour.
Que si l'impiété de quelque main barbare
Par le tranchant du fer ce beau couple sépare,
Ou transplante autre part leurs tiges désolés,
Les rendant pour jamais l'un de l'autre exilés;
Jaunissant de l'ennui que chacun d'eux endure,
Ils font mourir le teint de leur belle verdure,
Ont en haine la vie, et pour leur aliment
N'attirent plus l'humeur du terrestre élément.

Si vous m'aimiez, hélas! autant que je vous aime,
Quand nous serions absents nous en ferions de même;
Et, chacun de nous deux regrettant sa moitié,
Nous serions surnommés des palmes d'amitié,
Nom qui nous conviendrait, si de même constance,
Si de même désir nous faisions résistance
A tout ce qui pourrait une amour étouffer,
Et, par notre victoire, en savions triompher.
Mais autant que ma flamme est grande et violente,
Autant, pour mon tourment, la vôtre est faible et lente,
Et telle qu'est l'ardeur d'une âme où fait séjour
Une simple amitié, non une ardente amour.
La mienne est comparable au feu d'une fournaise
Qui tourne tous les jours une forêt en braise,
Et la vôtre à celui qui dessus les autels
Fume d'un peu d'encens au pied des immortels.
Et c'est ce qui me tue et qui fait qu'à toute heure
Mon cœur impatient gémit, soupire, pleure,
Et fait prière aux Cieux qu'ils m'accordent le bien
D'augmenter votre amour ou d'amoindrir le mien.

FANTAISIE

Ceux qui ne savent la douleur
Dont votre œil fait que je soupire,
En voyant ma jaune couleur,
Disent que je suis fait de cire.

Hélas! ils disent vérité :
Je suis d'une cire animée,
Que votre jeune cruauté
De sa marque a toute imprimée.

Cire qui sans me consumer
Servant d'éternelle pâture
Au feu qu'il vous plaît d'allumer
Suis comme un miracle en nature.

Cire que de fleurs de souci
Les abeilles ont composée,
Et de fleurs de pensée aussi,
Et de pleurs au lieu de rosée.

Cire en qui ces filles du ciel
Ont du tout changé de costume,
Au lieu de douceur et de miel,
Ne l'emplissant que d'amertume.

Vous donc étant un beau soleil,
Quelle merveille est-ce à votre âme,
Que je fonde aux rais de votre œil
Comme fait la cire à la flamme ?

Hélas! ce Dieu plein de rigueur
Par qui tant d'ennui m'accompagne,
Ces jours passés fit de mon cœur
Comme de la cire en Espagne.

Il le brûla de vos regards,
Et puis comme il bouillait encore,
Le cacheta de toutes parts
Avec l'image que j'adore.

Maintenant il l'a fait passer
En une fermeté si dure,
Qu'on le pourra plutôt casser
Que marquer d'une autre figure.

Cessez donc de dire à tous coups
Qu'il fond à tout feu qu'il approche :
Il n'est de cire que pour vous;
Les autres le trouvent de roche.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

1552-1630

Théodore-Agrippa d'Aubigné naquit le 8 février 1552, à Saint-Maury en Saintonge, à une lieue de Pons où son père, Jean d'Aubigné, était juge ordinaire. Ce Jean d'Aubigné embrassa la religion réformée dont il devint aussitôt l'un des défenseurs les plus ardents. Dès sa première enfance, le petit Théodore-Agrippa reçut les leçons des maîtres les plus éminents et il en profita si bien qu'à l'âge de six ans il pouvait, outre le français, lire le latin, le grec et même l'hébreu. Il avait huit ans quand furent mis à mort les conjurés d'Amboise : son père le mena devant les gibets où se balançaient les corps de leurs infortunés coreligionnaires et il lui fit prêter le serment de se dévouer à venger ces horreurs. Son père étant mort en 1563, Agrippa d'Aubigné continua ses études, à Paris d'abord, sous la direction de Beroalde, ensuite à Genève. Dans cette dernière ville il s'ennuya; son impétuosité lui faisait désirer de prendre part à la guerre religieuse qu'il avait vue de près déjà quelques années auparavant; il s'enfuit un jour, arriva à Lyon, mais un de ses parents le ramena en Saintonge. En vain son tuteur voulut l'y retenir; en dépit de toutes les précautions prises contre lui, Agrippa, une nuit, s'évada, en chemise, et courut s'enrôler dans les rangs huguenots. C'était une recrue précieuse. Présent à tous les combats, il apportait dans la lutte une ardeur frénétique et qui ne se lassait point. Mais bientôt il eut l'occasion de jouer un rôle plus important; après avoir montré sa valeur dans la guerre, il montra sa sagesse dans les conseils de la politique. En 1573, en effet, il rencontra Henri de Navarre dont il ne tarda pas à devenir l'intime ami. Le cœur loyal, la conscience rigide, le bras intrépide de d'Aubigné furent dès lors entièrement dévoués au service du Béarnais et, par là, à la cause de la religion réformée. Quand Henri de Navarre, afin de ceindre son front de la couronne de France, consentit à entendre la messe, Agrippa se retira à Meillezais dont il avait été nommé gouverneur et où il jouissait d'un château. C'est là que, après une existence si remplie d'aventures et ne pouvant plus servir son parti les armes à la main, il s'arma d'une plume non moins acérée que son épée et qu'il composa pour la défense de sa religion ses deux œuvres capitales : son *Histoire universelle* et son poème : *Les Tragiques*. Le troisième volume de cette *Histoire universelle*, qui parut en 1620, ayant été condamné au feu, Agrippa d'Aubigné ne se sentit plus en

sécurité sur la terre de France. Il se retira à Genève. Il y fut accueilli avec une joie déférente et il y reçut des honneurs particuliers. Il s'occupa de mettre en état de défense cette ville, puis Berne, puis Bâle. Cette activité guerrière finit par le rendre suspect. Il dut se résigner à l'inaction. Marié une première fois en 1583, il était devenu veuf en 1595. Il se remaria en 1623. Il mena désormais une existence retirée; il révisa ou compléta ses œuvres précédentes; il publia un recueil de ses poésies, il en écrivit de nouvelles. Il mourut le 9 mai 1630 avec une grande sérénité. Par son tempérament, par ses opinions, par la partie la plus active de sa vie il appartient au XVI[e] siècle. Il lui appartient encore par la nature de ses œuvres. *Les Tragiques*, qu'animent la foi passionnée et l'ardeur guerrière de ce partisan huguenot, sont, en dépit de quelque monotonie, une œuvre remarquable, d'un grand élan lyrique, et dont, parmi les trois fragments que nous citons, le troisième, qui est un tableau du Jugement dernier, est d'une grandeur, d'une originalité et d'une exécution admirables. Mais, en dépit de son humeur batailleuse et de la rigueur de sa morale, d'Aubigné n'avait ni le cœur dur, ni l'esprit chagrin. Il avait la parole si franche et parfois la réplique si tranchante qu'on a pu le prendre pour un homme rude; en réalité il était spirituel et même enjoué. Il eut en 1572 son roman d'amour. La jeune fille dont il s'éprit s'appelait Diane Salviati; elle était la nièce de cette Cassandre Salviati que Ronsard avait chantée. Agrippa chanta donc sa dame à son tour. On lira ci-après deux de ses charmants sonnets d'amour; on y trouvera une *consolation* dont les stances font songer aux stances immortelles des consolations à du Périer, de Malherbe; la noble élégie de la vieillesse qu'il a intitulée *L'Hiver de M. d'Aubigné*; et, pour montrer un dernier aspect de son talent, la gracieuse chanson dans laquelle il s'est amusé à parodier une des plus jolies chansons de Desportes. Agrippa d'Aubigné peut être appelé un grand poète; il a le charme et il a la puissance. On l'a dit, et rien n'est plus juste : il y a des traits communs à son génie et au génie de Victor Hugo qui, d'ailleurs, l'avait lu.

SONNETS

I

Ronsard, si tu as su par tout le monde épandre
L'amitié, la douceur, les grâces, la fierté,
Les faveurs, les ennuis, l'aise et la cruauté,
Et les chastes amours de toi et ta Cassandre,

Je ne veux à l'envi, pour sa nièce entreprendre,
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux et ma cendre à ta cendre.

Je sais que je ne puis dire si doctement,
Je quitte le savoir, je brave l'argument
Qui de l'écrit augmente et affaiblit la grâce.

Je sers l'aube qui naît, toi le soir mutiné,
Lorsque de l'Océan l'adultère obstiné
Jamais ne veut tourner à l'Orient sa face.

II

Nous ferons, ma Diane, un jardin fructueux :
J'en serai laboureur, vous, dame et gardienne.
Vous donnerez le champ, je fournirai de peine,
Afin que son honneur soit commun à nous deux.

Les fleurs dont ce parterre éjouira nos yeux
Seront vert-florissant, leurs sujets sont la graine[1],
Mes yeux l'arroseront et seront sa fontaine,
Il aura pour zéphirs mes soupirs amoureux;

Vous y verrez mêlés mille beautés écloses,
Soucis, œillets et lys, sans épines les roses,
Ancolie et pensée, et pourrez y choisir

Fruits sucrés de durée, après des fleurs d'attente,
Et puis nous partirons à votre choix la rente :
A moi toute la peine, et à vous le plaisir.

CONSOLATION

A MADEMOISELLE DE SAINT-GERMAIN POUR LA MORT DE MADAME DE SAINT-ANGEL

Ces éclairs obscurcis d'un nuage de larmes
Qui coulent de tes yeux,
Ces pleurs versés en vain qui cachent tant de flammes
Qui couvent tant de feux :

Ces feux, ces deux soleils nous dérobent leur face
Pour voiler tes ennuis,
Et au lieu du beau jour, le Ciel en sa disgrâce
Nous donne mille nuits.

1. Expression obscure.

Ce serein obscurci sa clarté nous refuse,
Cet air si gracieux
Qui mêlé de nos sons, de nos chansons amuse
L'oreille des Dieux.

Ta perte, ta pitié pour quelque temps excuse
Ta douleur et tes pleurs,
Mais craignons que quelqu'un se vengeant ne t'accuse
De feindre ces douleurs.

Ils diront : Et à quoi servent ces vaines plaintes
Qu'enfin il faut finir ?
Belle, cessant tes pleurs, de ces cendres éteintes
Éteins le souvenir.

Ainsi rends de tes yeux la clarté désirée,
Découvre tes beaux feux
Et de ce doux serein la faveur espérée
Fais sentir à nos yeux,

Heureux de voir encor après un long orage
Ce soleil désiré,
Plus heureux de trouver après un long naufrage
Un rivage assuré!

Tu te plains, mais ce cœur que ta passion mène
Ne reçoit changement :
Changeons donc cette humeur qui pour sembler humaine,
Pleure inhumainement.

Car c'est pleurer ainsi, puisque l'amour extrême
Que tu sens de plus fort
Te fait plaindre le bien d'une joie suprême
Acquise par sa mort :

Ou tu es trop humain, amour qui veut qu'on cède
A ce qu'on ne doit pas,
Et qui force tes sens de chercher un remède
Où il n'y en a pas.

Ces larmes et ces cris ne la font point revivre
Étant morte ici-bas,
Ni par eux tu ne puis rendre ton cœur délivre
De si cruels débats.

Tu les nommes cruels, renouvelant la plaie
Sans la pouvoir guérir,
Te laissant à toujours le seul plaisir pour paye
De désirer périr;

Et périr tu ne puis, car ta peine plus forte
Est changée en plaisir;
Ton plaisir est pleurer, et ton âme mi-morte
N'a que ce seul désir.

Tu dis que nul ne pense amoindrissant l'offense
Amoindrir mon malheur,
Car finissant tes cris, de plaindre son absence
Je n'aurais le bonheur ;

Plainte qui chaque fois à tes yeux la renvoie
Éblouis de leur deuil,
Plainte qui te fait voir ton aimée et ta joie
Enfermée au cercueil.

Mais son âme est au ciel qui n'étant point humaine
Triomphe pour toujours,
Triomphante au bonheur d'une vie certaine
D'avoir parfait son cours.

Donc que ton corps descende en la mort ténébreuse
Pour y voir sa moitié;
Monte ton âme au Ciel plus belle et plus heureuse
Parfaire l'amitié.

Ainsi, Belle, reçois ta vie avec sa vie,
Ta mort avec sa mort,
Et non plus en vivant sous la mortelle envie
Ne plains son heureux sort.

Ne préfère le bien d'une vie mortelle
A l'éternel séjour,
Ne méprise le bien d'une vie éternelle
Pour ne l'avoir qu'un jour.

Elle vivait là-bas en une terre étrange
Sous le sort envieux,
Elle changea son nom et son âme en saint Ange,
Changeant la terre aux cieux.

Fuyez, tièdes soupirs, et reprenez ces flammes
Qui décoraient ses yeux;
Vos deux corps sont ça bas, et vos plus belles âmes
Sont au ciel glorieux.

L'HIVER DE M. D'AUBIGNÉ

Mes volages humeurs, plus stériles que belles,
S'en vont, et je leur dis : Vous sentez, hirondelles,
S'éloigner la chaleur et le froid arriver;
Allez nicher ailleurs, pour ne fâcher, impures,
Ma couche de babil et ma table d'ordures;
Laissez dormir en paix la nuit de mon hiver.

D'un seul point le soleil n'éloigne l'hémisphère;
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumière.
Je change sans regrets, lorsque je me repens
Des frivoles ardeurs et de leurs artifices.
J'aime l'hiver, qui vient purger mon cœur de vices,
Comme de peste l'air, la terre de serpents.

Mon chef blanchit dessous les neiges entassées,
Le soleil qui me luit les échauffe glacées,
Mais ne les peut dissoudre au plus court de ces mois;
Fondez, neiges, venez dessus mon cœur descendre,
Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
Du brasier, comme il fit des flammes autrefois.

Mais quoi, serai-je éteint devant ma vie éteinte ?
Ne luira plus en moi la flamme vive et sainte ?
Le zèle flamboyant de la sainte maison ?
Je fais aux saints autels holocaustes des restes,
De glace aux feux impurs, et de naphte aux célestes :
Clair et sacré flambeau, non funèbre tison.

Voici moins de plaisirs mais voici moins de peines :
Le rossignol se tait, se taisent les sirènes;
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs;
L'espérance n'est plus, bien souvent tromperesse;
L'hiver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse
La saison de l'usage et non plus des labeurs.

Mais la mort n'est pas loin. Cette mort est suivie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie,

Vie de notre vie et mort de notre mort.
Qui hait la sûreté pour aimer le naufrage ?
Qui a jamais été si friand du voyage
Que la longueur en soit plus douce que le port ?

CHANSON [1]

Bergers qui, pour un peu d'absence,
Avez le cœur sitôt changé,
A qui aura plus d'inconstance,
Vous avez, ce crois-je, gagé.
L'un léger et l'autre légère
A qui plus volage sera,
Le berger comme la bergère
De changer se repentira.

L'un dit qu'en pleurs il se consume,
L'autre pense tout autrement,
Tous deux n'aiment que par coutume,
N'aimant que leur contentement;
Tous deux, comme la girouette,
Tournent poussés au gré du vent,
Et leur amour rien ne souhaite
Qu'à jouir et changer souvent.

De tous deux les caresses feintes
Découvrent leur cœur inconstant;
Ils versent un millier de plaintes
Et le vent en emporte autant;
Le menteur et la mensongère
Gagnent à qui mieux trompera!
Le berger comme la bergère
De changer se repentira.

Ils se suivent comme à la trace
A changer sans savoir pourquoi.
Pas un des deux l'autre ne passe
D'amour, de constance et de foi.
Tous les jours une amitié neuve
Ces volages contentera.
Ainsi vous verrez à l'épreuve
Que chacun s'en repentira.

1. Cf. la *Villanelle*, de Desportes, p. 269.

De tous deux les promesses vaines,
Et les pleurs versés en partant
N'ont plus duré que les haleines
Qui de la bouche vont sortant :
Chacun garde son avantage
A fausser tout ce qu'il dira,
Et chacun de son faux langage
A son tour se repentira.

LES TRAGIQUES

I

LE DESSEIN DE L'AUTEUR[1]

Je veux à coups de trait et de vive lumière
Crever l'enflé Python au creux de sa tanière,
Je veux ouvrir au vent l'Averne vicieux,
Qui d'air empoisonné fasse noircir les cieux;
Percer de ces infects les festes et les rognes,
Ouvrir les fonds hideux, les horribles charognes
Des sépulcres blanchis : ceux qui verront ceci
En bouchant les naseaux fronceront le sourcil.
Vous qui avez donné ce sujet à ma plume,
Vous-même qui avez porté sur mon enclume
Ce foudre rougissant acéré de fureur,
Lisez-le, vous aurez horreur de votre horreur!
Non pas que j'aie espoir qu'une pudique honte
Vos pâles fronts de chien par vergogne surmonte;
La honte se perdit, votre cœur fut taché
De la pâle imprudence, en aimant le péché.
Car vous donnez tel lustre à vos pâles ordures
Qu'en fascinant vos yeux elles vous semblent pures.
J'en ai rougi pour vous quand l'acier de mes vers
Burinait votre histoire aux yeux de l'univers :
Sujet, style inconnu, combien de fois fermée
Ai-je à la vérité la lumière allumée ?
Vérité de laquelle et l'honneur et le droit
Connu, loué de tous, meurt de faim et de froid,
Vérité, qui, ayant son trône dans les nues,
N'a couvert que le ciel et traîné par les rues.

1. Fragment du Livre II : *Princes*.

Lâche jusques ici, je n'avais entrepris
D'attaquer les grandeurs, craignant d'être surpris
Sur l'ambiguïté d'une glose étrangère,
Ou de peur d'encourir d'une cause légère,
Le courroux très pesant des princes irrités.
Celui-là se repent qui dit leurs vérités!
Celui qui en dit bien trahit sa conscience.
Ainsi, en mesurant leur âme à leur puissance,
Aimant mieux leur état que ma vie à l'envers,
Je n'avais jamais fait babiller à mes vers
Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse;
Hardi, d'un nouveau cœur, maintenant je m'adresse
A ce géant morgueur, par qui chacun trompé
Souffre à ses pieds languir tout le monde usurpé.
Le fardeau, l'entreprise est rude pour m'abattre,
Mais le doigt du très fort me pousse à le combattre.
Je vois ce que je veux, et non ce que je puis;
Je vois mon entreprise, et non ce que je suis.
Prête-moi, Vérité, ta pastorale fronde,
Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde
Que je pourrai choisir, et que ce caillou rond
Du vice Goliath s'enchâsse dans le front.
  L'ennemi mourra donc, puisque la peur est morte.
Le temps a cru le mal; je viens en cette sorte,
Croissant avec le temps de style, de fureur,
D'âge, de volonté, d'entreprise et de cœur.
Et d'autant que le monde est roide en sa malice
Je deviens roide aussi, pour guerroyer le vice.
  Çà mes vers bien-aimés, ne soyez plus de ceux
Qui les mains dans le sein, tracassent, paresseux,
Les stériles discours, dont la vaine mémoire
Se noie dans l'oubli, en ne pensant que boire.
  Si quelqu'un me reprend que mes vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étoffés,
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je lui réponds : Ami, ces mots que tu reprends,
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends;
Les flatteurs de l'amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à peindre les délices,
Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps,
Une heureuse folie à consumer son temps.
Quand j'étais fol, heureux (si c'est heur et folie
De rire ayant sur soi sa maison démolie;
Si c'est heur d'appliquer son fol entendement

Au doux, laissant l'utile; être sans sentiment,
Lépreux de la cervelle, et rire des misères
Qui accablent le sol du pays et des frères),
Je fleurissais comme eux de ces mêmes propos
Quand par l'oisiveté je perdais le repos.
Ce siècle, autre en ces mœurs, demande un autre style.
Cueillons des fruits amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine déguiser.
La main peut s'endormir, non l'âme reposer,
Et voir en même temps notre mère hardie,
Sur ses côtes jouer la dure tragédie
Proche à sa catastrophe, où tant d'actes passez
Me font frapper des mains et dire : C'est assez!
Mais où se trouvera qui à langue déclose,
Qui à fer émoulu, à front découvert, ose
Venir aux mains, toucher, faire sentir aux grands
Combien ils sont petits et faibles et sanglants!

II

CAIN ET ABEL [1]

De Caïn fugitif et d'Abel je veux dire
Que le premier bourreau et le premier martyre,
Le premier sang versé, on peut voir en eux deux
L'état des agneaux doux, des loups outrecuideux;
En eux deux on peut voir, beau portrait de l'Église,
Comme l'ire et le feu des ennemis s'attise
De fort bien peu de bois, et s'augmente beaucoup.
Satan fit ce que fait en ce siècle le loup
Qui querelle l'agneau buvant à la rivière,
Lui au haut vers la source et l'agneau plus arrière;
L'Antéchrist et ses loups reprochent que leur eau
Se trouble au contreflot par l'innocent agneau.
La source des grandeurs et des biens de la terre
Découle de leurs chefs, et la paix et la guerre
Balancent à leur gré dans leurs impures mains;
Et toutes fois alors que les loups inhumains
Veulent couvrir de sang le beau lit de la terre,
Les prétextes connus de leur injuste guerre
Sont nos autels sans fard, sans feinte, sans couleurs,
Que Dieu aime d'en haut l'offerte de nos cœurs :

1. Fragment du Livre VI : *Vengeances.*

Cela leur croît la soif du sang de l'innocence.
  Ainsi Abel offrait en pure conscience
Sacrifices à Dieu; Caïn offrait aussi :
L'un offrait un cœur doux, l'autre un cœur endurci;
L'un fut au gré de Dieu, l'autre non agréable :
Caïn grinça les dents, pâlit, épouvantable,
Il massacra son frère, et de cet agneau doux
Il fit un sacrifice à son amer courroux.
Le sang fuit son front et honteux se retire,
Sentant son frère sang que l'aveugle main tire;
Mais, quand le coup fut fait, sa première pâleur
Au prix de la seconde était vive couleur :
Ses cheveux vers le ciel hérissés en furie,
Le grincement de dents en sa bouche flétrie,
L'œil sourcillant de peur découvrait son ennui :
Il avait peur de tout, tout avait peur de lui :
Car le ciel s'affublait du manteau d'une nue
Si tôt que le transi au ciel tournait sa vue;
S'il fuyait aux déserts, les rochers et les bois,
Effrayés, aboyaient au son de ses abois.
Sa mort ne put avoir de mort pour récompense :
L'enfer n'eut point de morts à punir cette offense,
Mais autant que de jours il sentit de trépas :
Vif il ne vécut point; mort, il ne mourut pas.
Il fuit d'effroi transi, troublé, tremblant et blême,
Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soi-même :
Les lieux plus assurés lui étaient des hasards,
Les feuilles, les rameaux et les fleurs des poignards,
Les plumes de sont lit des aiguilles piquantes,
Ses habits plus aisés des tenailles serrantes,
Son eau jus de ciguë, et son pain des poisons;
Ses mains le menaçaient de fines trahisons :
Tout image de mort et le pis de sa rage,
C'est qu'il cherche la mort et n'en voit que l'image :
De quelqu'autre Caïn il craignait la fureur :
Il fut sans compagnon et non pas sans frayeur :
Il possédait le monde, et non une assurance;
Il était seul partout, hormis sa conscience,
Et fut marqué au front afin qu'en s'enfuyant
Aucun n'osât tuer ses maux en le tuant.

III

LE JUGEMENT DERNIER [1]

C'est fait. Dieu vient régner, de toute prophétie
Se voit la période à ce point accomplie.
La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux
Naissent des enterrés les visages nouveaux :
Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places
Sortent les corps nouveaux et les nouvelles faces.
Ici, les fondements des châteaux rehaussés
Par les ressuscitants promptement sont percés;
Ici, un arbre sent des bras de sa racine
Grouiller un chef vivant, sortir une poitrine;
Là l'eau trouble bouillonne, et puis, s'éparpillant
Sent en soi des cheveux et un chef s'éveillant.
Comme un nageur venant du profond de son plonge,
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.
Les corps par les tyrans autrefois déchirés
Se sont en un moment à leurs corps asserrés,
Bien qu'un bras ait vogué par la mort écumeuse.
De l'Afrique brûlée en Tyle froiduleuse
Les cendres des brûlés volent de toutes parts;
Les brins, plutôt unis qu'ils ne furent épars,
Viennent à leur poteau en cette heureuse place,
Riants au ciel riant d'une agréable audace.
Le curieux s'enquiert si le vieux et l'enfant
Tels qu'ils sont jouiront de l'état triomphant,
Leurs corps n'étant parfaits ou défaits en vieillesse :
De quoi, la plus hardie ou plus haute sagesse
Ose présupposer que la perfection
Veut en l'âge parfait son élévation,
Et la marquent au point des trente-trois années
Qui étaient en Jésus closes et terminées,
Quand il quitta la terre, et changea, glorieux,
La croix et le sépulcre au tribunal des cieux.
Venons de cette douce et pieuse pensée
A celle qui nous est aux saints écrits laissée.
   Voici le fils de l'homme et du grand Dieu le fils,
Le voici arrivé à son terme préfix.
Déjà l'air retentit et la trompette sonne,
Le bon prend assurance et le méchant s'étonne...

1. Fragments du Livre VII : *Jugement.*

Dieu paraît; le nuage entre lui et nos yeux
S'est tiré à l'écart, il est armé de feux;
Le ciel neuf retentit du son de ses louanges;
L'air n'est plus que rayons, tant il est semé d'anges.
Tout l'air n'est qu'un soleil; le soleil radieux
N'est qu'une noire nuit au regard de ses yeux;
Car il brûle le feu, au soleil il éclaire,
Le centre n'a plus d'ombre et ne suit sa lumière.
Un grand ange s'écrie à toutes nations :
« Venez répondre ici de toutes actions :
L'Éternel veut juger ». Toutes âmes venues
Font leurs sièges en rond en la voûte des nues,
Et là les chérubins ont au milieu planté
Un trône rayonnant de sainte majesté :
Il n'en sort que merveille et qu'ardente lumière.
Le soleil n'est pas fait d'une étoffe si claire;
L'amas de tous vivants en attend justement
La désolation ou le contentement.
Les bons du Saint-Esprit sentent le témoignage;
L'aise leur saute au cœur et s'épand au visage,
Car, s'ils doivent beaucoup, Dieu leur en a fait don :
Ils sont vêtus de blanc et lavés de pardon.
O tribus de Juda! vous êtes à la dextre;
Edom, Moab, Agar, tremblent à la senestre.
Les tyrans, abattus, pâles et criminels,
Changent leurs vains honneurs aux tourments éternels.
Ils n'ont plus dans le front la furieuse audace,
Ils souffrent en tremblant l'impérieuse face,
Face qu'ils ont frappée, et remarquent assez
Le chef, les membres saints qu'ils avaient transpercés;
Ils le virent lié, le voici les mains hautes :
Ces sévères sourcils viennent compter leurs fautes.
L'innocence a changé sa crainte en majestés,
Son roseau en acier tranchant des deux côtés,
Sa croix au tribunal de présence divine.
Le Ciel l'a couronné, mais ce n'est plus d'épine :
Ores viennent trembler à cet acte dernier
Les condamneurs aux pieds du juste prisonnier.
Voici le grand héraut d'un étrange nouvelle,
Le messager de mort, mais de mort éternelle;
Qui se cache ? qui fuit devant les yeux de Dieu ?
Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu ?
Quand vous auriez les vents collés sous vos aisselles
Ou quand l'aube du jour vous prêterait ses ailes,
Les monts vous ouvriraient le plus profond rocher,

Quand la nuit tâcherait en sa nuit vous cacher,
Vous enceindre la mer, vous enlever la nue,
Vous ne fuirez de Dieu ni le doigt ni la vue.
Or voici les lions de torches acculés,
Les ours à nez percés, les loups emmuselés :
Tout s'élève contre eux : les beautés de Nature,
Que leur rage troubla de venin et d'ordure,
Se confrontent en mire [1] et se lèvent contr'eux.
« Pourquoi, dira le Feu, avez-vous de mes feux,
Qui n'étaient ordonnés qu'à l'usage de vie,
Fait des bourreaux, valets de votre tyrannie ? »
L'air encor une fois contr'eux se troublera,
Justice au juge saint, trouble, demandera,
Disant : « Pourquoi, tyrans et furieuses bestes,
M'empoisonnâtes-vous de charognes, de pestes,
Des corps de vos meurtris ? » — « Pourquoi, diront les eaux,
Changeâtes - vous en sang l'argent de nos ruisseaux ? »
Les monts, qui ont ridé le front à vos supplices :
« Pourquoi nous avez-vous rendu vos précipices ?
— Pourquoi nous avez-vous, diront les arbres, faits
D'arbres délicieux, exécrables gibets ? »
Nature, blanche, vive et belle de soi-même,
Présentera son front ridé, fâcheux et blême,
Aux peuples d'Italie et puis aux nations
Qui les ont enviés en leurs inventions,
Pour, de poison mêlé au milieu des viandes,
Tromper l'amère mort en ses liqueurs friandes,
Donner au meurtre faux le métier de nourrir,
Et sous les fleurs de vie embuscher le mourir...

La gueule de l'enfer s'ouvre en impatience
Et n'attend que de Dieu la dernière sentence,
Qui, à ce point tournant son œil bénin et doux,
Son œil tel que le montre à l'épouse l'époux,
Se tourne à la main droite où les heureuses vues
Sont au trône de Dieu sans mouvement tendues,
Extatiques de joie et franches de souci,
Leur Roi donc les appelle et les fait rois ainsi :
« Vous qui m'avez vêtu au temps de la froidure,
Vous qui avez pour moi souffert peine et injure,
Qui à ma sèche soif et à mon âpre faim
Donnâtes de bon cœur votre eau et votre pain,
Venez, races du ciel, venez, élus du père;

1. En face.

Vos péchés sont éteints, le juge est votre frère,
Venez donc, bien heureux, triompher à jamais
Au royaume éternel de victoire et de paix ».
  A ce mot, tout se change en beautés éternelles,
Ce changement de tout est si doux aux fidèles :
Que de parfaits plaisirs! ô Dieu, qu'ils trouvent beau
Cette terre nouvelle et ce grand ciel nouveau!
  Mais d'autre part, si tôt que l'Éternel fait bruire
A sa gauche ces mots, les foudres de son ire,
Quand ce juge et non père, au front de tant de rois,
Irrévocable, pousse et tonne cette voix :
  « Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,
Qui leur avez versé injures sur injures,
Qui à ma sèche soif et à mon âpre faim
Donnâtes fiel pour eau et pierre au lieu de pain,
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Aux gouffres ténébreux des peines éternelles ».
Lors ce front qui ailleurs portait contentement
Porte à ceux-ci la mort et l'épouvantement
Il sort un glaive aigu de la bouche divine,
L'enfer, glouton bruyant, devant ses pieds chemine.
D'une laide terreur les damnables transis,
Même dès le sortir des tombeaux obscurcis
Virent bien d'autres yeux le ciel suant de peine,
Lors qu'il se préparait à leur peine prochaine :
Et voici de quels yeux virent les condamnés
Les beaux jours de leur règne en douleur terminés...

  Vous avez dit, perdus : « Notre nativité
N'est qu'un sort; notre mort, quand nous aurons été,
Changera notre haleine en vent et en fumée.
Le parler est du cœur l'étincelle allumée :
Ce feu éteint, le corps en cendre deviendra,
L'esprit, comme air coulant, parmi l'air s'épandra;
Le temps avalera de nos faits la mémoire,
Comme un nuage épais étend sa masse noire,
L'éclaircit, la départ, la dérobe à notre œil :
C'est un brouillard chassé des rayons du soleil.
Notre temps n'est rien plus qu'un ombrage qui passe,
Le sceau de tel arrêt n'est point sujet à grâce ».
  Vous avez dit, brutaux : « Qu'il y a en ce lieu
Pis que d'être privé de la face de Dieu ? »
Ha! vous regretterez bien plus que votre vie
La perte de vos sens, juges de telle envie :
Car, si vos sens étaient tous tels qu'ils ont été,

Ils n'auraient un tel goût, ni l'immortalité;
Lors vous saurez que c'est de voir de Dieu la face,
Lors vous aurez au mal le goût de la menace.
O enfants de ce siècle, ô abusés moqueurs,
Imployables esprits, incorrigibles cœurs,
Vos esprits trouveront en la fosse profonde
Vrai ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.
Ils languiront en vain de regret sans merci.
Votre âme à sa mesure enflera de souci.
Qui vous consolera ? L'ami qui se désole
Vous grincera les dents au lieu de la parole.
Les Saints vous aiment-ils ? Un abîme est entr'eux;
Leur chair ne s'émeut plus, vous êtes odieux.
Mais n'espérez-vous point fin à votre souffrance ?
Point n'éclaire aux enfers l'aube de l'espérance.
Dieu aurait-il sans fin éloigné sa merci ?
Qui a péché sans fin souffre sans fin aussi.
La clémence de Dieu fait au ciel son office,
Il déploie aux enfers son ire et sa justice.
Mais le feu ensoufré, si grand, si violent,
Ne détruira-t-il pas les corps en les brûlant ?
Non, Dieu les gardera entiers à la vengeance,
Conservant à cela et l'étoffe et l'essence,
Et le feu qui sera si puissant d'opérer
N'aura pouvoir d'éteindre, ains de faire durer,
Et servira par loi à l'éternelle peine.
L'air corrupteur n'a plus sa corrompante haleine,
Et ne fait aux enfers office d'élément;
Celui qui le nommait, qui est le firmament,
Ayant quitté son branle et motives cadences,
Sera sans mouvement et de là sans nuances.
Transis, désespérés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour votre mer des orages le port.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente vue
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tue.
Que la mort, direz-vous, était un doux plaisir!
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison ? en vain cet artifice.
Vous vous précipitez ? en vain le précipice.
Courez au feu brûler, le feu vous gèlera;
Noyez-vous, l'eau est feu, l'eau vous embrasera;
La peste n'aura plus de vous miséricorde;
Étranglez-vous, en vain vous tordez une corde :
Criez après l'enfer, de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort...

HENRI IV

1553-1610

Henri IV fut un écrivain plein de simplicité, de bonhomie et de saveur. On lui attribue quelques chansons d'un ton agréable. On les lira ci-après. On doit se demander, comme on se l'est demandé pour les vers de Charles IX et de Marie Stuart, s'il est véritablement l'auteur des pièces qui lui sont attribuées. Sainte-Beuve, que nous avons déjà eu l'occasion de citer à ce propos, demande, *Portraits littéraires*, t. III : « Où voit-on apparaître d'abord les couplets de Henri IV sur Gabrielle et sa chanson à l'aurore ? » Et, au sujet précisément de la chanson : *Charmante Gabrielle*, la plus connue de toutes, il ajoute en note : « Dans une *notice sur un Recueil* manuscrit d'*anciennes chansons françaises*, M. Willems, de Gand, indique qu'il y a trouvé le fameux couplet :

Cruelle départie
Malheureux jour, *etc.*

Il en conclut que Henri IV avait pris ce refrain à quelque chanson déjà en vogue (Voir le tome XI, n° 6, des bulletins de l'Académie royale de Bruxelles.) »

CHANSONS

I

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,

Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!

L'amour, sans nulle peine,
M'a par vos doux regards,

Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendards.

Cruelle départie, etc.

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au delà de l'Èbre
L'Espagne me craindrait.

Cruelle départie, etc.

Je n'ai pu dans la guerre
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.

Cruelle départie, etc.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur,
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Cruelle départie, etc.

Bel astre que je quitte,
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite...
Vous revoir ou mourir!

Cruelle départie, etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous moments répètent
Ces doux et tristes mots :

Cruelle départie, etc.

II

Viens, Aurore,
Je t'implore.
Je suis gai quand je te voi,
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

D'ambroisie
Bien choisie,
Hébé la nourrit à part;
Et sa bouche
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde;
Elle a la taille à la main;
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

De rosée;
Arrosée,
La rose a moins de fraîcheur;
Une hermine
Est moins fine,
Le lait a moins de blancheur.

Pour entendre
Sa voix tendre
On déserte le hameau,
Et Tityre
Qui soupire
Fait taire son chalumeau.

Les trois Grâces
Sur ses traces
Font naître un essaim d'amours,
La sagesse,
La justesse,
Accompagnent ses discours.

COUPLETS

ADRESSÉS A LA MARQUISE DE VERNEUIL[1]

Le cœur blessé, les yeux en larmes;
Ce cœur ne songe qu'à vos charmes :

1. Impromptu attribué à Henri IV qui, dit-on, le rima un jour qu'il soupait chez la duchesse de Sully.

Vous êtes mon unique amour;
Jour et nuit pour vous je soupire,
Si vous m'aimez à votre tour,
J'aurai tout ce que je désire;

Je vous offre sceptre et couronne;
Mon sincère amour vous les donne;
A qui puis-je mieux les donner ?
Roi trop heureux sous votre empire,
Je croirai doublement régner
Si j'obtiens ce que je désire.

ANNE D'URFÉ

1555-1621

Anne d'Urfé, frère aîné d'Honoré d'Urfé, naquit en 1555, en Provence. Tandis que son plus jeune frère, que sa famille destinait à l'ordre de Malte, se trouvait dans cette île, Anne épousa une riche et belle héritière du pays, Diane de Châteaumorant, dont son frère était amoureux. L'accord entre les deux époux ne fut pas durable, ils finirent après bien des années par faire rompre leur mariage, en s'engageant mutuellement à embrasser l'état religieux. Anne accomplit sa promesse, mais Diane préféra prendre un second mari et ce fut Honoré d'Urfé dont la constance fut ainsi récompensée, récompense bien tardive, et d'ailleurs illusoire, car, au bout de peu de temps, il dut se séparer de sa femme. Anne d'Urfé mourut en 1621. Dès l'âge de quinze ans il composait des vers; à dix-huit ans il publia un recueil de cent quarante sonnets intitulé *la Diane;* ils permettaient d'espérer un poète et Ronsard loua le jeune débutant; mais si, dans la suite, Anne d'Urfé écrivit beaucoup de vers, il ne réalisa point les espérances qu'il avait fait naître. Nous avons donc, de sa *Diane*, extrait seulement deux sonnets.

SONNETS

I

Je chante dans ces vers le soleil de la France,
Et des saintes vertus le plus rare miroir,
Un objet de désirs que l'on ne saurait voir,
Sans germer en son cœur une extrême souffrance.

Je chante dans ces vers avec quelle puissance
Cet Archerot volant captiva mon vouloir,
Comme je fus pressé d'un pregnant[1] désespoir,
Et comme je souffris le joug d'obéissance.

1. Violent.

Je chante dans ces vers combien de passions
J'ai souffert, en deux ans, par ses perfections,
Que mes écrits rendront d'éternelle mémoire.

Et bien que les accents repoussés de ma voix
Ne puissent s'égaler à ceux du Vendômois[1],
Si est-ce que mes vers en resteront sans gloire.

II

Je ne m'étonne plus si celui qui sauva
Le reste des Troyens, qui depuis occit Turne,
Venu dans le manoir, où le vieillard Saturne,
En fuyant Jupiter, comme on dit, arriva,

S'étonnait que l'esprit qui comme vent s'en va
De ce corps souffreteux, hors de ce lieu nocturne
Désire de sortir pour tenter la fortune,
Qu'avecque tant de maux vivant il éprouva.

C'est grand mal que de vivre en si longue misère.
Je pensais, quant à moi, la fortune prospère
M'avoir favorisé dessus tous les humains,

En me faisant jouir d'une belle maîtresse :
Mais il la faut laisser; car nous avons sans cesse
Les biens mal assurés, et les maux tous certains.

1. Ronsard.

DU PERRON

1556-1618

Jacques Davy du Perron naquit à Vorbe, canton de Vaud, d'une famille d'origine normande qui avait embrassé la religion réformée. Il commença ses études sous la direction de son père, et les continua tout seul; il avait une mémoire prodigieuse. Venu à Paris, il se convertit au catholicisme sur les instances de Desportes, il entra même dans les ordres, fut pourvu de plusieurs bénéfices, devint évêque d'Évreux, puis archevêque de Sens et cardinal. Il était poète, mais il était aussi orateur et meilleur orateur que poète. En 1586, converti depuis trois années seulement, et n'étant pas encore ecclésiastique, il prononça l'oraison funèbre de Ronsard. Le recueil de ses *Œuvres* parut seulement après sa mort. Il contient ses poésies, dont les unes sont des pièces galantes qui l'ont fait appeler par Sainte-Beuve « le Bernis du XVIe siècle » (nous en donnons une); et dont les autres, les plus nombreuses et les meilleures, sont des poésies religieuses (nous y avons pris la traduction de deux psaumes); nous donnons ensuite le sonnet sur les *Souhaits de Salomon*, non recueilli dans l'édition des *Œuvres* de Du Perron, et publié par F. Lachèvre dans sa *Bibliographie...* Du Perron avait présidé à l'abjuration d'Henri IV dont il devint le grand aumônier. Il mourut le 5 septembre 1618.

LE TEMPLE DE L'INCONSTANCE

Je veux bâtir un temple à l'Inconstance;
Tous amoureux y viendront adorer,
Et de leurs vœux jour et nuit l'honorer,
Ayant le cœur touché de repentance.

De plume molle en sera l'édifice,
En l'air fondé sur les ailes du vent :
L'autel, de paille, où je viendrai souvent
Offrir mon cœur par un feint sacrifice.

Tout à l'entour je peindrai mainte image
D'erreur, d'oubli et d'infidélité,
De fol désir, d'espoir, de vanité,
De fiction et de penser volage.

Pour le sacrer, ma légère maîtresse
Invoquera les ondes de la mer,
Les vents, la lune, et nous fera nommer
Moi le templier et elle la prêtresse.

Elle séant, ainsi qu'une Sibylle,
Sur un trépied tout pur de vif-argent,
Nous prédira ce qu'elle ira songeant
D'une pensée inconstante et mobile.

Elle écrira sur des feuilles légères
Les vers qu'alors sa fureur chantera;
Puis, à son gré, le vent emportera
De çà, de là ses chansons mensongères.

Elle enverra jusqu'au ciel la fumée
Et les odeurs de mille faux serments :
La Déité qu'adorent les amants,
De tel encens veut être parfumée.

Et moi, gardant du saint temple la porte,
Je chasserai tous ceux-là qui n'auront,
En lettres d'or engravé sur le front
Le sacré nom de *léger* que je porte.

De faux soupirs, de larmes infidèles,
J'y nourrirai le muable Proté,
Et le serpent qui, de vent allaité,
Déçoit nos yeux de cent couleurs nouvelles.

Fille de l'air, Déesse secourable
De qui le corps est de plumes couvert,
Fais que toujours ton temple soit ouvert
A tout amant comme moi variable.

PARAPHRASE DU PSAUME
SUPER FLUMINA BABYLONIS

Aux arbres d'alentour nos harpes suspendîmes
Leur imposant silence en cet éloignement,
Et, de nos luths muets, les nerfs nous détendîmes,
Repaissant nos esprits de douleur seulement.

« Récitez, disaient-ils, dessus vos luths d'ivoire
Les hymnes qu'autrefois vous avez récités,
Cependant que Sion jouissait de sa gloire
Et s'allait élevant sur les autres cités.

« Non, que plutôt ma main languisse de paresse
Oubliant de son luth le doux ravissement,
Que seule tu ne sois ma joie et ma tristesse
Et que rien me console en ce bannissement.

« Plutôt dans mon palais ma voix soit étouffée,
Et ma langue se sente à mes dents attacher,
Que le cruel vainqueur remporte ce trophée
Et que jamais sans toi rien me puisse toucher.

« Mais, ô Seigneur, aussi, ne mets en oubliance
La famille d'Edom qui triomphait de nous,
Quand tu foulais aux pieds ta sacrée alliance
Et versais sur les tiens le fiel de ton courroux.

« Fille de Babylon, race ingrate et maudite,
Heureux qui te rendra le mal que tu nous fais,
Balançant le salaire à l'égal du mérite,
Et mesurant ta peine à tes propres effets.

« Heureux qui, de douleur sentant son âme atteinte,
Ira d'entre tes bras tes enfants arracher,
Et, de leur sang pollu rendra la terre teinte
Froissant leurs tendres corps encontre le rocher. »

PARAPHRASE DU PSAUME
BENEDIC, ANIMA MEA, DOMINO

Esprit, qui fais mouvoir mes nerfs et mes artères,
Qui formes ma parole et distingues ses sons,

Qui consacres ma bouche et l'ouvres aux mystères,
Bénis le souverain en tes saintes chansons.

O non pareil auteur des choses non pareilles,
Dont le pouvoir s'égale avec la volonté!
Ton être et tes effets sont tout pleins de merveilles,
Et mon style est par trop du sujet surmonté.

La gloire aux ailes d'or ton haut trône environne,
Tu fais seoir dans tes flancs la pompe et la grandeur;
L'auguste majesté de rayons te couronne,
Et, comme d'un manteau, tu te vêts de splendeur.

Pour luisant pavillon, tout à l'entour du monde,
Tes mains du clair Olympe ont l'azur épandu,
Congelant au dessus le froid amas de l'onde,
Dont le trésor coulant en voûte est suspendu.

Par les plaines de l'air, carrière des nuages,
Tu promènes ton char d'éclairs étincelant,
Attelé d'aquilons et de bruyants orages,
Et sur le dos fumeux des tourbillons roulant.

Les vents, courriers ailés que nul relais n'arrête,
Sont, de tes mandements, les agiles porteurs;
Et les foudres armés de flamme et de tempête,
De tes fiers jugements sont les exécuteurs.

Dessus son propre poids tu balanças la terre,
D'une chaîne éternelle au centre l'attachant,
Sans que, vague, jamais de part ni d'autre elle erre,
Les invisibles nœuds tant soit peu relâchant.

La mer encore alors, sous ses ondes nouvelles,
Ainsi qu'un mol étui tout autour l'enfermait;
Et le flot, ignorant ses bornes naturelles,
Des monts ensevelis les sommets abîmait.

Mais soudain que ta voix dedans l'air se fit place,
Et que tes mots tonnants il te plut prononcer,
On vit naître des monts l'impérieuse audace,
Et les timides flancs des vallons s'abaisser.

L'Océan menacé reconnut ses limites,
Environné de ports et rivages divers,

Sans que le vain orgueil de ses vagues dépites,
Puisse plus désormais offenser l'univers.

Des veines des rochers par traces argentines
A longs plis de cristal glissèrent les ruisseaux
Qui traînent murmurant leurs fuites serpentines,
Aux pieds des coteaux verts ombragés d'arbrisseaux.

Là viennent étancher leur flamme immodérée
Lorsque l'ardeur du Ciel va la soif irritant,
Les champêtres troupeaux de la plaine altérée,
Jusqu'à l'âne sauvage aux déserts habitant.

Là sont vus au printemps vêtus de plumes peintes,
Les oiseaux émaillés leurs tendres nids bâtir,
Animant les rochers de mille aimables plaintes,
Et, sous leurs douces voix, faisant l'air retentir.

Pour rafraîchir le sein de la terre embrasée,
Du ciel sur les hauts monts tu distilles les pleurs :
Aux herbes des vallons tu départs la rosée,
Et le miel et le lait pleuvent dessus les fleurs.

De là germent les foins, ondes d'émail tremblantes,
Du servile bétail le caduque aliment;
De là monte la sève, humide sang des plantes,
Pour aux tiges naissants donner accroissement,

Afin qu'en longs étuis armés de crêtes blondes,
Le pain sorte à foison des sillons abreuvés;
Et que le vin regorge aux cuves plus profondes,
Pour réjouir les cœurs de liesse privés.

Afin que l'homme aussi du doux suc de l'olive
Éclaircisse son teint et le rende luisant;
Qu'il répare au labeur sa force fugitive.
Et du fruit des épis sa faim aille apaisant.

Sur le fameux Liban, d'humeur tu rassasies
Les cèdres odorants que ta main a plantés,
Dont les hôtes de l'air les cimes ont choisies,
Attachant aux rameaux leurs palais éventés.

Là l'orgueilleux sapin, qui sert à la cigoigne[1]
De séjour élevé pour voisiner les cieux,

1. Cigogne.

Roi des vertes forêts, jusqu'aux astres éloigne
Sur tous les autres bois son chef ambitieux.

Des animaux errants par les ombres secrètes,
L'Éternel prend le soin en diverses façons :
Il donne aux cerfs légers les hauts monts pour retraites,
Et les rochers creusés aux piquants hérissons.

Afin de leur marquer les mois et les journées,
Il a formé la lune au visage inconstant;
Et du soleil en long les carrières bornées,
Pour aller l'univers tour à tour visitant.

Seigneur, tu fais couler les ténèbres humides;
Et la nuit, qui du ciel vient allumer les yeux,
Ramène à pas muets sous ses ailes timides,
La crainte, le silence, et le somme otieux.

Alors les fiers troupeaux que nul horreur n'effroie
Sortent des bois couverts, par la faim irrités;
Et le roux lionceau qui rugit pour la proie,
Te demande, Seigneur, ses mets ensanglantés.

Puis soudain que l'aurore au matin se réveille,
Entr'ouvrant l'orient des pointes de ses rais,
Et semant dedans l'air mainte rose vermeille,
Ce peuple ravissant se retire aux forêts.

Adonc l'homme sans crainte à son labeur s'emploie.
Pendant que le sommeil les enchaîne à leur tour,
Jusqu'à tant que le soir qui ses voiles déploie,
Serre et cueille en naissant les reliques du jour.

O combien de tes faits merveilleuse est l'histoire,
Et combien de tes mains l'ouvrage est accompli;
La terre sert, Seigneur, de théâtre à ta gloire,
Et de tes dons secrets l'océan est rempli.

Cet immense océan, qui de ses bras liquides
Presse le monde épars en tant de régions,
Cet élément coulant dont le reflux tu guides,
Où le peuple écaillé fend l'eau par légions.

Là les grands animaux et les petits se jouent;
Là le pin vagabond en nef se transformant,
Tend la voile inconstante aux vents qui la secouent,
Et renverse des flots le sillon écumant.

Là l'énorme baleine en son humide empire,
Sous le marbre de l'onde exerce ses ébats;
Et son ventre profond qui les vagues respire,
Des poissons engloutis fait de larges repas.

Tout ce qui vit sur terre ayant poumons et veines,
Tous les monstres plus froids dans la mer confinés,
Et tout le camp volant dont l'air peuple ses plaines,
Te demandent, Seigneur, leurs mets assaisonnés.

Lorsque de tes trésors l'abondance tu verses,
Pour combler leur désir tour à tour renaissant,
Et que ta dextre s'ouvre à leurs plaintes diverses,
En leurs styles divers ils te vont bénissant.

Détournes-tu, Seigneur, tant soit peu ton visage,
Leurs forces tout à coup se sentent décliner,
L'âme les abandonne, et, sous une autre image,
En leur première poudre on les voit retourner.

Puis, comme ton esprit derechef se promène
Parmi l'air, sur la terre, et dans le sein des eaux,
Ce doux souffle animé, cette vivante haleine,
Repeuple l'univers de citoyens nouveaux.

Soit du Très-Haut la gloire en tout temps florissante,
Et puissent tellement lui plaire désormais
Les effets merveilleux de sa main tout-puissante,
Que sa sainte faveur les conserve à jamais;

Du Très-Haut qui regarde en fureur les campagnes,
Et fait trembler la terre au seul bruit de ses coups;
Qui touche le sommet des superbes montagnes,
Et leur chef embrasé fume sous son courroux.

Tant qu'aux accents du luth j'aurai la main apprise,
On oirra sous mes doigts son nom retentissant;
Que propice, sans plus, mes airs il favorise,
Et jamais autre objet ne m'ira ravissant.

Puisse la gent impie au contraire être éteinte,
Et les pervers desseins des méchants opprimés,
Qui n'ont dedans le cœur son amour ni sa crainte;

Et toi, qui fais mouvoir mes nerfs et mes artères,
Qui formes ma parole, et distingues ses sons,
Qui consacres ma bouche, et l'ouvres aux mystères,
Exalte-le, mon âme, en tes saintes chansons.

SOUHAITS DE SALOMON

Pour deux choses, Seigneur, je te fais ma prière,
Ne m'en veuille éconduire avant l'heure dernière :
Écarte loin de moi mensonge et vanité,
L'excessive richesse et la mendicité.

Donne-moi seulement ce qui m'est nécessaire,
Pour vivre honnêtement en mon sobre ordinaire
De peur que me voyant de trop de bien soûlé,
D'une âme outrecuidée et d'un cœur rebellé,

En me méconnaissant je ne méprise et nie,
Du Seigneur oublié la puissance infinie;
De peur aussi que pauvre et contraint par la faim

Sur les moyens d'autrui je n'étende la main,
Et qu'enfin, transporté d'impatience extrême,
Murmurant contre Dieu son nom je ne blasphème.

PIERRE DE CORNU

1558 ?-1651 ?

Pierre de Cornu naquit à Grenoble; on ne sait pas exactement la date de sa naissance, mais de certains passages de ses œuvres on peut conjecturer qu'il naquit vers 1558. Il écrivit des vers d'un ton érotique; il a eu soin lui-même de déclarer qu'il les fit dans sa plus tendre jeunesse. Il en donna une édition en 1583. Par la suite, il fut nommé conseiller au Parlement de Grenoble; il fut un magistrat très assidu à ses devoirs et, délaissant la poésie légère, il composa un *Recueil d'arrêts du Parlement de Grenoble.* Il s'était marié dans sa ville natale. On ignore la date de sa mort. On prétend qu'il a vécu jusqu'en 1651, mais rien n'est moins certain. Nous donnons de lui deux sonnets, son épitaphe en un quatrain, et, car il fit même des vers religieux, une partie de la pièce : *Stance chrétienne.*

SONNETS

I

Après avoir longtemps vogué dessus la mer,
A la merci des flots, des vents et de l'orage,
Et après avoir fait un périlleux naufrage
Sans force, sans pouvoir, sans vertu de ramer;

Maintenant bienheureux que je m'ose affermer
N'être plus sous l'épais d'un obscurci nuage,
Et que jà le soleil, du clair de son visage
Dessus mon horizon commence à rayonner;

Qu'un doux zéphyr, ayant repoussé la furie,
Halène doucement sur ma poupe engourdie
Et me fait côtoyer le rivage d'un port;

Amants, vivez heureux, et votre bien aimée!
Espérant qu'à la fin votre nef agitée
Des vents impétueux, sera conduite au bord.

II

Amants, qui, détenus d'une angoisseuse peine,
Lamentez tous les jours vos aigres passions,
Et, privés du doux fruit de vos affections,
Faites de vos deux yeux sortir une fontaine;

Puisque je suis pressé d'une semblable gêne,
Piqué le plus souvent de mêmes aiguillons,
Gravez sur mon tombeau ces tristes actions,
Lorsque j'aurai le choc de la mort inhumaine :

« Celui qui gît ici, pour avoir trop été
Esclave sous les lois d'une fière beauté,
Éprouvant jour et nuit un tourment misérable,

A senti de la mort les efforts périlleux.
Passants, priez que Dieu lui soit tant favorable
Qu'il le fasse jouir d'un repos gracieux! »

ÉPITAPHE DE L'AUTEUR

Passants, si vous usez d'une façon courtoise
A l'endroit d'un amant, sachez ce cas nouveau;
Qu'un Dauphinois mourut pour une Avignonnoise
Et qu'encor son esprit erre par ce tombeau.

STANCE CHRÉTIENNE

Adieu, Muse, adieu, fureur;
Adieu, Lyre chanteresse,
Qui avez par votre erreur
Ensorcelé ma jeunesse,

Lorsque, pipé des attraits
D'une beauté trop cruelle,
Je gravais mille portraits
Dedans ma folle cervelle.

C'est assez jeté de cris,
C'est assez versé de larmes,

C'est assez par des écrits
Tracé de dures alarmes.

C'est assez langui du deuil
A la merci d'une gêne,
Semant, comme on voit à l'œil,
Dessus l'infertile arène.

C'est assez chanté d'amour
De son arc et de sa flèche,
Employant mon plus clair jour
A l'amoureuse recherche.

Il faut sonder plus avant,
D'une espérance certaine
Sans se rendre triomphant
D'une gloire par trop vaine.

Il faut, il faut entonner
Du Tout-Puissant la louange,
Et faire à mon luth sonner
Le Dieu auquel je me range.

C'est à toi, Père très saint,
Que donc dévot je m'adresse
Pour désormais être astraint
A chanter de ta sagesse,

Et pour semer dans mes vers
Tes honneurs et tes merveilles,
Qui redorent l'univers
De leurs grâces non pareilles.

C'est donc maintenant, ô Dieu!
Que mes vœux je te présente,
Pour te chercher en tout lieu
Et ton amitié fervente;

M'assurant en ce désir
De n'être plus si frivole,
Que de lâcher à plaisir
Une amoureuse parole.

Ains que chassant tous abus
Bien loin de ma fantaisie,
Je dirai tes faits connus

JEAN DE VITEL

1569- ?

Il naquit à Poilley, non loin d'Avranches, probablement le 17 février 1569. Il commença ses études sous la direction de son oncle qui était curé de Granville, et il les termina sans doute à Rennes. Il quitta cette ville pendant une épidémie de peste, et se fixa à Condac, d'où, à la suite d'une aventure galante, il se rendit à Paris. On ignore ce qu'il y fit, sinon qu'il y publia, en 1588, un recueil de vers. Passé cette date on ne sait ni où il vécut, ni où et à quelle date il mourut. Il composa des pièces de vers de toutes sortes. Il admirait beaucoup Ronsard dont il fut un disciple respectueux. Nous ne donnons de lui qu'un sonnet. Il y fait parler son ami le plus cher, poète comme lui, et nommé Vivien, qu'il avait eu la douleur de perdre et sur la mort duquel il composa un long poème dialogué : *Dialogue entre l'ombre et Vitel.* Dans la *Prosopopée* qui suit cette pièce il résume la vie de son ami.

PROSOPOPÉE DU DÉFUNT A UN PASSANT

Passant, bride tes pas, séjourne en cette place,
Et tu sauras comment je dors en ce tombeau.
Quand je humai le jour, Angers fut mon berceau,
D'où sortant je choisis Paris pour mon Parnasse.

Et quand j'eus plus avant allégé la filasse
De l'âge fleurissant, en mon avril nouveau,
Le doux Clain à Poitiers m'abreuva de son eau,
Et la loi façonna de mes beaux ans l'audace.

D'où savant au métier de l'Apollon françois
Je vins brusque surgir à ce port Vénétois[1],
Ou pour vaincre le cœur d'une divine amie,

Je fis, brave, marcher mille escadrons de vers,
Si bien qu'il se rendait quand le destin pervers
Jaloux de mon bonheur me déroba la vie.

1. Ce port vénétois est Condac, où Vitel et Vivien vivaient l'un près de l'autre en s'adonnant à la poésie.

CHRISTOPHE GAMON

1576-1621 ?

Christophe Gamon naquit en 1576, dans le Vivarais, à Annonay où son père était notaire. Sa vie est peu connue. Il appartenait à la religion réformée, et il mourut vers 1621, à Annonay même, après avoir produit une œuvre poétique assez considérable, du moins par la quantité. A la vérité il a peu de talent. Colletet, que cite Vaschalde, dit que « malgré son style barbare Gamon est parfois poète, parce qu'il est pittoresque »; et il ajoute : « Ses images, toujours communes, sont vives et vraies; il a une verve d'antithèses qui lui est particulière ». Parmi ses œuvres on trouve des poésies religieuses, et notamment une *Semaine ou création du monde* qui est une riposte à la *Semaine* de Du Bartas. Nous donnons de ce pesant ouvrage les vers d'une invocation préliminaire à Dieu; nous avons pris aussi dans son recueil *le Jardinet de poésie* une gentille chanson. Gamon s'occupa encore, semble-t-il, de chimie et même d'alchimie.

CHANSON

Margoton parmi les prés
Aux bords des ondettes
De ses doitelets marbrés
Tondait les fleurettes.

« Veux-tu voir, lui dis-je alors,
Des fleurs la merveille ?
Vois dedans l'eau de ces bords
Ta face vermeille. »

Margoton à ces deux mots,
Sa bouche me bouche
Emportant loin de ces flots
Sa trace farouche.

« Margoton si tu étais
    Quelque peu plus sage
Pour ces fleurs, tu cueillerais
    La fleur de mon âge.

La fleur des prés ne saurait
    T'être profitable :
Mais l'autre fleur te donrait
    Un fruit agréable. »

Plus je m'arrête en parlant
    Moins elle s'arrête;
Et le seul flot se roulant
    Parle à ma requête.

INVOCATION A DIEU

Toi qui du ciel doré tends la courtine ronde,
Qui mis le monde au jour, qui mis le jour au monde,
Qui peux d'un seul clin d'œil écrouler l'univers
Et soutiens sans soutien ses étages divers,
Guide ma main branlante, échauffe mon courage,
Aiguise mon esprit, enrichis mon langage,
Que de vers éternels je chante dignement
Les plus grandes beautés de ce grand bâtiment,
Donne jour à ces jours, source de clartés, donne
Que la splendeur du vrai sur ma page rayonne,
O grand Dieu, donne-moi que je puisse sans peur,
Combattre corps à corps le mensonge et l'erreur :
Que ma guerre en ce champ, ma course en cette lice,
Commencée en travail, en plaisir se finisse.

J.-B. CHASSIGNET

1578 ?-1635 ?

Jean-Baptiste Chassignet naquit à Besançon où son père Jacques Chassignet était médecin. La date de sa naissance est incertaine. Nous donnons, avec un point d'interrogation, la date de 1578 indiquée comme probable par certains biographes; elle est certainement inexacte, car il n'est guère vraisemblable que Chassignet n'eût que seize ans lorsqu'il publia, en 1594, son recueil : *le Mépris de la vie et consolation contre la mort* qui contient plus de quatre cents sonnets, des prières et des discours en vers. Jean-Baptiste Chassignet fit ses études au collège de Besançon, dont le principal était le savant Antoine Huet; il étudia ensuite le droit et obtint la charge d'avocat fiscal au bailliage de Gray. A diverses reprises, en 1600, en 1602, en 1615, il fut chargé par la ville de Gray de négociations en Flandre. Son existence, en dehors de ces déplacements, semble s'être écoulée paisiblement et avoir été en grande partie consacrée au labeur poétique. Il n'écrivit guère que des poésies pieuses, mais elles se distinguent et par le sentiment d'une piété profonde et par la sévérité d'une facture, qui a fait dire de lui qu'il fut, avant Malherbe, l'obscur mais le véritable réformateur de la prosodie française. Il a traduit les psaumes de David. On lui attribue encore une partie des sonnets — sinon tous — qui accompagnaient un *Recueil d'emblèmes* gravés par Pierre de Loisy à Besançon. Nous avons cité de ce poète trois sonnets tirés du *Mépris de la vie,* trois sonnets tirés du *Recueil d'emblèmes* et un psaume. On ne sait pas quand mourut J.-B. Chassignet. On a indiqué comme probable la date de 1635, mais elle n'est pas plus certaine que la prétendue date de sa naissance.

SONNETS

I

Si tu meurs en jeunesse, autant tu as goûté
D'amour et de douceur durant ce peu d'espace,
Que si de deux cents ans tu parfaisais la trace.
Nul plaisir est nouveau sous le ciel revoûté :

Pour boire plusieurs fois le ventre dégoûté
N'en est rien de plus soûl; la corruptible masse
De ce corps que tu traînes est semblable à la tasse
Qui ne retient pas l'eau que l'on lui a jeté.

Partant, soit tôt ou tard que le trait de la Parque
Du nombre des vivants au tombeau te démarque,
N'abandonne à regret le monde dépourvu :

Tu vois tout en un an, et ce que l'influence
Des saisons et des temps en plusieurs siècles avance
N'est rien que le retour de ce que tu as vu.

II

Le cerf, abandonné à la troupe aboyante
Des chasseurs et des chiens qui, de cris et de voix,
Le poursuit par les champs, le presse par abois,
Et, de près et de loin, l'étonne et l'épouvante;

Mordu des chauds limiers, quand la fuite mouvante
Ne lui sert plus de rien, hallenant[1] et pantois
De dépit il larmoie et ne rend les abois
Qu'il ne tourne au Levant sa tête languissante.

Chrétiens mal avisés, courez de toutes parts
Du monde et de la chair, en éternels hasards,
De souffrir de la mort les aiguillons funèbres,

Au lieu de contempler ce bel astre riant,
Qui, pour votre salut, s'éclate à l'Orient,
Vous vous éjouissez seulement aux ténèbres.

III[2]

Je ne saurais, lecteur, au plus vert de mon âge
Que la barbe commence à me prendre au menton,
Feindre la gravité d'un renfrogné Caton,
Aux yeux du populaire apparaissant trop sage.

1. Haletant.
2. Ce sonnet, adressé au lecteur, est le sonnet final du recueil : *le Mépris de la vie.*

Avant le boute-hors, trois fois en son courage
L'un mâchera ses mots, et marchant à tâtons,
L'autre contrefera le sévère Platon
Présumant de soi-même un petit avantage.

Quant à moi, je n'ai point tant de présomption
Que pour m'autoriser, enflé d'ambition,
Je veuille aucunement altérer ma nature;

Je chante ici la mort et tel pense d'amour
Me voir bien affolé, qui verra quelque jour
Que je pleure en riant notre mésaventure.

PSAUME DE DAVID

DOMINE, NE IN FURORE TUO ARGUAS ME.

Ne me corrige point, en ton ire bouillante,
Et n'étends point, Seigneur, de ta fureur brûlante
Sur mon coupable chef le tendon endurci :
Mais touché des accents de ma plainte éplorée,
Évoque, Père doux, ma cause déplorée
Du siège de justice au trône de merci.

Modère hélas! Seigneur, modère la sentence,
Qui condamne à la mort mon âme et son offense,
Et ne prononce point ton arrêt punisseur
Paravant que ta main aux coups appareillée,
Rengainant son couteau, ne s'en soit conseillée
Non avec ta justice, ains avec ta douceur.

Plutôt que de me rendre esclave du supplice,
Regarde dans le ciel ta demeure propice,
Quel je suis en dedans, quel je suis en dehors :
Mille maux renaissants me viennent en partage,
J'affaiblis d'heure à autre, et porte à mon dommage
Plus de tourments au cœur, que de membres au corps.

Mon corps ne peut suffire à tant d'âpres tortures,
Mes os d'avec mes nerfs ont disjoint leurs jointures,
Mille boutons de gêne en mon âme ont passé;
Mon esprit s'en émeut, et ceux qui me rencontrent
Comme tous étonnés avec le doigt démontrent
Que je suis le portrait d'un squelette cassé.

Souverain médecin qui, d'une même face,
Donne la froide mort, la froide mort déchasse
Selon que tu l'atteins de mort ou de courroux :
Jusqu'à quand lairras-tu mes blessures sans basme[1],
Ne considérant pas qu'aux plaies de mon âme
Les remèdes hélas! duissent mieux que les coups.

Seigneur, si de tes mains les ouvrages nous sommes,
Pardonne à leur forfait comme père des hommes,
Et non point comme auteur de leur iniquité :
Serait-il pas bien mieux à ta divine essence
D'effacer le péché par ta grande clémence,
Qu'effacer le pécheur par ta sévérité ?

Retournant donc sur moi les yeux de ton visage,
Tels qu'ils luisent en toi, quand tu portes l'image
Non d'un juge irrité, mais d'un père clément.
Tire-moi des langueurs qui me suivent sans nombre,
Comme les corps humains sont suivis de leur ombre,
Plutôt par ta bonté que par ton jugement;

Que si tu prends plaisir de perdre ta facture,
Quel est celui de nous qui, dans la sépulture,
Se souviendra de toi au Royaume des morts ?
Est-ce dans le tombeau, dessous la terre noire,
Que les corps sans esprit célèbrent de ta gloire
La renaissante histoire et les vivants accords ?

Qu'excessif et cruel est le mal qui me touche.
Je n'ai plus pour parler de langue ni de bouche,
Ma bouche ne fait plus que se plaindre et gémir,
Mon lit toutes les nuits est trempé de mes larmes;
Çà et là combattu de diverses alarmes,
Quand tout le monde dort, je ne puis m'endormir.

Pourrais-je bien dormir, pécheur abominable,
Si mes yeux, devenus un fleuve inépuisable,
Ne font plus que pleurer mes immortels ennuis ?
J'en ai trouble la vue, et leur prunelle éteinte
Devant mes ennemis s'éberluant de crainte,
Au lieu de voir des jours, ne voit plus que des nuits.

Ne pensez, toutes fois, hommes sans conscience,
Que Dieu n'ait tourné l'œil devers ma patience,

1. Baume.

Qu'il n'ait ouï les cris de mes gémissements :
Il a ouï mes cris, il a vu ma constance,
Du lieu même où mes maux semblaient prendre naissance
Il a donné la vie à mes contentements.

C'est ainsi, Seigneur Dieu, que ta main tu retire
Quand nous nous retirons de provoquer ton ire,
Et c'est encor ainsi que variant le sort,
Ceux qui de notre honte établissent leurs gloires,
De vergogne éperdus, voient en nos victoires
Leur honte et notre honneur, notre vie et leur mort.

Ils se réjouissaient de nous voir en tristesses;
Nos pleurs étaient leurs airs, nos pertes leurs richesses,
Nos peines leurs repos, nos hivers leurs printemps;
Nos plaisirs leurs douleurs, nos tempêtes leur calme,
Nos malheurs leurs bonheurs, nos défaites leur palme,
Et nos jours pluvieux le plus beau de leur temps.

Change de chance, sire, et calmant nos orages,
Donne à ces envieux des flots et des naufrages
Redoublant leur malheur de nous voir bienheureux,
Si bien que transportés aux doux airs des Florides,
Nous vivions en repos, tandis que ces perfides
Trembleront sous le Nord de leurs faix malheureux.

Lors en moins d'un moment, confondus en leurs trames
Ils frémiront d'horreur, reprochant à leurs âmes
Tant d'injustes desseins contre moi projetés,
De sorte que la honte, à l'échine courbée,
A l'œil cave, au teint rouge, à la bouche plombée,
Sera le fruit plus doux de leurs impiétés.

SONNETS FRANCS-COMTOIS

I[1]

Attachez au laurier, arbre victorieux,
Un furieux taureau, cette plante divine

1. Ce sonnet est précédé des inscriptions et indications ci-après : *Indomitum doctrina domat.* (La science vient à bout de ce qui est indomptable.) Un taureau attaché par les cornes à un laurier.

La science aisément surmonte,
Ce que nulle autre chose dompte.

Fait qu'un petit enfant aisément le domine,
Touche et frotte à plaisir son corps laborieux.

L'homme, tant soit-il fier, revêche et glorieux,
S'apprivoise et fléchit auprès de la doctrine[1];
Près des hommes savants son audace il termine,
Et rompt de son orgueil l'orgueil injurieux.

Saül prophétisait au milieu des prophètes,
Nous sommes incivils et devenus honnêtes,
Selon l'humeur de ceux qui hantent avec nous.

Le savoir seul rend l'homme honnête et compagnable,
Et le Turc enseigné n'est moins courtois et doux
Que le Grec est humain et le Français affable.

II[2]

Carnassier hume-sang, qui n'as plaisir qu'à pendre,
Qu'à brûler, qu'à trouver nouveau genre de mort,
Pourquoi n'imites-tu le ménétrier accort,
Quand il voit de son luth les cordes se détendre ?

Ores il en monte une, ores il fait descendre
Une autre un peu plus bas, et sans leur faire effort,
Il les bande, il les tire, il les tend, il les tord,
Et les voit à la fin à leurs devoirs se rendre.

Voit-on un membre au corps se rompre et disloquer ?
Il le faut en douceur en son lieu révoquer
Sans y mettre à l'instant le fer et le cautère.

Tel rougit de son sang un infâme échafaud
Qui, doucement repris, amendant son défaut,
Pouvait être à l'État instrument nécessaire.

1. La science.
2. Sonnet précédé des indications ci-après : *Tendit, non rumpit* (Il tend, mais ne rompt pas.) — Un concert d'amateurs; à gauche, un gentilhomme joue du luth; à droite une femme du clavecin; au milieu, un enfant chante.

Il ne faut rompre, mais bander
La corde qu'on veut accorder.

III[1]

Hommes malicieux qui ne daignez, hélas!
Pris aux rêts de Satan qui contre vous bataille,
Arracher de vos yeux une larme qui vaille,
Vous impétrer[2] merci et vous donner soulas,

Considérez le cerf enrêté dans les lacs
Du limier qui le court, du veneur qui l'assaille :
Il pleure, appréhendant que bientôt il ne faille
Qu'il prête le côté au fer du coutelas.

Puis, étant aux abois, cette gentille bête,
Toujours droit au levant hausse et tourne la tête,
Qu'il regarde en quittant la lumière des cieux.

A quel plus beau levant, hommes pleins de malice,
Pouvez-vous élever et le cœur et les yeux,
Quand il vous faut mourir, qu'au soleil de justice ?

1. Sonnet précédé des indications ci-après : *Moriendo prospicit ortum* (En mourant, il regarde l'orient). — Un cerf percé d'une flèche.

Mourons comme un cerf élevant
Ses yeux vers le soleil levant.

L'éditeur fait remarquer, dans une note, que Chassignet avait déjà traité ce sujet dans le sonnet CXXXII du recueil : *le Mépris de la vie.* C'est le deuxième des sonnets de ce recueil que nous avons reproduit. Cette ressemblance, et d'autres du même genre, est un des arguments qui ont fait attribuer les *Sonnets francs-comtois* à J.-B. Chassignet.

2. Obtenir.

TABLE DES MATIÈRES

DANS LA MÊME COLLECTION :

GF — TEXTE INTÉGRAL — GF

1489-1965. — IMPRIMERIE-RELIURE MAME
N° d'édition 5251. — 3e trimestre 1965. — Printed in France.

GARNIER FLAMMARION

TEXTE INTEGRAL GF GARNIER FLAMMARION

TEXTE INTEGRAL GF GARNIER FLAMMARION

GARNIER FLAMMARION



La poésie atteint au XVI[e] siècle à un tel degré de splendeur et de vitalité que les poètes secondaires se distinguent alors des plus grands moins par la qualité de leurs œuvres que par la difficulté plus grande qu'ils éprouvent à atteindre une même qualité.

THIERRY MAULNIER